LE ROMAN DE DELPHINE

Par Ernest Daudet



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Le roman de Delphine Par Ernest Daudet

Le roman de Delphine

Édition de référence :
Paris, E. Dentu, Éditeur, 1885. *Nouvelle édition.*

I

Parmi les hôtels qu'on trouve sur le côté gauche de la rue Laffitte, en allant du boulevard à Notre-Dame de Lorette, il en est un remarquable entre tous par ses belles proportions architecturales et par les sculptures fouillées dans sa façade. Il appartenait, il y a vingt ans, au banquier Jacques Savaron.

Cet hôtel se compose de deux grands corps de logis séparés par une vaste cour. Dans le premier, qui s'étend sur la rue, était installé le bureau du célèbre financier. Le second, situé entre la cour et un jardin rasé depuis, lui servait d'habitation. On ne saurait souhaiter une demeure plus somptueuse. Tout ce que les hommes ont inventé pour rendre l'existence confortable, luxueuse, pour aider aux aises du corps et flatter les yeux, se trouvait dans cette maison. Merveilles de l'industrie de l'ameublement, chefs-d'œuvre de l'art, tableaux, statues, bronzes, tapis, plantes

rares, tout s'étalait comme à profusion ; il suffisait de mettre le pied sous ce toit favorisé par la fortune pour deviner que celui qui l'habitait n'avait plus rien à désirer des félicités matérielles et qu'il avait épuisé tous les plaisirs.

C'est dans une vaste pièce de l'hôtel Savaron que nous introduisons nos lecteurs. Il est cinq heures de l'après-midi. Le jour baisse rapidement, si rapidement qu'au moment où commence ce récit, un valet de pied vient d'apporter plusieurs lampes qu'il a déposées, l'une sur un vaste bureau couvert de papiers, l'autre sur un guéridon, la troisième sur un fût de colonne. Ces lampes, par la manière dont elles sont placées, distribuent habilement leur clarté. Tout est dans l'ombre, et cependant tout se voit. C'est que cette ombre est un demi-jour. Elle permet d'admirer une merveilleuse et artistique garniture de cheminée ; de compter les fleurs grises du tapis blanc qui s'étend sur le parquet ; d'embrasser d'un regard les meubles anciens qui garnissent cette pièce ; de comprendre enfin que l'on est chez un des heureux de la terre, dans une de ces demeures au seuil desquelles la misère

s’arrête et où les peines de la vie semblent avoir moins d’âpreté qu’ailleurs.

Un homme marchait seul dans cette salle. C’était Jacques Savaron.

La banque Savaron et fils faisait partie de ce petit groupe d’établissements financiers dont la renommée, au double point de vue de la puissance et de la probité, s’étend dans le monde entier. Sa fondation remontait aux premières années de ce siècle. Jacques Savaron l’avait reçue des mains de son père, s’était appliqué et était parvenu à en développer la prospérité. Il espérait la léguer à son fils unique Karl, élevé surtout en vue de la lucrative et brillante carrière à laquelle on le destinait.

Jacques Savaron touchait à sa soixante-huitième année. Mais l’âge n’avait pas affaibli ses facultés. Il ignorait les infirmités de la vieillesse, possédait la force du corps et la lucidité de l’esprit. Il était d’une taille élevée, bien prise. Il portait le front haut, avec un regard clair, ferme et bon, des cheveux blancs comme sa moustache, coupés très ras, ainsi que ceux d’un

soldat. Empreintes d'affabilité, ses manières, comme son accent, séduisaient, exerçaient un charme véritable. Il souriait volontiers, comptait de nombreux amis, ce qui est la preuve d'une nature heureusement douée et d'un cœur généreux.

Mais sous ses formes douces, en quelque sorte moelleuses, se cachait une volonté indomptable, une énergie de fer. Aussi ceux qui vivaient avec lui se plaignaient-ils parfois de son despotisme. Sa femme, morte en donnant le jour à Karl, n'avait pas échappé, bien qu'elle fût éperdument aimée, à la tyrannie de ce caractère indomptable. Jacques Savaron n'avait pas une seule mauvaise action à se reprocher. Il pouvait, au contraire, se vanter d'avoir accompli quelque bien. Mais nul n'était en état de dire jusqu'où s'étendait sa charité, car nul, pas même son fils, ne participait au secret de ses bienfaits. Ce fils – unique souvenir d'une union heureuse – se nommait Karl, nous l'avons dit. Il l'adorait. Et cependant Karl, élevé sévèrement, ressentait encore devant son père, bien qu'il eût vingt-quatre ans, les mêmes craintes que lorsqu'il était petit. Mais il

sera temps d'en parler tout à l'heure. C'est actuellement le père qui nous occupe et non le fils.

Donc Jacques Savaron marchait à pas lents dans son cabinet, la tête courbée, le front pensif, les yeux à demi clos, plié sous le poids de ses réflexions. Quelle préoccupation l'absorbait ? S'agissait-il de l'un des intérêts immenses qui attendaient de lui une solution ? S'agissait-il d'un emprunt d'État, d'une opération de bourse, d'un payement à effectuer le lendemain ?

À tout instant se succédaient les employés des divers services. Le chef de la correspondance voulait une signature ; le caissier désirait savoir s'il devait faire honneur aux lettres de crédit d'un correspondant étranger, qui venaient d'être présentées à l'improviste. Sur toutes ces choses, Jacques Savaron prononçait d'un ton calme, comme un général qui connaît tous les secrets du champ de bataille sur lequel il manœuvre. Néanmoins, il n'était pas difficile de deviner que, même au milieu de ce mouvement à travers lequel il passait sans en être troublé, une pensée

maîtresse dominait toutes ses préoccupations. Cela devint visible surtout quand, fatigué du va-et-vient perpétuel qui dérangeait ses méditations, il s'écria, en s'adressant à l'huissier de son cabinet :

– Je n'y suis pour personne, Bernard, pour personne, entendez-le bien !

L'huissier s'inclina et allait se retirer. Jacques Savaron le retint et ajouta :

– Vous allez trouver sur-le-champ le valet de chambre de mon fils. Vous lui ferez savoir que M. Karl part ce soir pour un voyage de trois mois et qu'il l'accompagnera. Vous lui ordonnerez en même temps, de ma part, de préparer les malles de son maître. Il n'y a pas une minute à perdre. Il faut que ses préparatifs soient terminés dans deux heures. Allez vite !

Ces instructions données, Jacques Savaron demeura seul. Alors, se plaçant devant son bureau, il murmura :

– Le sacrifier est cruel pour moi. L'épreuve sera terrible pour lui ; mais il le faut.

Le langage qu'il se tenait à lui-même fut en ce moment interrompu par le bruit d'une porte, par une voix fraîche et sonore qui s'écria :

– Bonsoir, mon père. Dînez-vous ici ce soir ?

– Sans doute, et toi aussi, je l'espère.

– C'est cela ; et nous irons ensuite à l'Opéra.

– À l'Opéra ! objecta brusquement Jacques Savaron. Je n'irai pas. Tu n'iras pas non plus, mon enfant.

– Vous avez disposé de ma soirée ? demanda Karl en riant.

– Oui, j'en ai disposé. Tu pars ce soir pour les Indes.

– Je pars !

– Oui, ce soir, répéta Jacques Savaron sans se laisser troubler par la surprise de son fils.

Karl regardait son père sans comprendre.

– Ta place est retenue à bord du *Ninus*, qui prendra la mer dans trente-six heures. Tu n'as donc que le temps d'arriver à Marseille. En ton absence, j'ai donné des ordres à ton valet de

chambre, qui t'accompagnera durant ce voyage. Tes malles doivent être prêtes...

– Mais c'est impossible ! s'écria Karl, que le sang-froid de son père exaspérait. Comment ! je suis là, tranquille, sans m'attendre à rien de semblable, menant ma vie à ma guise, formant des projets pour demain, et brusquement vous m'annoncez qu'il faut partir, sans me donner le temps de me retourner ! M'expliquerez-vous du moins pour quelle cause ?

– La cause ? Elle est bien simple. J'ai reçu de nos correspondants de Bombay des nouvelles très graves relativement aux affaires d'opium que nous avons commanditées. La présence de l'un de nous est indispensable là-bas. Je n'y peux aller, c'est donc à toi de me suppléer. Il serait trop long de t'expliquer maintenant ce que tu auras à faire ; mais voici un dossier contenant les lettres que j'ai reçues. Tu les liras en route ainsi que les instructions que j'y ai jointes et tu seras au courant de la situation.

En écoutant son père, Karl était devenu très pâle. Ses mains tremblaient nerveusement et de

grosses larmes s’amassaient au fond de ses yeux.

– Ne pourrais-je remettre mon départ au prochain courrier ? demanda-t-il.

– Impossible, répondit froidement Jacques Savaron. C’est par celui-ci qu’il faut partir.

Karl connaissait le caractère entier, résolu, décidé de son père. Il n’ignorait pas que le banquier ne revenait, en aucun cas, sur une volonté exprimée. Jamais il n’avait tenté de lui résister, sachant bien que ce vieillard était homme à employer la violence, même contre lui, pour se faire obéir. Mais, ce jour-là, ce projet de départ troublait si profondément son existence qu’il voulut essayer ce qu’il n’avait jamais essayé.

– Ne pourriez-vous envoyer quelqu’un à ma place ? Il nous sera cruel à l’un et à l’autre de nous séparer pour si longtemps. Et puis, il y a divers intérêts qui nous sont chers, dont je suis spécialement chargé et qui nécessitent ma présence à Paris.

– Je les ferai surveiller. Quant à ton idée d’envoyer quelqu’un à ta place, elle est

inadmissible. C'est l'œil du maître qu'il faut là-bas. Je reconnais que nous aurons quelque peine à demeurer loin l'un de l'autre ; mais ton absence ne sera pas de longue durée, et pour moi, je m'y résignerai, en songeant qu'après tout tu fais un admirable voyage, dans des conditions charmantes, que tu y trouveras de très nombreuses distractions, et qu'il est enfin beaucoup de jeunes gens qui voudraient être à ta place.

– Ah ! ils ne sont pas amoureux ! s'écria Karl, dont la force était épuisée et qui se laissa tomber sur une chaise, le front dans ses mains.

– Amoureux ? demanda Jacques Savaron en regardant son fils d'un air singulier et comme s'il eût ignoré ce que ce cri venait de lui révéler. Amoureux ! et c'est pour une femme que tu hésites à te charger des graves intérêts !...

– Ah ! mon père, interrompit Karl, ce ne sont que des intérêts d'argent, tandis que les autres sont les intérêts les plus chers de mon cœur. Il ne s'agit pas, comme vous pourriez le supposer, d'une liaison sotte et vulgaire. Je ne vous en

aurais même pas parlé. Il s'agit d'un grand et noble amour, d'une jeune fille que j'ai jugée digne de devenir ma femme, qui sera ma femme, car lorsque vous la connaîtrez, vous penserez comme moi.

Un sourire bienveillant apparut sur la physionomie ridée de Jacques Savaron. Il s'approcha de son fils, lui mit la main sur l'épaule, et avec l'accent d'une vive tendresse, il lui dit :

– Mais, mon cher enfant, je ne vois pas en quoi le voyage auquel je te condamne peut te désespérer.

– Puisqu'il me sépare de Delphine...

– Il t'en sépare... il t'en sépare, mais seulement pour trois mois, et je pense bien que tu n'avais pas l'intention de te marier demain, alors surtout que tu ne m'as pas encore consulté.

Karl fut touché par les paroles de son père. Il se reprocha de n'avoir pas osé, jusqu'à ce jour, lui avouer la vérité, et, le voyant si bien disposé, voulant aussi, avant de partir, placer sous sa

protection celle qu'il aimait, il résolut de ne lui plus rien cacher.

Aussi, le prenant familièrement par la taille, il l'attira vers soi, l'embrassa et lui dit :

– Vous souhaitez que je parte ; votre désir est un ordre pour moi ; je partirai. Permettez-moi seulement de vous faire connaître avec brièveté ce qu'est celle que j'aime, afin que vous puissiez vous intéresser à elle, et que si, en mon absence, elle avait besoin d'un protecteur, vous la jugiez digne d'être protégée par vous.

– Je sais déjà qu'elle se nomme Delphine, fit Jacques Savaron en s'asseyant pour écouter le récit de son fils.

– Oui, mon père, Delphine Vaubert.

– Comment et où l'as-tu connue ?

– Ceci est toute une histoire. Je l'ai connue chez vous.

– Chez moi ?

– Mon Dieu oui, parmi les solliciteurs dont tous les matins vos antichambres sont encombrées.

– Et cette intéressante jeune personne venait solliciter quoi ?

– Ce n’est pas elle qui demandait ; mais son père, un inventeur. Il avait trouvé le moyen, disait-il, de diriger les ballons. Il cherchait, pour mettre son invention en pratique, cinquante mille francs.

– J’espère bien que tu ne les lui as pas prêtés, objecta Jacques Savaron.

– Non, mon père, répondit Karl en rougissant ; mais c’est en étudiant avec lui l’affaire qui l’intéressait, que j’ai connu sa fille, celle que j’aime aujourd’hui, et que je l’ai connue dans les circonstances que je vous demande maintenant la permission de vous raconter.

Tandis que Karl Savaron raconte à son père l’histoire de Delphine Vaubert, en l’enjolivant ainsi que doit le faire un amoureux qui parle de celle qu’il aime, nous la raconterons, en ne demandant qu’à la vérité seule les éléments de ce récit.

Dans le courant du mois de juillet 18.., un.

ballon parti de Montargis opéra sa descente à Blois, sur la rive droite de la Loire, à quelques pas du domicile de Martial Vaubert, professeur de mathématiques au lycée de cette ville. L'aéronaute ayant eu à lutter contre le vent, était exténué. Martial Vaubert lui offrit l'hospitalité, le fit asseoir à sa table et, pendant le repas, qui dura longtemps, prit un singulier plaisir à s'entretenir avec lui.

Le professeur était âgé de soixante-deux ans. Sa physionomie était fine et bienveillante, son regard doux, profond, éveillé. Grand, fort, avec des épaules légèrement voûtées, toujours rasé de frais et cravaté de blanc, il portait le plus souvent une longue redingote noire boutonnée et un chapeau à larges bords qui le faisait reconnaître à distance par ses élèves et par les gens de son quartier, auxquels la dignité de sa vie avait inspiré un profond respect pour sa personne. Marié tard, il était resté veuf après quelques années d'une union fortunée dont il ne pouvait parler sans larmes et de laquelle était née une fille.

Élevée avec un soin jaloux, Delphine Vaubert était, à vingt ans, d'une merveilleuse beauté, faite pour exercer autour de soi une séduction irrésistible. Nous ne la peindrons pas autrement. La suite de ce récit le fera mieux connaître que nous ne saurions le faire actuellement. Uniquement préoccupé de l'avenir, Martial Vaubert se flattait de l'espoir de la marier un jour à un honnête homme qui l'aimerait et ne l'éloignerait pas des lieux où elle avait grandi. Tous les matins, le professeur quittait sa fille pour aller faire son cours. Lorsqu'il revenait pour déjeuner avec elle, il la trouvait fraîche, parée, empressée à le recevoir, et il bénissait Dieu qui avait réservé à sa vieillesse laborieuse de si pures, de si grandes joies.

Le professeur et sa fille vivaient beaucoup chez eux. Ils se suffisaient. Le cercle de leurs relations était fort restreint. Ils n'avaient jamais songé à se plaindre de la solitude de leur vie. Les soins de la maison, l'étude, la musique absorbaient les jours de Delphine, et il ne semblait pas que, dans la médiocrité de son existence, elle eût rien à regretter. C'est dans ces

circonstances qu'arriva l'événement qui vient d'être signalé.

L'aéronaute parti, Martial Vaubert devint rêveur ; sa nuit fut sans sommeil ; le matin venu, il était résolu à se vouer à la recherche des moyens propres à diriger les ballons dans les airs. À dater de ce jour, sa vie fut toute désorganisée. Il commença par consacrer ses loisirs à fabriquer une foule de petits ballons. Il y en avait de toutes les couleurs, les uns en soie, les autres en papier. Ce qui fut employé de fil pour coudre les uns, d'amidon pour coller les autres, on ne le saura jamais. Mais on ne sera pas étonné d'apprendre qu'au bout de huit jours, tous les arbres du jardin de Martial Vaubert étaient couronnés de débris de papier et de lambeaux d'étoffes.

D'abord on pouvait croire que ce n'étaient là que des épouvantails destinés à éloigner les oiseaux qui faisaient des fruits leur pâture habituelle. Les voisins le crurent ainsi. Ils louaient l'adresse du vieux professeur, qui était parvenu à préserver ses pêches et ses cerises contre les maraudeurs du ciel.

Mais bientôt les feuillages disparurent sous une énorme quantité de petits drapeaux qui transformaient tous les arbres du verger en véritables arbres de Noël, tels qu'on en voit en Angleterre et en Allemagne, et auxquels il ne manquait que des joujoux. C'est que les ballons que le professeur envoyait dans les airs pour expérimenter les effets du vent ne s'élevaient pas au-delà de quelques mètres. Ils rencontraient les branches, s'y accrochaient tranquillement, en refusant de monter plus haut.

– Bah ! il faudra bien qu'ils se décident à partir, se disait Martial Vaubert sans se décourager.

Quand il eut employé à cet usage environ quarante mètres d'étoffe de soie et plusieurs rames de papier du plus grand format, Delphine se permit quelques critiques.

– Tant de beau taffetas déchiqueté ainsi, s'écriait-elle, n'est-ce pas à faire pitié ? On en ferait de si belles robes !

– Des robes ! Mais tu en auras, fillette ; c'est pour t'en donner que je travaille. Si je réussis

dans l'œuvre que j'ai entreprise, ta fortune sera faite.

– Ma fortune !

– Sans doute ! suppose que mes efforts soient couronnés de succès : de tous côtés s'organisent des messageries aériennes. Les chemins de fer sont enfoncés. Nous lançons dans l'espace des trains de voyageurs. Nous nous enlevons cent, deux cents à la fois. Nous traversons les mers en bravant les tempêtes. En quelques heures, nous allons de Paris à Constantinople, de New-York à Pékin. J'exploite mes inventions, je gagne de l'argent, je te dote, et j'ai par-dessus le marché la satisfaction de voir mes contemporains m'élever des statues.

– Oui, mais en attendant nous risquons de mourir de faim, ajouta Delphine avec un soupir.

Martial Vaubert n'avait jamais été riche. Son traitement de professeur constituait le plus clair de son revenu. Or, à voir avec quelle négligence, depuis qu'il s'était lancé dans le domaine des découvertes, il remplissait ses fonctions, il était permis de craindre qu'il ne provoquât quelque

grave mesure à son égard. Il ne se rendait que très irrégulièrement au lycée. Le proviseur se plaignait, non sans cause, et, à plusieurs reprises, il écrivit des lettres sévères qui n'échappèrent pas à l'œil vigilant de Delphine.

Un soir, Martial Vaubert rentra plus gai que de coutume, il dit à Delphine d'un ton dégagé :

– Fillette, j'ai donné ma démission.

Elle devint très pâle. La nuit, dans un rêve, elle avait vu le spectre de la misère prendre en maître possession de la maisonnette où elle était née, où elle avait grandi, heureuse jusqu'à ce jour.

– Votre démission ! fit-elle. Dans six mois vous auriez eu droit à votre retraite.

– Sans doute ! sans doute ! mais, six mois, c'est bien long. J'ai besoin de tout mon temps pour me livrer à mes expériences. Entre elles et ma place, je devais choisir. Je n'ai pas hésité.

– Qu'allons-nous devenir ? murmura Delphine.

– Nous allons partir pour Paris, répondit

Vaubert fièrement.

– Pour Paris !

– Là seulement je trouverai des capitalistes pour seconder mes recherches, pour m'aider à exploiter mes découvertes. Vois-tu, mignonne, l'argent, c'est le nerf de l'intrigue ; Figaro l'a dit. C'est la clef de tout. À Paris, je me rencontrerai avec des camarades devenus riches. Ils seront heureux d'appuyer une affaire au bout de laquelle il y a sûrement la fortune et la gloire.

Il parlait avec une conviction si profonde que Delphine n'eut pas le courage de le combattre. D'ailleurs, le mal était sans remède, la démission donnée. Il ne fallait plus songer à revenir sur cet acte si légèrement accompli.

– Quand partons-nous ? demanda-t-elle.

– Dans huit jours.

Huit jours après, en effet, ils arrivaient à Paris et s'installaient dans un modeste logement aux Batignolles.

À cette époque décisive de sa vie, Delphine, on le sait, avait vingt ans, tous les charmes de son

âge, la beauté, la grâce et l'éclat. Au premier abord, sa physionomie révélait la douceur, la bonté. Mais, en l'examinant mieux, on pouvait lire dans son fier regard des ardeurs peu communes et l'expression d'une volonté indomptable. Elle était grande, bien prise, avec quelque chose de viril, de résolu qui éclatait parmi les grâces féminines de sa personne et leur donnait une saveur particulière. On eût dit d'un lac calme à sa surface, mais troublé dans ses profondeurs.

Delphine n'était point une nature vulgaire. Esprit ferme, cœur généreux, elle eût été faite pour apporter partout avec elle le bonheur et le charme, s'il n'avait germé en elle une chaude ambition que le spectacle de Paris déchaîna tout à coup. Sous la monotonie de sa vie elle dissimulait un âpre désir de devenir riche, d'avoir sa place marquée au premier rang dans le monde. Elle se sentait digne d'une situation plus haute que celle qui lui était dévolue. Elle aimait le luxe, toutes les élégances. Elle connaissait sa beauté et n'en ignorait pas le pouvoir.

Une fois à Paris, elle voulut sortir tous les jours. Elle admira dans les rues les magasins aux étalages brillants ; sur les boulevards, les jeunes élégants qui semblent destinés à plaire à toutes les femmes ; dans les allées du bois de Boulogne, de belles personnes appartenant à toutes les sociétés, à tous les mondes, enfouies dans leurs voitures doublées de satin et de velours.

Ce spectacle la frappa vivement. Elle en fut comme éblouie, et alors, ces paroles de son père se présentèrent à son esprit :

– Si les expériences auxquelles je me livrerai réussissent, nous serons riches.

Riches ! c'est-à-dire qu'elle pourrait se jeter dans le mouvement fiévreux de la vie parisienne, avoir sa place parmi les reines de la mode et de la beauté dont elle enviait le sort. Et son père se faisait fort de lui donner la fortune qu'elle souhaitait ! Elle se prit à l'admirer. Elle le jugea autrement qu'elle ne l'avait jugé quand ils habitaient la province.

– Après tout, se disait-elle, c'est peut-être un homme de génie.

Un soir, elle l'interrogea afin de savoir où il en était :

– J'avance, ma petite, j'avance.

– Qu'attendez-vous donc pour lancer votre invention ?

– Ce que j'attends ! la possibilité de construire mon appareil. Puis, je le ferai manœuvrer moi-même devant les Parisiens éblouis. Je partirai du haut des tours de Notre-Dame pour m'aventurer dans l'espace, et l'on me verra naviguer tranquillement dans les airs.

En parlant ainsi, Martial Vaubert s'exaltait comme s'il était déjà dans la réalisation de ses rêves.

Sa fille l'embrassa. Il reprit :

– Ces expériences seront fort coûteuses. L'appareil seul vaut dix mille francs. C'est la difficulté de trouver cette somme qui retarde le résultat définitif.

– Hélas ! vous ne la trouverez jamais, murmura Delphine.

– Jamais ! allons donc ! Mais j'ai déjà vu des

banquiers. J'ai de l'espoir. L'un d'eux m'a écouté avec attention. Il m'a engagé à mettre tous mes plans en ordre, à les lui présenter avec des devis et des pièces justificatives !...

Trois jours après, Martial Vaubert, en rentrant après une absence de plusieurs heures, dit à sa fille d'un accent plein d'émotion :

– Je crois que je touche au but. Demain matin, l'un des banquiers à qui je me suis adressé doit venir me voir.

– Comment se nomme-t-il ?

– Karl Savaron, de la maison Jacques Savaron et fils, répliqua Martial Vaubert qui se frottait les mains.

On devine ce qui s'était passé. Martial Vaubert s'étant présenté chez Jacques Savaron, avait été reçu par Karl. Karl, intéressé par la naïveté et l'ardeur du vieil inventeur, avait promis de l'aller voir, de lui venir en aide, s'il jugeait l'opération pratique. Le lendemain, il se présentait chez l'ancien professeur.

Lorsqu'il entra dans le petit salon où elle se

tenait avec son père, Delphine fut comme éblouie. Son cœur se mit à battre un tic tac précipité. Le nouveau venu prenait d'un seul coup dans sa vie une place si grande qu'elle en était stupéfaite. En l'entendant annoncer, elle avait rêvé un homme entre deux âges, ayant pour piédestal un sac d'écus, pour auréole une couronne de pièces d'or, dans chaque main des liasses de billets de banque. Même sous cet aspect, sa présence devait être douce à un cœur ambitieux.

Mais elle le vit apparaître, et ses sentiments se transformèrent. C'est que Karl avait vingt-six ans, une chevelure brune, des yeux noirs, une taille de héros et l'une de ces physionomies qui charment d'une manière soudaine et captivent souverainement. Quant à lui, son impression fut analogue. Ce fut le choc de deux êtres destinés à être un jour tout l'un pour l'autre, et qui peut-être, au moment où pour la première fois ils se rencontrent, en ont le pressentiment.

Tandis que Martial Vaubert, empressé à recevoir Karl, se mettait à l'entretenir de son

invention, celui-ci jetait du côté de Delphine des regards furtifs. Cette beauté radieuse l'attirait. Jusqu'à ce jour il n'avait pas connu l'amour véritable. À cause de son nom, de sa fortune, plus encore qu'à raison de sa jeunesse et de sa fière beauté, il avait rencontré sur son chemin les liaisons faciles. L'impression que lui causait Delphine était tout autre que celles qu'il avait ressenties jusque-là. Elle se présentait à ses yeux dans une auréole de pureté qui donnait à toute sa personne un charme indicible.

Que dire encore et à quoi bon insister ? Le résultat de cette première entrevue, on le sait déjà. Quand, après un long entretien, Karl quitta la maison de Martial Vaubert, il était engagé vis-à-vis de ce dernier à lui venir en aide et il aimait Delphine. Il l'aimait follement et voulait l'épouser, uniquement préoccupé du moyen par lequel il arriverait à faire accepter à son père, dont il connaissait les projets ambitieux en ce qui touchait son établissement, la pensée de voir entrer dans sa famille, au lieu d'une héritière opulente, une jeune personne pauvre, inconnue.

Le lendemain, Martial Vaubert était autorisé à toucher à la caisse de la banque Savaron une somme de cinq mille francs, qui devait aider la préparation de ses premières expériences. Il alla lui-même retirer les fonds, accompagné de sa fille. Comme il sortait de l'hôtel du banquier, fier, heureux, les poches pleines, Karl se trouva sur leur passage.

– Oh ! mon jeune ami, s'écria l'inventeur, je vous entraîne dans une admirable affaire dont les bénéfices sont incalculables.

– Je n'y ai pas songé, répliqua Karl. J'ai cédé d'abord au désir de vous obliger.

En parlant ainsi, il osa regarder Delphine. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle comprit tout. À ce trait, elle avait deviné l'amour.

Ses sensations furent délicieuses. Quelques semaines plus tôt, elle avait entrevu la misère entrant dans sa maison, s'installant à son foyer, s'attachant à elle, pesant sur toute sa vie. Maintenant, elle se voyait échappant à ces périls, et celui dont la générosité accomplissait ce miracle possédait les privilèges qui rendent un

homme digne de tendresse.

Ce jour-là, Delphine rentra dans sa maison, heureuse, transfigurée, pleine de l'image de Karl Savaron, auquel elle songeait avec un attendrissement que l'espoir de le revoir revêtait d'un charme infini. Oh ! les saintes et douces émotions du premier amour ! Que ceux qui les ont goûtées osent dire qu'il en est de meilleures, de plus nobles, de mieux faites pour jeter dans une vie idéale les hommes qui s'y livrent avec l'ardeur d'un cœur jeune et d'une âme loyale.

Les deux jours qui suivirent, Karl les passa livré à une émotion indescriptible. Il eut cependant la force de la cacher à son père. Il n'osait lui avouer la vérité. Il redoutait un courroux ou l'explosion d'une colère qui eût troublé son bonheur et compromis l'avenir. Il comprenait bien que c'était lentement, peu à peu, qu'il fallait provoquer le consentement sans lequel il ne pouvait rien. Il se réservait, dès que les premiers essais de Martial Vaubert auraient réussi, de le présenter au banquier. Il ne désespérait pas d'intéresser ce dernier au sort de

ce vieux savant, de lui faire connaître Delphine, et de préparer de la sorte et peu à peu les choses pour les amener au résultat qu'il souhaitait.

Le caissier lui ayant demandé à quel compte il fallait inscrire la somme remise à Martial Vaubert :

– À mon compte, répondit Karl, sans se rappeler que son père avait la coutume de procéder lui-même une fois par mois à l'examen des livres de sa maison.

En quarante-huit heures, il était devenu un autre homme. Plus rien de ce qui l'intéressait naguère ne l'intéressait plus. On cessa de le voir au bois, à son cercle, et le vieux Jacques Savaron constata qu'à l'heure des repas, son fils demeurait triste et silencieux. Il crut à l'existence de quelque amourette contrariée, et comme il fermait volontiers les yeux sur ce qu'il appelait les galantes distractions de Karl, il ne s'en inquiéta pas autrement.

Poussé par l'amour auquel il résistait autant qu'il le pouvait, c'est-à-dire fort peu, Karl Savaron se trouva un jour devant la porte de la

maison de Martial Vaubert. Naturellement, ses pas l'avaient porté de ce côté. Il monta. On le reçut. Delphine était seule. C'était une occasion inespérée. Il résolut d'en profiter.

– À quel heureux hasard dois-je l'honneur de vous voir, monsieur ? demanda Delphine qui n'était pas moins troublée que lui.

– J'espérais rencontrer votre père. Je voulais savoir s'il s'est déjà mis à l'œuvre pour hâter ses expériences.

– Oh ! il n'a pas perdu de temps. Il travaille avec acharnement.

Ayant dit ces mots, Delphine baissa les yeux, demeura silencieuse. Elle ne laissait pas d'être très émue. Elle pressentait quelque chose de grave. Elle ne se trompait pas.

– Tenez, mademoiselle, s'écria Karl tout à coup, il m'est impossible, puisque je vous rencontre seule, de vous taire ce qui est au fond de mon cœur !

– Vous avez à me parler ? demanda-t-elle avec bienveillance et douceur, comme pour encourager

les confidences de son ami.

Il hésita pendant quelques instants. Puis il dit :

– C'est que ce que j'ai à vous faire connaître ne s'exprime pas facilement, répondit Karl, et, si vous ne m'aidez pas...

– Comment pourrais-je vous aider alors que j'ignore de quoi il s'agit ?

– N'avez-vous pas deviné ?

– Quoi donc ?

– N'avez-vous pas deviné que je vous aime ? Si vous n'avez pas compris, c'est que votre cœur...

Elle l'arrêta d'un geste.

– Oh ! taisez-vous, fit-elle ; n'allez pas douter de mon cœur, qui éprouve, comme le vôtre, le meilleur des sentiments qui puisse y pousser.

– Dieu bon ? mais alors...

Une vive rougeur monta au visage de Delphine, colora ses joues. Ses yeux se fermèrent, et, vaincue par l'émotion, elle fut obligée de s'asseoir.

Karl tomba devant elle agenouillé. D'une voix éloquente qui la pénétrait tout entière, il lui tint ce langage d'amour qui, dans tous les temps, dans toutes les langues, est toujours le même. Il lui dit comment, en la voyant, il s'était senti foudroyé par sa beauté. Il ajouta que son amour n'était pas égoïste, que ses intentions étaient pures. Il ne voulait la tenir que d'elle-même, au moment où elle se croirait assez aimée pour pouvoir s'unir à lui par les liens du mariage.

Sur ce mot, Delphine, qui, jusqu'à cet instant, avait écouté Karl sans l'interrompre, l'arrêta :

– Ne suis-je pas folle de prêter l'oreille à vos discours ? demanda-t-elle. Vous parlez de mariage ! mais avez-vous le droit d'en parler ?

– Je dispose de ma destinée, mademoiselle.

– Êtes-vous certain que votre père n'en a pas disposé déjà ? Vous êtes son unique héritier. Toutes ses espérances reposent sur vous. Peut-être a-t-il rêvé pour son fils une union digne de sa fortune ?

– Il ne m'en a parlé jamais.

– Il peut vous en parler !

– Je lui dirai que je vous aime ! Il ne veut que mon bonheur.

– Sait-il que vous êtes ici ?

– Oh ! non ! s'écria Karl avec un mouvement de crainte.

– Vous voyez bien que vous lui cachez vos désirs ! Pourquoi, si ce n'est que vous avez compris combien il vous sera difficile de le décider à laisser entrer dans sa famille une personne pauvre...

– Quand il saura combien vous êtes intelligente, bonne, belle ; quand il se sera convaincu que je vous aime avec toutes les forces de ma jeunesse et de mon cœur, il donnera son consentement.

Delphine secoua la tête et répondit :

– Obtenez-le alors avant de m'ouvrir ces horizons nouveaux qui naissent sous mes yeux, illuminés par les feux de votre amour. Vous voulez m'emporter dans des régions idéales et célestes, où le bonheur est à l'état permanent,

parce qu'il est basé sur la tendresse infinie qui ne passe pas. Mais que deviendrais-je, si vous m'abandonnez ?

– Oh ! jamais ! jamais ! s'écria Karl. Sans vous, je ne saurais vivre. Vous avez pris possession de moi.

Ces paroles étaient empreintes d'un accent de conviction et de sincérité qui frappa Delphine. Aussi, après avoir laissé son ami parler longtemps, elle laissa tomber sa main dans la sienne et dit :

– Je vous engage ma foi. Soyez sûr de votre fiancée. Quand vous me voudrez, vous me trouverez.

C'est ainsi qu'ils s'engagèrent l'un à l'autre, et lorsque Karl se retira, ce fut après avoir promis de revenir le lendemain et tous les jours.

Delphine fut d'abord effrayée par l'excès même de son bonheur, dont elle ne fit pas part à son père, n'ayant pas encore la certitude que de si belles promesses se réaliseraient. Elle n'osait croire que, comme sous l'empire d'une baguette

magique, sa vie pourrait se transformer, ainsi qu'on le lui laissait espérer, et que, condamnée hier encore à la médiocrité, elle était en droit de se voir, dans un avenir peut-être prochain à la tête d'une des plus opulentes maisons de Paris, épouse légitime et aimée d'un homme auquel bien peu de femmes auraient pu résister.

Cependant, lorsqu'elle revit Karl que chaque jour ramenait auprès d'elle et qui, sous le prétexte de suivre les préparatifs des expériences promises par Martial Vaubert, venait sans cesse renouveler ses serments, elle fut gagnée peu à peu par la confiance qu'exprimait son ami. Elle ouvrit à ses propos une oreille complaisante, et elle ne douta plus de ses paroles lorsqu'il disait qu'avant peu tous les obstacles qui s'opposaient à leur union seraient vaincus. Il parlait de bonne foi. Mais il comptait sans l'imprévu, qui tient tant de place dans les affaires humaines.

Cette idylle charmante durait depuis un mois environ lorsque Jacques Savaron la découvrit. Il avait remarqué dans le caractère de son fils un changement qui le frappa. Jusqu'à ce jour, Karl

s'était montré plein d'ardeur pour les plaisirs de son âge, d'une gaieté entraînante, aimant le monde, le théâtre, se mêlant volontiers aux parties fines, sur lesquelles son père fermait les yeux sans cesser cependant de le surveiller.

Tout à coup, il devint paisible, mélancolique, préoccupé. Jacques Savaron devina qu'il y avait quelque passion sous roche, et comme il ne lui convenait pas que son fils s'engageât dans des liens sérieux sans son consentement, il se mit à veiller sur lui avec plus de soin encore que par le passé. Sa surveillance le mit en quelques jours au courant de la vérité. Il fit suivre Karl et sut qu'il se rendait tous les jours dans une modeste maison des Batignolles, habitée par un vieillard et par sa fille. Puis il sut que ce vieillard, qui se nommait Martial Vaubert, avait touché à la caisse, à diverses reprises, une somme totale de quinze mille francs, portée au compte de Karl par les ordres de ce dernier. Dès lors il ne lui fut pas difficile de reconstruire ce joli roman. L'ayant découvert, il résolut sur-le-champ de le détruire.

Karl amoureux d'une fille pauvre, c'était

l'anéantissement d'un projet longtemps caressé par Jacques Savaron, qui consistait à donner pour femme à son fils l'unique héritière d'un riche banquier, laquelle était à la veille d'atteindre sa dix-huitième année, et qui devait apporter à la maison Savaron une fortune égale à celle qui s'y trouvait déjà. Jacques Savaron n'hésita pas. C'était, nous l'avons dit, un homme ferme, énergique, tout d'une pièce, dont la volonté ne se modifiait jamais. Au risque de briser le cœur de son fils, d'exposer sa santé, sa vie à des périls incessants, sans chercher à savoir si la jeune fille choisie par Karl était belle, intelligente, honorable, il avait pris le parti d'envoyer aux Indes le pauvre garçon, afin de rester libre de dénouer ces liens dont il ne voulait à aucun prix.

Au début de ce récit, on a vu comment Jacques Savaron avait signifié sa résolution à son fils, et comment ce dernier fut entraîné à lui révéler le secret qu'il cachait depuis un mois. Il raconta l'histoire de ses amours en termes émus. Il fit à son père le portrait de Delphine, lui dépeignit l'état de son cœur et termina sa narration, qui n'apprenait à Jacques Savaron rien

qu’il ne connût déjà, par ces mots :

– Je l’aime, je l’aime à en mourir si vous me séparez d’elle !

– Tout ce que tu viens de me dire est fort touchant, répondit le banquier qui prenait le parti de feindre afin d’avoir raison de la résistance de son fils. Mais, encore une fois, je ne comprends rien à ton désespoir.

– Eh quoi, mon père, abandonner Delphine !

– Il ne s’agit pas de l’abandonner. Il s’agit de faire un voyage de trois mois qui, loin d’atteindre votre amour, le fortifiera, si vraiment il est autre chose qu’un entraînement de vos jeunes imaginations.

– Il est de ceux qu’on ne détruit pas ! s’écria Karl.

– Qu’avez-vous donc à redouter d’une séparation momentanée ? T’ai-je dit que je m’opposais à ce mariage ?

– Vous consentiriez ?

– Assurément, si cette jeune fille est honorable, si son père est digne de nous.

– Oh ! que vous êtes bon ! Mais, alors, je peux aller lui dire...

Jacques Savaron interrompit son fils.

– Tu n'as plus le temps d'y aller, et je te demande encore ce sacrifice. Écris. Annonce mon consentement conditionnel et la célébration du mariage à ton retour, si, comme je l'espère, j'ai reconnu dans mademoiselle Vaubert les vertus que j'ai le droit d'exiger dans la femme de mon fils.

Karl croyant à la sincérité de son père, ne pouvait hésiter. Il venait d'obtenir, au prix d'un éloignement dont il se promettait d'abréger le terme, un consentement qu'une heure auparavant il n'espérait pas. Aussi, tout en regrettant de ne pouvoir faire ses adieux à Delphine, il ne se préoccupa plus que de se montrer docile, afin de ne pas aliéner la bonne volonté que son père témoignait.

– J'obéis, dit-il. Je pars sans regret, avec l'assurance qu'à mon retour vous aurez acquis la conviction que l'union que je désire donnera à notre famille une femme bonne et belle, destinée

à nous faire honneur. Je vais lui écrire et lui dire qu'afin de savoir si nous nous aimons, vous avez voulu nous soumettre à une épreuve, laquelle est une séparation de quelque mois.

Son père l'ayant approuvé, il commença à écrire une longue, bien longue lettre. Il faisait connaître à Delphine le langage de M. Savaron ; puis il annonçait avec ménagement son départ précipité. Il ajoutait, ce qui devait atténuer singulièrement le chagrin de Delphine, que, en son absence, elle pourrait, avec son père, se présenter à l'hôtel Savaron, assurée d'y être bien reçue. « Avant de vous appeler sa fille, disait-il, mon père veut apprendre à vous connaître. Venez donc le voir souvent. Accoutumez-vous à l'aimer. Que votre tendresse, pendant que je serai loin, remplace la mienne auprès de lui. » Puis, lorsqu'il eut terminé, et croyant n'être pas vu, il embrassa frénétiquement ce papier mouillé de larmes, qui devait porter à Delphine une preuve nouvelle de son amour.

– Voici ma lettre, mon père, dit-il.

– Confie-la-moi, répondit Jacques Savaron. Je

l’enverrai. Il faut épargner à notre fillette une mauvaise nuit qu’elle passerait à pleurer sur toi. Et puis, qui sait, peut-être demain, dès le matin, irai-je moi-même lui apporter tes adieux.

– Oh ! mon père, combien je vous aime ! s’écria le passionné jeune homme, dupe de la bonhomie apparente de Jacques Savaron.

Il lui sauta au cou, l’embrassa tendrement et ajouta ;

– Maintenant me voilà prêt à partir, désireux de m’acquitter avec succès de la mission que vous me confiez et de revenir au plus tôt, car le bonheur, mon père, il est ici, vous le savez bien.

Après ces paroles, heureux d’avoir obtenu ce consentement paternel auquel il n’osait croire encore, tant il en avait douté, il alla s’occuper lui-même des préparatifs de son départ. La perspective de ce lointain voyage ne l’épouvantait plus, parce qu’il voyait dans un avenir prochain ses vœux couronnés.

Deux heures plus tard, il quittait Paris. Précaution ou tendresse, son père avait voulu

l’accompagner au chemin de fer, et ne quitta la gare qu’après avoir vu partir le train qui emportait son fils vers Marseille. Il revint alors vers sa demeure et s’enferma chez lui après avoir donné l’ordre à ses domestiques de ne recevoir personne.

La nuit était venue. La chambre dans laquelle il se trouvait était vaste, éclairée en ce moment par deux lampes à globe, posées sur une table, et chauffée par un grand feu qui dansait capricieusement dans la cheminée. Il était triste, le vieux Jacques Savaron. Sa tête reposait lourdement dans ses mains, et c’est en vain qu’il s’efforçait d’arrêter quelques larmes qui passaient à travers les cils de ses yeux fermés. Il était triste parce que son fils venait de partir et peut-être aussi parce qu’il se trouvait cruel et stupide d’avoir sacrifié à une ambition folle de richesses nouvelles, le bonheur de son enfant et son propre bonheur.

Mais cet accès de faiblesse dura peu. Il secoua son front, comme s’il eût voulu éloigner de son esprit ces idées qui le troublaient, et bientôt le

vieil homme, le despote tout d'une pièce reparut. Il avait promis, en l'absence de son fils, de veiller sur le repos de Delphine, de la recevoir. Il s'était engagé à lui transmettre la lettre éloquente, passionnée par laquelle Karl expliquait les causes de son départ et annonçait les bonnes dispositions de son père. Mais il était résolu à ne tenir aucune de ses promesses. Il les avait faites uniquement dans le but de calmer les défiances de son fils et de le voir s'éloigner heureux. Une fois seul, il relut l'épître amoureuse dans laquelle Karl envoyait de tendres adieux à Delphine. Il ne fut touché ni par la pureté de ces sentiments qui étaient tout à la gloire de celle qui les avait inspirés, ni par cet enthousiasme d'un amour qui semblait prêt à tous les héroïsmes. Il sourit amèrement, roula pendant quelques instants entre ses doigts maigres ce papier auquel son fils avait confié ses impressions dernières, puis d'un mouvement fiévreux il le lança dans les flammes qui le dévorèrent en un instant.

Alors Jacques Savaron se leva. Les mains derrière le dos, il se mit à marcher dans la chambre, faisant crier sous ses pieds le parquet

recouvert d'un épais tapis.

– L'absence de Karl, pensait-il, guérira cette jeune fille, à supposer qu'il n'y ait pas de sa part plus d'ambition que d'amour. Elle en voudra mortellement à celui qui, après lui avoir adressé des déclarations passionnées, s'éloigne d'elle sans même lui dire adieu, et dans sa colère son amour sombrera. Sa destinée suivra un autre cours, et je veillerai d'ailleurs à ce qu'aucune relation ne puisse se nouer entre eux.

Il entendait par là qu'il prendrait ses précautions afin qu'aucune lettre de Karl, s'il écrivait directement à Delphine, ne pût arriver à la jeune fille.

– Quant à mon fils, se disait-il encore, il y a lieu de penser que le long voyage qu'il entreprend et que je ferai durer autant que cela sera nécessaire, lui apportera l'oubli. Si d'ailleurs il n'oubliait pas, lorsqu'à son retour je lui apprendrai que cette jeune fille ne songe plus à lui, il ne fera pour la revoir aucune tentative.

– Mais si ton fils n'allait pas revenir ! murmura dans sa conscience une voix

mystérieuse qui le fit tressaillir.

– Bah ! j'y suis bien allé, moi, et j'en suis revenu, s'écria-t-il.

Il s'assit devant son bureau et écrivit à Martial Vaubert la lettre suivante :

« Monsieur, j'ai dû blâmer sévèrement mon fils pour la précipitation et la légèreté avec lesquelles, dans le but de vous être agréable, et sans avoir sollicité mon autorisation, il vous a fait ouvrir un crédit dans ma maison de banque. Je ne l'y avais nullement autorisé, et si j'avais été consulté, j'aurais refusé, n'ayant ni la volonté ni l'habitude de commanditer des entreprises aussi aléatoires que celle dont vous poursuivez la réussite. Je me vois donc obligé, à mon grand regret, de cesser dès à présent les versements qui vous étaient faits au nom de mon fils. J'ai vu par les livres de ma caisse que vous avez reçu quinze mille francs. Permettez-moi de vous offrir cette somme comme un encouragement tout personnel donné à vos savantes expériences, et comme un dédommagement qui vous consolera, je l'espère, de la décision que je suis obligé de prendre. »

Cette lettre écrite, Jacques Savaron alla se mettre au lit. Le lendemain dès sept heures du matin, le banquier gravissait les hauteurs qui conduisent de la rue Laffitte aux Batignolles. Il n'avait voulu confier à personne le soin de déposer sa lettre au domicile de Martial Vaubert. Et puis, il s'était mis en tête d'intercepter celles que son fils écrirait à Delphine. Il voulait que la jeune fille n'entendît jamais plus parler de Karl. Cela était nécessaire à ses projets, et il se rendait lui-même sur les lieux où elle était, afin d'organiser le silence autour d'elle.

Martial Vaubert et sa fille habitaient une rue calme et modeste. Ils avaient trouvé, dans une maison assez vaste, un petit logement simple et agréable à la fois. Au moment où Jacques Savaron arrivait devant leur demeure, une vieille femme dans laquelle il n'eut aucune peine à deviner la concierge, se tenait debout sur le seuil, mélancoliquement accoudée sur le manche d'un balai oisif entre ses mains.

– C'est bien ici que demeure M. Martial Vaubert ? demanda le banquier.

– Au troisième étage, la porte à gauche, répondit la vieille femme, sans se déranger et avec un accent qui prouvait qu'elle tenait son locataire en médiocre considération.

– Je ne veux pas monter chez lui, madame, mais seulement vous prier de lui remettre cette lettre. Il n'y a pas de réponse.

En parlant ainsi, Jacques Savaron tendait à la portière sa lettre, au-dessus de laquelle elle vit briller une belle pièce de cinq francs en argent.

– J'y cours, monsieur, j'y cours, s'écria-t-elle, ramenée subitement à la réalité par le gain matinal qui lui arrivait.

Elle avait pris la lettre et l'argent. Elle allait s'éloigner.

– Un instant ! fit Jacques Savaron en la retenant. Rien ne presse.

– Tout aux ordres de monsieur, reprit-elle obséquieusement.

– Comment vous nomme-t-on ?

À cette question dont elle ne s'expliquait ni le but ni la cause, elle le regarda et s'aperçut alors

qu’il avait la mise d’un homme riche.

– On me nomme la veuve Picard, dit-elle sans hésiter.

– Eh bien, madame Picard, je voudrais, avant que vous ne montiez ma lettre chez M. Martial Vaubert, causer quelques instants avec vous.

– Alors, si monsieur veut entrer dans la loge !...

Il la suivit, et bientôt ils se trouvèrent dans une petite chambre où personne ne pouvait surprendre leur entretien. Jacques Savaron s’exprima comme suit :

– Vous ne me connaissez pas, et il est inutile que vous me connaissiez, si nous ne devons pas nous entendre pour ce que j’ai à vous proposer.

– Mais nous nous entendrons, répliqua la veuve Picard sans savoir de quoi il s’agissait, mais pressentant instinctivement que ce ne pouvait être que d’une bonne affaire.

– Je l’espère. J’ai un service à vous demander, et j’entends le bien payer.

– Parlez, monsieur, parlez.

– M. Martial Vaubert a une fille ?

– Oui, mademoiselle Delphine, un beau brin, ma foi ! mais un peu fière. Ces gens-là ça n'a pas le sou, le père est un vieux fou.

– Depuis un mois environ, un jeune homme vient voir mademoiselle Delphine, interrompit Jacques Savaron.

– Ah ! oui, M. Karl, il paraît qu'il est très riche. Il vient en effet tous les jours, mais, à dire vrai, je crois que c'est en tout bien, tout honneur...

– Moi, j'en suis sûr ; mais il ne s'agit pas de cela. Ce jeune homme ne viendra plus.

– Ah ! mon Dieu ! lui serait-il arrivé malheur ?

– Non, il est parti. Je suis son père. Il ne pouvait me convenir qu'il épousât mademoiselle Vaubert. Il ne la reverra plus.

– Ces pauvres jeunes gens, ils vont être bien malheureux ! Mais, enfin, puisque monsieur est le père, il est le maître, n'est-ce pas ? Et quel est le service ?...

– C'est très simple. Je ne veux pas que mon

fils écrive à mon insu à cette demoiselle. Il faudrait donc me remettre toutes les lettres qui arriveront ici pour les Vaubert. Je les lirai ; je garderai celles de mon fils ; je vous rendrai les autres, sans qu'on puisse s'apercevoir, d'ailleurs, qu'elles ont été décachetées.

– Mais c'est un vol que vous me proposez ! s'écria la veuve Picard.

D'un geste Jacques Savaron lui imposa silence.

– Ne criez donc pas, dit-il. Ce n'est pas un vol, puisqu'il ne s'agit que de m'aider à surveiller mon fils, sur lequel j'ai bien quelques droits, et de l'empêcher de me désobéir. Voici mes conditions. Toutes les fois qu'une lettre arrivera ici, vous me l'apporterez. Dès à présent, je vous assure pour chacune de celles que vous me remettrez, cent francs, et lorsque je n'aurai plus besoin de vos services, vous continuerez à recevoir de moi une rente annuelle de six cents francs.

La veuve Picard ouvrait ses yeux démesurément et la surprise la rendait stupide.

Jacques Savaron continua :

– Comprenez bien ceci : c'est à une bonne action que vous vous associez ; seulement je vous avertis que si vous communiquez à qui que ce soit notre convention, si vous parlez du service que vous me rendez, si enfin, par suite de votre négligence, une seule lettre de mon fils arrive dans les mains de mademoiselle Delphine, adieu la rente viagère de six cents francs.

– Je ferai mes efforts pour justifier la confiance de monsieur, répondit la veuve Picard, laquelle, en sa qualité d'ancienne femme de chambre, comprenait à demi-mot.

– Je me nomme Jacques Savaron. Je suis banquier rue Laffitte. Quand vous aurez à me parler, vous viendrez le matin, vous demanderez M. Henri ; c'est mon valet de chambre. Il aura des ordres pour vous introduire auprès de moi.

La veuve Picard s'inclina, tandis que le banquier glissait dans sa main cinq louis, en disant :

– Voici des arrhes. Et maintenant, vous

pouvez monter cette lettre. Vous direz qu'elle vient d'être apportée par un commissionnaire.

Jacques Savaron ayant ainsi donné ses ordres, s'éloigna à grands pas.

Sa lettre tomba comme la foudre dans la maison de Martial Vaubert. Delphine attendait la visite de son ami, qui la veille, en la quittant, avait dit qu'il reviendrait le lendemain. Tout d'abord elle ne s'expliqua pas d'une manière trop inquiétante le rapport qu'il pouvait y avoir entre l'amour du fils et la lettre du père. Elle savait que l'argent prêté à son père par Karl l'était à l'insu de M. Jacques Savaron. Elle crut que ce dernier, après avoir blâmé son fils, écrivait pour faire connaître sa volonté ; mais qu'il n'y avait rien là qui menaçât leur amour. Elle pensait, au contraire, que Karl ferait savoir à son père qu'il était amoureux d'elle, et que le banquier serait désolé d'avoir usé d'un procédé aussi brutal qu'injuste.

Le sentiment de Martial Vaubert se rapprocha davantage de la vérité. Tout entier à ses études, il ne connaissait rien de l'idylle dont sa maison était

le théâtre. Il ne savait pas à quel mobile Karl Savaron avait obéi en lui venant en aide ; mais il comprit, par le désaveu que le banquier infligeait à son fils, qu'il devait renoncer à continuer l'entreprise commencée.

– Ainsi, disait-il, tenant dans ses mains tremblantes cette fatale lettre, j'aurai touché du doigt le succès, et c'est lorsque je vais l'atteindre qu'on brise l'instrument qui devait me le donner !

Et des larmes roulaient de ses yeux sur ses joues ridées. Sa fille le rassura, le consola, releva son courage. Elle était forte de son amour ; elle se disait que quels que fussent les desseins de Jacques Savaron, elle disposait de Karl. Elle s'attendait à le voir venir le même jour. Elle lui raconterait ce qui venait de se passer, et ensemble ils arrêteraient un plan afin que Martial Vaubert pût continuer à s'occuper en repos de ses inventions, qui ne devaient pas être bien coûteuses après tout, vu la lenteur avec laquelle ses travaux étaient condamnés à marcher.

– Vous avez tort de vous alarmer, mon père, dit-elle au pauvre vieux qui se lamentait. M.

Jacques Savaron refuse de vous aider de son argent. Eh bien, M. Karl vous aidera, lui. Je réponds de sa bonne volonté. Allez le voir...

Elle envoyait son père auprès de Karl, n'osant avouer qu'elle l'attendait.

– Tu as raison, ma fille, répondit Martial Vaubert, à qui ces paroles ouvraient une espérance nouvelle. J'y cours. Je saurai dans quelques instants à quoi m'en tenir.

Delphine attendit impatiemment son retour, non qu'elle pût douter de Karl, mais parce qu'elle avait hâte de connaître la cause des obstacles imprévus dont la lettre du banquier Savaron révélait l'existence. Son attente dura une heure environ. Enfin, de la croisée, elle vit au bout de la rue apparaître son père.

À la façon dont il marchait, à la tristesse profonde de sa physionomie, elle devina qu'il apportait de tristes nouvelles. Effrayée, elle se demanda quel allait être son sort. Elle s'avança jusque sur le palier de l'escalier, au-devant de Martial Vaubert, qui montait lentement, comme écrasé sous le poids de son chagrin.

– Eh bien, mon père, demanda-t-elle, avez-vous vu M. Karl Savaron ?

– Je ne l'ai pas vu.

– Et son père ?

– Son père non plus.

– Mais ne vous a-t-on pas dit de retourner ?

– Le caissier n'a pu me fournir aucun renseignement, et, tout aimable il y a huit jours à peine, il m'a traité presque durement.

Delphine devenait très pâle.

– Mais comment n'avez-vous pas insisté pour parler à M. Karl ?

– M. Karl ! s'écria le professeur, mais puisque je te dis qu'il est parti...

– Parti !

– Voilà... j'ai su par le suisse de l'hôtel que le père était en course depuis le matin. Quant au fils, il a quitté Paris hier soir, afin d'aller à Marseille où il doit s'embarquer pour les Indes. On ne sait pas combien de temps durera son absence.

À cette nouvelle qui tomba sur son cœur avec la violence d'un coup terrible, Delphine ne put retenir un cri de détresse. Martial Vaubert épouvanté la regarda. Elle était pâle comme une morte. Ses jambes fléchissaient. Elle n'eut que le temps d'atteindre un fauteuil où elle tomba privée de connaissance.

– Ma fille ! ma fille ! s'écria Martial Vaubert en courant vers elle.

Et tout à coup, se frappant le front, il ajouta :

– Miséricorde ! elle aimait ce Karl de malheur. Le misérable, il me la tue !

Lorsqu'elle revint à elle, son père, penché sur son front, la regardait avec une tendresse inquiète, alarmée. Elle l'embrassa en disant :

– Ah ! mon père, je suis bien malheureuse ; mais ne l'accusez pas, lui. Il est innocent de mon malheur. Il m'aime. Il a juré de m'épouser. C'est M. Jacques Savaron qui l'aura brusquement éloigné de moi.

Huit jours s'écoulèrent pendant lesquels Delphine refusa de croire que Karl avait pu

quitter Paris sans lui adresser ses adieux. Dans ce départ précipité, au lendemain d'une entrevue qui marquait en quelque sorte les débuts de leur amour, elle pressentait un fait extraordinaire. Que Karl se fût éloigné brusquement elle pouvait, à la rigueur, le comprendre ; mais qu'il eût gardé le silence envers elle, alors que la veille il s'était engagé par des serments passionnés et solennels, à l'aimer toujours, c'était là un procédé tellement odieux, qu'elle se persuada aisément que son ami était victime d'un mystérieux incident dont quelque jour elle aurait le mot.

Elle se rappelait que Karl parlait de son père avec terreur, et peu à peu son esprit arrivait à se rapprocher de la vérité. Plus elle y pensait et plus elle était convaincue que l'auteur de sa peine était le père de Karl. C'est lui, sans doute, qui avait précipité le départ de son fils et peut-être supprimé les lettres par lesquelles il expliquait à son amie les causes de ce départ.

Lorsqu'elle eut acquis, à force d'y réfléchir, la conviction que les choses avaient dû se passer ainsi, son chagrin devint moins intense ; non

qu’elle cessât de souffrir cruellement de l’absence de Karl, mais parce qu’elle était disposée à croire qu’il n’avait voulu ni l’abandonner, ni l’oublier. Un jour il reviendrait. Le mystère serait dévoilé. Quelque consolante que fût cette pensée, elle ne suffisait pas toutefois à soulager la pauvre enfant. Malgré tout, et bien qu’elle essayât fréquemment de se fortifier par l’espérance, ses doutes reprenaient souvent toute leur violence.

– Peut-être s’est-il repenti de m’avoir promis sa main, et s’est-il éloigné afin de ne plus me revoir.

Elle ne pouvait chasser loin de soi cette idée à laquelle cependant elle refusait de croire.

– Non ! non ! s’écriait-elle, c’est impossible. Il m’aime encore. Son père l’aura obligé à partir sans me dire adieu, et aura supprimé les lettres qu’il m’écrivait. Mais il ne m’oubliera pas et je le reverrai.

Cet espoir mettait un rayon dans ses yeux ; mais soudain le doute apparaissait de nouveau.

– Le reverrai-je ? demandait-elle.

Ces incertitudes altérèrent sa santé. Aux couleurs de son visage la pâleur succéda. Sa beauté se revêtit d'un caractère mélancolique qui accrut le charme de sa physionomie, mais dont son père s'alarma. En quelques jours, le bonhomme avait changé du tout au tout. Ce n'était plus l'inventeur enthousiaste et puéril, qui avait gaspillé sa fortune dans des expériences malheureuses. C'était un père tendre et prévenant, uniquement préoccupé de la santé de sa fille. Il la comblait de soins. Il l'interrogeait avec sollicitude. Comme il devinait qu'elle s'efforçait de lui taire la vérité, il lui disait :

– Parle-moi avec franchise. Je comprends bien que tu l'aies aimé. Il était charmant. Il t'aime encore, j'en ai l'assurance. Il n'est parti que contre son gré, j'en suis sûr. Mais il reviendra, et tu verras alors qu'il est toujours digne de toi.

Elle souriait pour le rassurer, mais elle avait l'âme déchirée par le doute.

Les jours s'écoulaient lentement. La maison Vaubert devenait mortellement triste. On eût dit

la maison des larmes. Les murs eux-mêmes semblaient avoir pris le deuil. Delphine, absorbée par son unique préoccupation, ne parlait plus.

Son père passait ses journées à ses côtés, silencieux comme elle, suivant anxieusement sur son visage naguère joyeux les traces d'un mal dont il souffrait encore plus qu'elle. N'ayant d'autre désir que de la voir se rattacher à l'espérance et se soustraire à l'empire de son chagrin, il ne s'apercevait pas que lui-même ne tenait plus à la vie que par un souffle. La blessure qu'il avait reçue était plus profonde encore que celle de sa fille.

Une nuit que Delphine couchée cherchait vainement le sommeil et tentait d'apaiser les ardeurs de son cerveau, tout rempli du souvenir de Karl, elle entendit son père pousser des gémissements. Elle se leva, passa dans la chambre voisine, courut auprès du lit sur lequel dormait Martial Vaubert.

Le professeur se débattait contre la mort. Il avait été soudainement frappé. Ses mains amaigries pressaient convulsivement sa poitrine

brûlante. Penchée sur lui, la tête perdue, Delphine appelait du secours. Elle entendait ces mots qui tombaient des lèvres du malade :

– De l'air ! mon cœur s'est gonflé. Il va éclater.

Il se tordait avec des mouvements affreux. Elle le vit se roidir, pousser un grand cri, puis un soupir qui semblait venir des profondeurs de l'être, et demeurer immobile. La vie venait d'abandonner brutalement cette enveloppe usée. Delphine était orpheline.

Quand sa première douleur fut apaisée, elle eut un accès de colère et de rage. Pourquoi donc était-elle éprouvée ainsi ? Quelles fautes avait-elle commises qui méritassent un si rigoureux châtiment ?

Elle avait nourri des ambitions très hautes, souhaité la fortune, désiré l'existence opulente qui devait être le cadre de sa beauté. Était-ce donc un si grand crime ? Méritait-elle d'être doublement frappée dans son amour d'amante, dans son amour de fille ? Qu'allait-elle devenir ? En fouillant les tiroirs de son père, elle avait

trouvé quelques billets de banque, quelques pièces d'or, de quoi vivre six mois. Et après, où irait-elle ? À quelle porte irait-elle frapper ? À quel travail demanderait-elle son pain ?

La pensée du suicide se présenta, nettement formulée à son esprit. La mort, c'était le repos, le néant, la solution des difficultés violentes au milieu desquelles elle se débattait.

– Non, ce n'est pas le néant, murmura dans son âme une voix mystérieuse.

Tous les souvenirs chrétiens de sa jeunesse montèrent à son cerveau comme un parfum. Dans une vision rapide, elle vit son enfance pieuse, ses ferveurs mystiques de jeune fille, l'heure enchanteresse de sa première communion. Un rayon lumineux traversa son âme.

– Le cloître ! s'écria-t-elle.

La prière éternelle, le sacrifice constant, une marche rude, mais prompte sur la route difficile qui conduit au ciel, au ciel où son père l'attendait dans la contemplation de Dieu.

Il y avait quinze jours que son père était mort.

Vêtue de ses habits de deuil, l'orpheline traversa Paris pour se rendre dans un couvent de carmélites situé rue des Postes, non loin du Panthéon. Naguère elle y était venue afin d'assister aux vœux d'une de ses amies d'enfance qu'une vocation irrésistible avait poussée vers le cloître.

L'hospitalière maison s'ouvrit devant Delphine. Elle demanda à parler sur-le-champ à l'abbesse. Une femme dont elle ne put voir les traits se présenta devant elle. L'orpheline s'agenouilla. D'un accent que brisaient les sanglots, elle dit :

– Ma mère, ma mère, j'ai souffert. Je suis seule, abandonnée. Ouvrez-moi votre couvent, je veux chercher l'oubli dans la prière.

– Venez, chère petite, répondit une voix douce, tandis qu'elle se sentait soulevée et soutenue entre des bras maternels.

Le même soir, elle put s'endormir dans une cellule, au sein d'un calme profond, troublé seulement par les monotones psalmodies des religieuses dans la chapelle du couvent. Elle se

croyait destinée à la vie que menaient ces saintes femmes. Elle n'était venue parmi elles qu'après avoir réglé toutes ses affaires matérielles et dit adieu au monde, duquel elle n'avait reçu que des douleurs. Elle n'éprouvait qu'un désir : rester là, pleurer et prier.

Mais, le lendemain, elle fut, dès le matin, mandée chez l'abbesse, invitée par elle à raconter son histoire, et les péripéties qui l'avaient conduite, à vingt ans, en pleine jeunesse, à prendre cet extrême parti. Elle parla sans détours et fit connaître les événements parmi lesquels elle venait de passer. L'abbesse l'écouta sans l'interrompre ; mais lorsque ce récit fut terminé, elle dit :

– Votre place n'est point ici, mon enfant. Une douleur violente vous y a conduite. Mais vous ne sauriez y rester. Vous n'avez pas la vocation. Vous n'êtes pas faite pour nos austérités. Ce que vous avez pris pour une inspiration divine, n'est que l'excès même de votre chagrin, qui s'amoindrira, se dissipera comme tous les chagrins de ce monde.

– Le monde m’est odieux ! s’écria Delphine.

– Est-ce à dire que le cloître puisse jamais vous devenir cher ? demanda l’abbesse.

– Je vous en supplie, ma mère, ne me repoussez pas. Il ne me reste rien que votre protection.

– Demeurez, mon enfant. Vous vivrez parmi nos pensionnaires, des personnes qui cherchent la vérité de leur vocation. J’ai l’assurance que dans quelques jours vous viendrez me manifester le désir de quitter cette maison.

C’est ainsi que Delphine fut admise à voir de près la vie intérieure des religieuses carmélites. La règle des carmélites est austère. Le silence est de rigueur. Les vêtements sont grossiers, les aliments répugnants. On ne dort que quelques heures. Le temps est partagé entre la méditation et la prière. Delphine vit des jeunes femmes brisées par les mortifications, le cilice et le jeûne, marcher lentement comme épuisées, inclinées vers la terre. Ces corps à moitié anéantis n’étaient plus soutenus que par l’âme, que des espérances divines emportaient vers les régions idéales qui

contiennent l'éternelle vie, Delphine toucha des plaies profondes ; elle constata des regrets cuisants : elle vit plus d'une de ces créatures, qu'emprisonnaient des vœux imprudents, aspirer à la liberté. Elle eut peur. Un jour, elle dit à l'abbesse :

– Vous avez raison, ma mère, je ne resterai pas. J'aime mieux gagner durement mon pain, dévorer mes larmes, que me livrer au calme qu'on goûte ici. Le prix en est trop haut pour moi.

L'abbesse s'attendait à cette déclaration ; mais elle portait déjà un vif intérêt à l'orpheline. Elle ne voulait pas la livrer aux mauvais conseils de la misère. Elle s'était occupée à lui trouver du pain honorablement gagné. Il s'agissait de se consacrer à l'éducation d'une fillette de huit ans, Claire de Morangis, qui vivait dans un château sur la côte normande, avec son frère, de deux années plus âgé qu'elle, et son père, un homme jeune encore qui pleurait la mère de ses enfants. Il y avait aussi dans cette maison un vieux prêtre, l'aîné du marquis de Morangis. C'est lui qui s'était adressé à l'abbesse des carmélites, afin

qu’on l’aidât à trouver une institutrice pour sa nièce.

Tous ces détails furent donnés par l’abbesse à Delphine, qui les écouta avec recueillement, et répondit :

– Je suis prête à partir.

La situation qu’on lui offrait était honorable, lucrative, ne l’exposait pas aux périlleuses tentations du monde, – du moins elle le croyait, – elle espérait que, tout entière aux devoirs de son nouvel état, elle pourrait attendre avec patience le retour de Karl Savaron, de la parole duquel elle ne pouvait se résoudre à douter et qu’elle espérait revoir.

Suivant l’itinéraire qui lui avait été tracé par l’abbesse des carmélites, Delphine, qui était partie par le chemin de fer de Cherbourg, descendit de wagon à Bayeux. Il était environ cinq heures du soir. En hiver, c’est le moment où la nuit arrive avec rapidité. Le voyage était plein de tristesse. Delphine, tout en bénissant Dieu qui permettait qu’au milieu des misères qui tout à coup avaient surgi autour d’elle, elle eût assuré sa

vie, n'allait pas sans terreur vers l'inconnu qui était au terme de sa route. Elle était livrée aux appréhensions les plus diverses que la vue du ciel gris, des arbres sans feuilles, de la neige sur les routes, en un mot, de l'aspect désolé des champs, ne pouvait aider à dissiper.

Au moment où l'orpheline, vêtue de noir, parut dans la cour de la gare, un vieux domestique portant une livrée de deuil, s'approcha d'elle, et se découvrant, il dit :

– N'est-ce pas mademoiselle qui se rend au château de Morangis ?

– C'est en effet là où je vais, répondit Delphine.

– On nous a envoyés à la rencontre de mademoiselle, M. le marquis étant absent depuis trois jours, et M. l'abbé ayant été souffrant.

Parlant ainsi, le domestique fit un signe dans la direction d'une voiture, attelée de deux vigoureux chevaux gris, qui stationnait à l'extrémité de la cour de la gare. Le cocher réunit les rênes dans ses mains, et touchant ses chevaux,

il s’approcha jusque auprès de Delphine. La portière de la voiture s’ouvrit devant elle ; elle se trouva confortablement assise dans un coupé bien clos et bien chaud. Le vieux valet de pied alla retirer les bagages ; aidé du cocher, il les chargea derrière la voiture qui partit ensuite assez rapidement et gagna les champs sans traverser la ville.

Les ombres de la nuit s’abaissaient vers la terre, qu’elles enveloppaient peu à peu. Malgré les nuages qui le voilaient, le ciel restait clair cependant. Ces clartés se blanchissaient du reflet argenté de la neige. Depuis vingt-quatre heures, elle était tombée abondamment. Il fallait la vigueur de deux chevaux normands ferrés à glace pour que la voiture pût avancer sur le sol couvert d’une couche durcie. À droite, à gauche, s’étendaient dans une plaine vaste, accidentée, des clos de pommiers, lesquels jetaient capricieusement dans le vide leurs branches où le givre s’était accroché. Dans la campagne transformée ainsi, personne ne passait.

Après avoir contemplé pendant quelques

instants ce spectacle étrange, Delphine, fatiguée par le voyage, ferma les yeux. Bercée par le mouvement doux et régulier de la voiture, elle s'assoupit. Lorsqu'elle se réveilla, la voiture venait de s'arrêter et la portière de s'ouvrir.

– Nous sommes arrivés, mademoiselle, dit le domestique qui lui avait déjà parlé.

Elle mit pied à terre devant un perron auquel on accédait par trois degrés, et qui s'étendait en terrasse devant une façade dont elle ne put que constater l'étendue, le château étant plongé dans l'ombre. Le domestique la guida par une porte monumentale et par un corridor immense jusque dans un salon vaste dont une partie seulement était éclairée par deux lampes posées sur la cheminée. À la lueur de ces lampes, Delphine vit devant le feu un prêtre qui s'inclina lorsqu'elle parut, et lui cria, du plus loin qu'il la vit :

– Veuillez approcher, mademoiselle. Il m'est impossible d'aller à votre rencontre. La goutte me cloue sur ce fauteuil. Vous êtes mademoiselle Vaubert, n'est-ce pas ?

Delphine tressaillit, tant cette voix lui parut

dure et violente. Elle obéit cependant et se rapprocha du prêtre, ne s'arrêtant que lorsqu'elle fut en face de lui.

C'était un homme de cinquante ans environ, qu'elle jugea devoir être très grand, quoiqu'il fût assis. À la largeur de ses épaules, à la longueur de ses bras, à la grandeur de ses mains, on aurait dit un athlète. Son visage aux traits énergiques, éclairé par des petits yeux gris malicieux et brillants, était creusé profondément, si profondément que les rides semblaient autant de balafres qui le traversaient en tous les sens. La peau était basanée, la bouche grande, les lèvres épaisses, très rouges. Enfin les cheveux, coupés ras, avaient la blancheur de la vieillesse.

L'abbé de Morangis – car c'était lui – portait une soutane de drap grossier, laquelle montrait la corde en mains endroits. Il avait suffi à Delphine de quelques minutes pour se rendre compte du caractère particulier de cette physionomie. Elle se sentit glacée par l'effroi. Rien, dans ce prêtre, autour duquel elle était appelée à vivre, ne lui paraissait sympathique, et si elle eût écouté sa

première impression, elle aurait sur-le-champ quitté le château.

Pendant qu'elle était ainsi livrée à ses réflexions, l'abbé la considérait attentivement. Lorsqu'il se fut convaincu que la personne qui se tenait en face de lui était merveilleusement belle, lorsqu'il eut vu ces grands yeux dont la douleur, l'étonnement et la terreur changeaient à chaque instant l'expression, sans qu'elle cessât d'être adorable ; lorsqu'il eut vu les cheveux blonds comme un soleil florentin, qui formaient, épars et voltigeant en boucles folles, un cadre lumineux à ce visage angélique, il s'écria :

– C'est vous, mademoiselle, que madame l'abbesse nous envoie pour faire l'éducation de ma nièce ?

– C'est moi, monsieur l'abbé.

À cette réponse, il bondit sur son fauteuil. Oubliant que la goutte l'y retenait, il fit un effort pour se lever. Mais une douleur aiguë vint lui rappeler qu'il devait rester immobile. Il eut un mouvement de colère et d'impatience et murmura entre ses dents :

– Elle est folle, cette abbesse ! Je lui demande un laideron et elle m'envoie... Elle a donc oublié que mon frère n'a que trente-trois ans ?

Delphine attendait toujours. L'abbé reprit tout à coup :

– Mademoiselle, je pense que ce soir il vous sera agréable de vous retirer de bonne heure. Mon frère est absent jusqu'à demain. C'est donc seulement demain que vous le verrez, que vous vous entendrez avec lui et qu'il vous présentera votre élève. On va vous conduire chez vous et l'on vous y servira votre dîner. Cela vous conviendra mieux que de dîner seule dans la salle à manger ; car, pour moi, je ne saurais vous tenir compagnie.

Delphine s'inclina sans répondre. L'abbé tira le cordon d'une sonnette. Le domestique avec lequel Delphine était arrivé, accourut.

– François, dit l'abbé, envoyez-moi Jeannie.

– La voici justement, elle attendait que monsieur l'abbé la fit demander.

– Approchez, Jeannie.

C’était une grande personne de vingt ans, bien plantée, au teint rose, vêtue comme les paysannes normandes.

– Conduisez mademoiselle dans son appartement, et mettez-vous à ses ordres.

Delphine suivit la jeune fille.

L’appartement qu’elle devait occuper était situé au deuxième étage. Il se composait d’un petit salon, d’une chambre assez vaste et d’un cabinet de toilette. Ces trois pièces étaient meublées dans le goût le plus pur du dix-huitième siècle. Fauteuils, chaises, lit, pendule, tout datait de cette époque. Les murs étaient couverts de tentures de soie brochées, couvertes de dessin à ramages. Au milieu de quelques gravures modernes, représentant des sujets religieux, il y avait d’anciens portraits remontant à deux siècles.

En entrant, Delphine eut une bonne impression. Le feu flambait joyeusement et, la lampe aidant, répandait dans la pièce un air de gaieté. Lorsque la jeune fille, servie par Jeanne, eut changé contre des vêtements plus convenables ses vêtements de voyage, Jeannie

dit :

– Je pense que mademoiselle veut dîner.

– Je mangerai volontiers, mon enfant.

Jeannie sortit, et quelques instants après, Delphine s'asseyait devant un couvert dressé dans le petit salon. Jeannie allait prendre à la porte les plats qu'un domestique montait des cuisines et les plaçait sur la table.

Le visage de Jeannie inspirait confiance à Delphine. Aussi, tout en mangeant, elle l'interrogea sur les habitants de la maison dans laquelle elle venait d'arriver. Elle apprit ainsi que le marquis de Morangis était jeune encore, veuf depuis six ans, et qu'autant pour honorer la mémoire de sa femme et élever virilement ses enfants que pour plaire à son frère l'abbé, jamais il n'avait voulu quitter ce château, bien que l'état de sa fortune lui permît, s'il l'avait voulu, de mener grand train à Paris.

L'abbé était un ancien soldat qui était entré au séminaire en quittant l'armée. Il avait eu le même père que le marquis, mais non la même mère. La

sienne était pauvre, celle du marquis était riche, ce qui expliquait comment, après une existence bruyante et tourmentée, possédant à peine de quoi vivre, il était venu demander l'hospitalité à son frère, dans le château où ils avaient grandi. Il payait cette hospitalité d'abord en servant d'aumônier aux habitants du château, et, en outre, en faisant l'éducation de son neveu, le fils du marquis, un enfant de dix ans environ.

L'abbé était bon, mais sa bonté se cachait sous une extrême dureté d'allures et de paroles. Il était très sévère à lui-même, mais il ne l'était pas moins pour les autres. Son neveu et sa nièce, à cause de leur âge, étaient les seuls envers lesquels il se montrât tendre et doux.

Quant au marquis, tous ceux qui l'approchaient l'aimaient. Il était compatissant aux malheureux, rempli de mansuétude, d'un caractère facile. La douleur qui l'avait frappé le maintenait, depuis la mort de sa femme, dans une sorte de mélancolie qui paraissait lui être chère, mais qui n'altérait en rien le charme de ses relations.

Jeannie révéla de la sorte à Delphine bien des détails propres à lui faire connaître les personnes au milieu desquelles elle allait vivre. Lorsque la fille du professeur Vaubert s'endormit pour la première fois dans le château de Morangis, elle était rassurée et caressait l'espérance d'y passer des jours calmes, en attendant que le destin lui ramenât Karl Savaron.

Il nous faut maintenant décrire la maison dans laquelle elle venait d'arriver. Le château de Morangis était situé au-delà de Bayeux, et non loin la mer, sur le plateau qui domine Arromanches. C'était une construction plus vaste qu'artistique, sans caractère architectural bien marqué, qui n'avait d'imposant que sa façade, laquelle s'étendait devant un parc dont les extrémités allaient se perdre dans des bois qui descendent jusqu'à la mer. On arrivait au château par une route large et droite, qui s'allongeait entre des champs de blé et des clos plantés de pommiers. Une grille séparait la cour d'honneur de la route. À chaque bout de cette grille s'élevait un mur qui, à droite et à gauche, enfermait le parc jusqu'aux falaises qui bordent la mer.

Aussi, lorsque au lendemain de son arrivée, Delphine, réveillée par le jour, s'approcha de la croisée pour jeter les yeux sur les champs, elle fut éblouie par le spectacle qui se déroulait sous ses regards. Les fenêtres de son appartement s'ouvraient sur des pelouses d'une grande étendue, au-delà desquelles on voyait des arbres élevés dont les feuillages devaient former, en été, une voûte impénétrable, tandis que les allées circulaient à travers leurs troncs énormes et vermoulus. Ce jour-là, arbres, pelouses et sentiers disparaissaient sous la neige.

L'œil embrassait des profondeurs mystérieuses, des perspectives étonnantes. C'était un paysage mélancolique, adorable, qui semblait mort, mais auquel un rayon de chaud et lumineux soleil devait rendre la vie. Au loin, au-dessus des branches poudrées à blanc, dans les brumes grises du matin, on apercevait une plaine immense, sans limites, dont les extrémités se confondaient à l'horizon avec les nuages égarés dans le ciel. On croyait voir d'abord des champs incultes et déserts, des steppes sablonneux, désolés. Mais bientôt, à mesure que le jour permettait d'en

mieux constater l'étendue, on s'apercevait que cette plaine était mouvante. Des collines s'y élevaient subitement pour s'abîmer ensuite dans l'immensité monotone de laquelle elles étaient sorties. À la place où elles disparaissaient courait longtemps une écume blanche et lumineuse. Cette plaine, c'était l'Océan, mais l'Océan entrevu à travers les clartés grises d'une matinée d'hiver.

Un cri d'admiration s'échappa des lèvres de Delphine ; dans son enfance elle avait vu la Méditerranée, une mer où le soleil se joue, qui tantôt gaie, tantôt subissant des colères nerveuses plus périlleuses qu'imposantes, ne saurait se comparer à l'Océan majestueux, dont les tristesses et les orages sont empreints d'une écrasante grandeur. Un murmure sourd, régulier, affaibli par l'espace, arrivait jusqu'à ses oreilles, et le vent, en passant au-dessus des arbres, lui apportait des parfums salubres.

Elle fut à ce moment violemment impressionnée, attirée par ce gouffre béant dont nul n'a sondé le fond, et qui exerce sur les

natures exaltées un attrait inquiétant et néanmoins rempli de charme. Elle comprit qu'à cause du voisinage de la mer, elle se plairait dans ce pays, si, parmi les personnes au milieu desquelles elle allait vivre, elle trouvait un peu de tendresse et de tolérance.

Elle fut arrachée à sa contemplation par le bruit d'une porte s'ouvrant derrière elle, qui livra passage à Jeannie. La jeune paysanne apportait sur un plateau une tasse pleine jusqu'aux bords d'un chocolat fumant.

– Déjà levée ! dit Jeannie. Je croyais trouver mademoiselle au lit.

– Je suis matinale, répondit Delphine en souriant.

Jeannie offrit son chocolat, qui fut accepté et trouvé excellent. Elle jeta dans la cheminée de la chambre quelques brassées de bois, y mit le feu, et bientôt une flamme capricieuse monta dans le foyer, réchauffant tout autour d'elle.

Alors Jeannie dit à Delphine :

– Voici plus d'une heure que mademoiselle

Claire attend en bas pour savoir quand elle pourra venir se présenter à vous.

– Mademoiselle Claire ? demanda Delphine.

– Votre élève.

– Qu'elle entre donc, la chère petite.

À l'appel de Jeannie, une fillette accourut, entra en courant, et se jeta dans les bras qu'on lui tendait. Elle avait sept ans, des cheveux blonds, des yeux noirs, la taille fine, le visage le plus doux du monde, joli comme un rêve heureux, bien qu'on y remarquât une expression mélancolique peu ordinaire à cet âge.

– C'est vous, mon enfant, que je suis chargée d'instruire ? dit Delphine après avoir caressé longtemps la fillette.

– C'est moi, mademoiselle, et j'en suis bien heureuse. Madame la supérieure des carmélites de Paris a écrit à mon oncle l'abbé que vous étiez bonne. M'aimerez-vous bien ? Je désire que vous m'aimiez, car vous me plaisez beaucoup. Je ferai tous mes efforts pour que vous n'ayez jamais qu'à vous louer de moi.

Ce petit discours fut prononcé d'une façon charmante. S'il n'était pas appris par cœur, il révélait une nature exquise, intelligente et dévouée.

– C'est bien parlé, mon enfant. Je prévois que nous allons vivre très heureuses, très amies.

– Je m'en réjouis.

– Qu'avez-vous appris jusqu'à ce moment ?

– Oh ! pas grand-chose. Je n'ai reçu jusqu'ici que les leçons de mon oncle l'abbé. Et il n'est pas toujours patient, mon oncle ; il aime bien mieux instruire mon frère Philippe, auquel il parle latin, que moi. Quand j'ai su lire et écrire, il a dit à mon père : Il faut donner une institutrice à cette enfant. C'est alors qu'on a écrit à Paris. Depuis un mois j'attendais ; j'avais très peur ; car on m'avait dit que les institutrices sont vieilles, laides, méchantes. Aussi, hier soir, pendant que vous étiez au salon avec mon oncle, j'ai doucement entrouvert la porte pour vous regarder, et j'ai sauté de plaisir en voyant combien vous ressembliez peu à la personne qu'on m'avait annoncée. Quand mon petit père est arrivé tout à

l’heure, je me suis jetée à son cou et je l’ai couvert de baisers pour le remercier de m’avoir donné une institutrice telle que vous.

Quand elle eut ainsi dit tout ce qu’elle avait sur le cœur, la fillette s’arrêta ; puis, ayant remarqué que Delphine portait des vêtements de deuil, elle lui demanda pourquoi elle était ainsi vêtue. La question n’avait rien d’indiscret. C’était plutôt la sympathie d’un jeune cœur qui se révélait.

– Je suis en deuil, mon enfant, parce que mon père est mort.

Claire de Morangis ouvrit grandement les yeux, se pressa contre sa nouvelle amie et lui dit .

– Mais votre mère vous reste. Moi je n’ai pas connu la mienne, et je sais que mon père l’a beaucoup pleurée.

– Ma mère est morte aussi, répondit Delphine avec émotion.

– Oh ! combien je vais vous aimer ! s’écria spontanément Claire.

Quelques instants après, elles descendaient

toutes les deux. Mademoiselle de Morangis, bien qu'elle ne fût qu'une enfant, avait un tact rare. Pour faire oublier à Delphine le chagrin soulevé par ses questions, elle s'était offerte à lui faire les honneurs du parc.

– Mais ne craignez-vous pas la neige, le brouillard ?...

– La neige ! mais je n'ai pas de plus grand plaisir que d'en faire des boules avec Philippe. Vous ne le connaissez pas, mon frère. C'est un grand monsieur, très savant. Mais il aime bien tout de même à s'amuser avec moi.

Elles s'engagèrent dans les allées du parc. Au bout de cinq minutes, on rencontra Philippe. Ce grand monsieur, très savant, était tout simplement un bambin de dix ans, au visage intelligent, bien planté.

Pour le moment, il s'occupait à élever quatre murs de neige autour d'une statue d'Apollon placée sur un piédestal de marbre, au milieu du parc, et qui grelottait sous les couches d'humidité coulant sur ses membres.

– Philippe ! Philippe ! s'écria Claire du plus loin qu'elle le vit, voici mon institutrice, mademoiselle... Elle s'arrêta embarrassée.

Elle ignorait le nom de la nouvelle venue.

– Delphine, ajouta celle-ci.

– Un joli nom, reprit Claire. Va, Philippe, tu l'aimeras bien et nous allons être très heureux.

Le grand monsieur s'approcha, essoufflé, suant et se soulevant sur la pointe des pieds, il présenta son front aux lèvres de Delphine.

– Mais vous allez prendre mal, mon mignon, dit-elle.

Elle chercha dans sa poche un mouchoir de fine batiste, à l'aide duquel elle essuya le visage humide de l'enfant. Ils continuèrent tous les trois la promenade. Delphine parlait peu, mais elle écoutait. Le langage des deux enfants lui apprenait mille détails sur les personnes qui devenaient désormais ses compagnons d'existence. Elle sut ainsi que le marquis de Morangis était jeune encore, beau, toujours sous l'empire de la tristesse qu'avait laissée en lui la

mort de sa femme ; qu'il adorait ses enfants jusqu'à la faiblesse ; que l'abbé ne les aimait pas moins, mais qu'il le laissait moins paraître et savait, en véritable ancien soldat, devenu plus tard aumônier de la flotte et accoutumé à vivre avec des matelots, se montrer sévère.

On ne revint du côté du château que vers onze heures, et quand on entendit la cloche qui sonnait pour annoncer le déjeuner.

– Vous allez voir notre père, dit Philippe. Vous saurez vite combien il est bon.

Par une circonstance étrange, en ce moment Delphine ne put s'empêcher de penser à Karl Savaron, celui auquel elle avait résolu de rester fidèle. Le doute se glissa dans son âme, et elle se demanda s'il vivait encore, ou si tout au moins il n'oubliait pas la jeune fille dont il avait été si brusquement séparé. Quelles réflexions se pressèrent en ce moment dans l'esprit de Delphine ? Mais alors qu'elle franchissait le seuil du château et allait se trouver en présence du marquis de Morangis, elle était sous l'empire d'une émotion violente.

Lorsque, précédée des enfants, elle entra dans la salle à manger du château, le marquis de Morangis s'y trouvait déjà avec son frère, debout dans l'embrasure d'une croisée. Ils s'entretenaient avec animation. L'objet de leur entretien devait être irritant, car lorsque, au bruit causé par la présence de Delphine, le marquis se tourna du côté de la jeune fille, son visage exprimait l'émotion et la colère. Il se fit violence pour donner à sa physionomie un air gracieux.

Le sourire aux lèvres, il s'avança vers Delphine et lui dit :

– Mademoiselle, je vous remercie d'avoir consenti à vous charger de l'éducation de ma fille. Oui, je vous en remercie et je vous en resterai reconnaissant. Elle a perdu sa mère, la chère enfant, et si vous consentez à lui en tenir lieu, vous nous rendrez à tous un grand service.

– Je l'aime déjà beaucoup, fit la petite Claire en montrant Delphine. Nous vivrons très unies, mademoiselle et moi.

Delphine essayait de sourire. Mais elle était un peu troublée par les compliments et les éloges

dont elle se voyait l'objet. Elle allait essayer de formuler des remerciements, quand soudain l'abbé, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, fit un pas en avant, et s'adressant au marquis :

– Voyons, mon frère, réfléchissez, je vous prie. Je vous ai présenté mes observations. Êtes-vous décidé à n'en pas tenir compte ?

– Apparemment, répondit brusquement le marquis sans le regarder.

– Vous avez tort, répliqua l'abbé sur le même ton, tandis que ses petits yeux gris se portaient tour à tour sur son frère et sur Delphine.

– C'est vous qui avez tort, mon frère, s'écria le marquis, de vouloir entraver mes décisions et mes volontés. Vous abusez, laissez-moi vous le dire, du caractère dont vous êtes revêtu. À vous croire, je ne suis qu'un enfant, incapable de me conduire d'après mes propres inspirations, et auquel vos conseils sont indispensables. Or il n'en est rien. J'entends agir selon ma fantaisie. Je vous l'ai dit déjà. Je vous le prouverai aujourd'hui, car, quoi que vous en puissiez penser, je ne reviendrai pas

sur ma détermination.

Durant cet entretien, le plus profond silence régnait dans la salle à manger. Le domestique qui allait servir le déjeuner s'était arrêté sur le seuil et attendait discrètement la fin de cette explication intime. Delphine, qui ne la comprenait pas, mais qui devinait une querelle, sans se douter qu'elle en était l'objet, regardait les champs à travers une croisée, en retenant par la main Claire et Philippe de Morangis, pressés contre elle.

À la réponse de son frère, l'abbé garda le silence, comme s'il eût renoncé à lui tenir tête, alors même qu'il n'était pas convaincu par ses arguments. Le marquis s'avança alors du côté de la table, vers laquelle, sur un signe de lui, les enfants entraînèrent Delphine. Chacun prit place, les deux frères en face l'un de l'autre, Delphine à la droite du marquis, ayant auprès d'elle sa petite élève.

Pendant le repas, l'abbé observa le silence le plus absolu. Il semblait sombre et livré à des réflexions amères. Son frère affecta, au contraire, la plus entière liberté d'esprit. Il s'entretint

surtout avec Delphine, à laquelle il parla tour à tour de Paris, de son château et de ses enfants.

La jeune fille, débarrassée, maintenant qu'elle le connaissait, des craintes qu'elle avait précédemment conçues, lui répondit en se maintenant dans les limites que lui traçait son modeste emploi. Le marquis lui inspirait d'ailleurs une confiance complète avec sa physionomie jeune, ouverte, des traits expressifs, des yeux doux. Il touchait à sa trente-troisième année. Tout en lui révélait un gentilhomme instruit, un cœur généreux, une nature d'élite.

– Je vous confie ma fille, dit-il à Delphine. Elle est bien douée sous tous les rapports. C'est une nature impressionnable, de laquelle vous ferez ce que vous voudrez, à condition que vous lui inspirerez l'affection sans laquelle vous ne sauriez prendre sur elle aucune influence.

Delphine remarqua que le marquis la regardait rarement. C'est qu'il éprouvait en ce moment une sensation étrange. La beauté de Delphine le captivait, allumait en lui une ivresse dont il comprenait tout le péril, à laquelle il n'osait

s’abandonner. Ce qui se passait en lui, son frère l’abbé l’avait prévu, et c’est pour cela qu’il l’engageait tout à l’heure à renvoyer Delphine, à ne pas la garder au château, où sa présence pouvait devenir un élément de trouble.

La querelle qui avait eu lieu avant le déjeuner provenait justement des conseils de l’abbé et de l’énergie avec laquelle le marquis y résistait.

Lorsque, après le repas, Delphine se fut éloignée, suivie de Philippe et de Claire, l’entretien entre les deux frères reprit son cours.

– Persistez-vous à conserver cette personne auprès de vous ? demanda brusquement l’abbé. Êtes-vous aveugle ou voulez-vous ne pas voir quels dangers vont naître à chaque instant sous vos pas ? La présence de cette belle jeune fille sous le toit que vous habitez, vous qui êtes presque un jeune homme, n’est pas convenable. Elle donnera lieu à des commentaires auxquels vous n’avez, ni l’un ni l’autre, à gagner.

– Vous me croyez donc bien faible ou bien léger ? objecta le marquis.

– Je vous sais faible, facile aux séductions.

– Que pouvez-vous redouter de la présence de mademoiselle Vaubert, puisque, grâce à vous, il est maintenant décidé que je dois me marier et épouser mademoiselle de Costigan ?

À cette question, l'abbé regarda son frère, leva les épaules et parut prendre une résolution énergique.

– Ce que je redoute, je vais vous le dire, fit-il. Il est très vrai que j'ai consacré tous mes efforts à vous décider à épouser mademoiselle de Costigan. Je l'ai fait, parce que j'ai compris combien il est difficile à un homme de votre âge et de votre tempérament de vivre sans femme et sans amour. Mais je n'ignore pas que c'est à contrecœur que vous avez consenti à ce mariage. Vous y allez sans plaisir, comme résigné. Or c'est dans ces conditions, alors que la douleur que vous avez ressentie après la mort de votre femme va chaque jour en s'apaisant et ne vous aide plus à comprimer vos passions, c'est dans ces conditions que vous ouvrez votre maison à une jeune fille belle, séduisante, que je crois

ambitieuse et peu scrupuleuse sur le choix des moyens à employer pour satisfaire son ambition... Eh bien, j'ai peur, je vous l'avoue. Cette fille, c'est un démon, entendez-vous ? Si elle se met en tête de vous prendre, c'en est fait de vous.

– Je la crois très honnête.

– Autre danger, alors ; car, si vous l'aimez, il n'y aura aucun motif pour que vous ne l'épousiez pas. Et cependant mademoiselle de Costigan a reçu vos promesses.

– Il ne faut pas s'en exagérer la portée. Elles sont très conditionnelles, puisque en définitive elle ne s'est pas encore engagée vis-à-vis de moi.

– Vous voyez ! s'écria victorieusement l'abbé ; vous voilà heureux de constater que vous êtes encore libre...

Le marquis donna un coup de poing sur la table et répliqua :

– Vous prenez plaisir à me torturer. Que vous ai-je donc fait ? Laissez-moi, je vous en prie, conduire mes affaires de cœur ainsi que je le jugerai bon. Elles ne sont en rien troublées par la

présence de cette jeune institutrice qui a eu le malheur, on ne sait trop pourquoi, d'encourir votre courroux. Je ne faillirai jamais à l'honneur, ayez-en l'assurance.

Après ces mots, le marquis sortit à pas précipités. L'abbé resta seul, il leva ses yeux, et regardant avec une expression farouche la porte par laquelle son frère venait de disparaître, il murmura :

– Fou ! fou ! trois fois fou ! Oh ! mais, j'y veillerai.

Les deux frères, nous l'avons dit, n'avaient pas été élevés ensemble. Ils étaient issus du même père, mais non de la même mère. Le marquis était l'enfant du second lit. Sur son berceau il avait trouvé, du fait de sa mère, une fortune considérable, tandis que son frère n'ayant eu, du côté maternel, qu'un maigre héritage, était demeuré pauvre. Ce dernier, après lui avoir cédé le titre de marquis auquel, en sa qualité d'aîné, il avait droit, s'était fait soldat, puis prêtre, et avait servi à bord d'un navire français comme aumônier de la flotte. Lorsque son frère était

devenu veuf, il avait volé auprès de lui et s'était fixé à ses côtés pour l'aider à élever ses enfants, à gérer ses biens. Peu à peu l'influence de l'abbé était devenue toute-puissante ; il l'exerçait uniquement dans l'intérêt de son frère et non dans son intérêt personnel. Il n'avait ni besoins ni désirs. À cinquante ans, plus rien ne lui faisait envie. C'était un type de moine farouche. Il n'admettait pas qu'on pût transiger avec le devoir. Il avait élevé son neveu et sa nièce dans la crainte de Dieu. Au lieu d'essayer de consoler son frère, il cherchait à le convaincre que la douleur qui le frappait était le châtiment des fautes de leur race, qui retombait sur eux. Il avait fait du château de Morangis une maison triste et morne, où les sourires de Philippe et de Claire semblaient eux-mêmes empreints de mélancolie. Ce prêtre austère avait horreur de la joie qui se traduit bruyamment.

Un jour, ayant compris que le chagrin de son frère était apaisé et que le cœur du marquis voulait d'autres aliments que le sermon perpétuel, plein de sévérité, qu'il lui faisait entendre, il avait formé le dessein de le marier, et choisi dans ce

but une vieille fille à l'esprit étroit, élevée en province. C'était la dernière héritière d'une illustre maison de Normandie, devenue à vingt-huit ans un type de dévotion aveugle et fanatique.

Mademoiselle de Costigan n'aurait jamais consenti à se marier, si l'abbé ne lui avait représenté le mariage comme l'accomplissement d'un grand devoir, comme l'unique moyen de gagner le ciel. Le marquis était veuf depuis sept ans. Son cœur avait soif de tendresse, et l'on ne sera pas surpris d'apprendre que, à trente-trois ans, celle de ses enfants ne pût lui suffire. D'autre part, depuis qu'il pleurait sa femme, il n'avait pas mis le pied hors de son château. Il était devenu paysan jusqu'au bout des ongles. Le côté poétique, fier de sa nature exaltée, s'était en quelque sorte émoussé. En outre, il se pliait volontiers aux désirs de son frère.

Mademoiselle de Costigan habitait seule un petit château voisin du sien. Elle faisait force fêtes aux enfants et paraissait les chérir. Elle ne manquait ni de grâce, ni de distinction. Le marquis se laissa arracher un consentement

auquel mademoiselle de Costigan répondit en sollicitant un délai de trois mois, à l'expiration duquel elle devait faire connaître sa décision. Ce délai touchait presque à son terme quand soudain Delphine était apparue au château dans les circonstances précédemment racontées.

Les craintes de l'abbé, on les devine. Delphine était en pleine jeunesse et sa beauté dans sa fleur. L'abbé sentit une jalousie folle mordre son cœur. Dans cette jeune fille aux traits angéliques il pressentit l'ennemi, celui qui venait lui disputer l'influence qu'avec le temps il avait su prendre sur son frère. Sous cette influence, le château avait été jusqu'à ce jour comme une maison monacale. Delphine y apportait des rayons lumineux. Les enfants, dont les ébats étaient sans cesse comprimés et glacés par le visage austère de l'abbé, avait couru vers elle avec enthousiasme et confiance. En quelques heures tout semblait prendre une nouvelle vie. L'abbé avait peur et se demandait avec effroi si son frère allait se montrer faible jusqu'à concevoir de l'amour pour cette créature aux yeux profonds, aux lèvres rouges, au visage pâle, aux mains

blanches, qui paraissait faite pour troubler et bouleverser le cœur des hommes.

Le même jour, le marquis de Morangis, après avoir réglé d'une manière définitive la situation de Delphine, ordonné aux domestiques d'avoir pour elle les mêmes égards que pour lui, et engagé son frère à faire taire ses antipathies que rien ne justifiait, quitta le château pour une semaine. Il allait chasser, disait-il, chez un de ses amis, dans les environs d'Alençon. En réalité, ce n'était là qu'un prétexte. Il s'éloignait pour ramener dans son cœur, subitement troublé par la présence de Delphine, le calme nécessaire à la réflexion.

De l'impression violente, instantanée qu'il avait ressentie, nul ne sera surpris. La beauté de Delphine produisait de ces effets foudroyants. Karl Savaron en avait subi les atteintes dans des conditions identiques. Quoique moins jeune, le marquis Édouard de Morangis était frappé de même. La solitude, le deuil, les larmes ne l'avaient que trop disposé à se laisser séduire. Lorsqu'il vit Delphine, lui dont l'horizon

amoureux si longtemps fermé était maintenant borné aux charmes vieillots de mademoiselle de Costigan, que l'abbé voulait à tout prix lui donner pour femme, il fut mordu au cœur.

Toutefois, lorsqu'il revint, il avait fait des réflexions sérieuses. Il s'était promis de résister aux tentations, de se mettre au-dessus de toutes les faiblesses, de continuer à faire son devoir. Il affronta, calme et digne, la présence de Delphine. Il l'interrogea sur les procédés d'instruction qu'elle employait vis-à-vis de Claire. Il dut se montrer satisfait autant des réponses de l'institutrice que de sa tenue générale, qui était parfaite. Elle restait à la place qui lui convenait. Elle était modeste, douce pour tous. Il paraissait certain qu'à son école les enfants ne pouvaient que gagner.

– Vous voyez, mon frère, disait le marquis à l'abbé, que j'aurais eu tort de céder à vos conseils. Je me félicite d'y avoir résisté et d'avoir conservé cette jeune fille dans ma maison.

L'abbé demeurait silencieux, n'osant dire toute sa pensée ni révéler ses craintes. Ce fut

toujours préoccupé qu'il s'efforça de ramener le marquis du côté de mademoiselle de Costigan. Édouard n'avait pas revu la vieille demoiselle depuis six semaines. Elle-même avait imposé cet éloignement. Sur la prière de l'abbé, qui lui exposa la situation, elle consentit à revenir sur sa décision.

Dix jours après l'arrivée de Delphine au château de Morangis, le marquis, rentré du court voyage dont nous avons parlé, fut mandé un matin au château de Costigan. Il y courut, résolu à en finir avec une situation intolérable.

– Êtes-vous certaine, mademoiselle, que nous soyons faits l'un pour l'autre ? demanda-t-il brusquement à mademoiselle de Costigan. Êtes-vous certaine que nous serons heureux quand la bénédiction nuptiale sera descendue sur nous ? Ressentez-vous pour moi quelque chose qui ressemble à l'amour ? N'est-il pas vrai qu'on vous a dit que vous unir à moi, c'était accomplir un devoir que le ciel vous impose ? Dites, répondez-moi et soyez sincère.

Elle fut interdite.

Elle ne s'était pas attendue à ces questions, auxquelles elle ne pouvait répondre affirmativement sans avoir recours au mensonge. Elle avait oublié de demander à l'abbé si, dans ce cas particulier, le mensonge était permis. Dans l'incertitude où elle se trouvait à cet égard, elle n'osait l'employer, de peur de perdre son âme. Elle garda le silence.

Alors le marquis osa lui dire qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée, que s'il l'épousait, il serait malheureux toute sa vie. Il vit qu'elle n'était ni surprise ni affligée par ces déclarations, et n'en parla qu'avec plus d'éloquence. Que dire encore qu'on n'ait deviné ? Lorsqu'il s'éloigna de mademoiselle de Costigan, il était dégagé des promesses qu'il avait faites naguère. Elle avait la certitude d'avoir agi ainsi qu'il le fallait pour leur bonheur commun. Quant à Édouard, il revint au château de Morangis, rempli d'une joie immense qui n'avait d'autre cause que celle-ci : il avait reconquis sa liberté.

Ainsi, sans avoir ouvert la bouche, par la seule

puissance de ses beaux yeux, et presque à son insu, Delphine venait de provoquer au château de Morangis une révolution véritable et de jeter le désarroi parmi les projets arrêtés avant son arrivée. C'est en vain que le marquis aurait voulu nier qu'il subissait l'influence de cette beauté puissante. La conduite qu'il venait de tenir à l'égard de mademoiselle de Costigan prouvait qu'au contraire les charmes de Delphine l'avaient bouleversé.

C'est de la bouche de la vieille fille que l'abbé connut la vérité. Il rentra au château exaspéré. Il ne pouvait, sans irritation, renoncer à ses plans. Il rencontra Delphine qui sortait du parc, suivie de Philippe et de Claire, pour aller se promener avec eux sur les falaises. Il l'arrêta d'un geste, l'entraîna à quelques pas des enfants, et lui dit avec sa brusquerie accoutumée :

– Soyez sincère, mademoiselle. Votre dessein est-il de séduire mon frère ?

– Moi ! s'écria Delphine stupéfaite.

– Ne feignez pas l'ignorance. Mon frère allait se marier avec une personne honorable. Hier, il

est allé dégager sa parole. Comment aurait-il eu la pensée de se conduire aussi indignement, si votre détestable influence...

Le regard de Delphine l'arrêta. Il exprimait la colère et l'indignation. Elle n'était pas une Costigan, elle, c'est-à-dire une fille faible et craintive. Elle avait l'audace d'un homme.

– Pas un mot de plus, monsieur, dit-elle. Je ne tolérerai d'insulte ni de vous ni de personne. J'ignore ce que j'ai pu vous faire, en quoi j'ai pu vous offenser ; mais depuis le jour où j'ai mis le pied dans cette maison, j'ai constaté que vous ne me traitiez pas ainsi que j'ai le droit d'être traitée. Je jure sur l'âme de mon père que je n'ai rien tenté pour acquérir sur votre frère des droits auxquels je n'oserais prétendre, alors même que mon cœur me pousserait vers lui. Je tiens la situation que j'occupe ici de sa bienveillance et de sa confiance. Je resterai digne de l'une et l'autre, et je repousse énergiquement tout ce qui, de votre part, ressemblerait à un soupçon.

Ayant ainsi parlé à l'abbé interdit, elle lui tourna le dos, rejoignit les enfants, les prit par la

main l’un et l’autre et les emmena pour continuer avec eux sa promenade interrompue. Elle atteignit les falaises, s’assit parmi les plantes qui poussaient çà et là, et engagea les enfants à descendre, par une pente sablonneuse, jusque sur les dunes laissées à sec par la mer. La plage s’étendait immense sous son regard. Le ciel était bleu, le soleil assez brillant pour combattre le vent aigre et froid que, durant l’hiver, la mer envoie à la terre. Tout était calme.

De l’endroit où elle se trouvait, elle voyait Philippe et Claire qui creusaient le sable, et entendait leur voix qui montait, douce, jusqu’à ses oreilles. Elle aimait ce silence, cette solitude, où elle était libre de laisser son cœur voltiger capricieusement parmi les souvenirs du passé. Chaque jour elle venait s’asseoir à la même place. Elle goûtait le bonheur.

Mais, après la scène qui venait de se passer, elle se sentait profondément troublée. Les larmes montaient à ses yeux. Il est cruel, lorsqu’on voudrait plaire, de se savoir des ennemis. On l’accusait d’avoir voulu séduire le marquis de

Morangis. Elle n'y avait même pas songé, et si elle pouvait se reprocher quelque faute, c'était d'avoir pu craindre qu'il ne fût sensible à sa beauté.

Puis elle était remuée par la nouvelle que l'abbé venait de lui révéler, à savoir qu'Édouard de Morangis, à la veille d'épouser mademoiselle de Costigan, avait subitement renoncé à ce projet. Elle comprenait que la jeunesse du marquis, la situation particulière dans laquelle ils se trouvaient l'un et l'autre, constituaient un danger. Eh quoi ! à peine installée dans cette maison où elle avait espéré vivre tranquille, aimée déjà par les deux enfants, traitée par tous les habitants du château avec une respectueuse sympathie, allait-elle être obligée de partir, d'aller chercher son pain ailleurs ?

Tandis qu'elle s'adressait cette question, un bruit de pas sur le sable se fit entendre derrière elle. Elle se retourna et changea de couleur en voyant le marquis. Obéissant à une inspiration subite, elle résolut de provoquer une explication au terme de laquelle elle saurait si elle devait fuir

le château ou y demeurer.

– Veuillez, monsieur le marquis, me permettre une question et y répondre sincèrement, dit-elle. Êtes-vous satisfait des soins que je donne à votre fille ?

– Oh ! très satisfait, mademoiselle, je croyais déjà vous en avoir remerciée.

– Ainsi vous ne songez pas à vous priver de mes secours ?

– Mais nullement, et si vous ne vous plaisiez pas auprès de nous, je vous supplierais de m'en dire la cause ; je tâcherais de la faire cesser.

– Je vous remercie, monsieur le marquis, répondit Delphine ; j'avais besoin d'avoir de votre bouche des assurances aussi formelles. Elles m'encouragent à vous dire à mon tour que j'ai le vif désir de ne pas quitter votre maison. Mais je n'y veux rester qu'à la condition de rencontrer chez tous ceux qui y vivent une bienveilllance égale à la vôtre.

– Quelqu'un en a-t-il manqué envers vous ? demanda le marquis.

– Votre frère.

Et sans rien cacher de la vérité, Delphine raconta à Édouard la scène qui avait eu lieu entre elle et l'abbé, à l'instigation de celui-ci.

– Mon frère est fou ! s'écria le marquis avec émotion. J'ai prié mademoiselle de Costigan de me rendre ma parole, parce que ce mariage ne convenait ni à elle ni à moi. Telle est l'unique raison que j'ai à faire valoir. Mademoiselle de Costigan s'en est contentée. Mon frère n'a pas le droit de se montrer plus difficile.

Le silence succéda à ces paroles, puis Édouard reprit :

– Si quelque autre motif a dicté ma conduite, c'est là mon secret. Je ne reconnais à personne le droit de chercher à l'approfondir, et je ne crois pas que s'il vous était connu, vous puissiez m'en vouloir.

Elle se leva un peu émue, car elle ne s'attendait pas à une réponse aussi explicite.

– Oh ! ne vous alarmez pas, ajouta le marquis en tremblant. Il est vrai que je vous aime, mais il

n’en résulte pas que vous couriez ici aucun danger.

La déclaration inattendue d’Édouard de Morangis frappa Delphine de stupeur. Elle fut une minute sans pouvoir parler. Elle dirigea du côté de Philippe et de Claire, qui continuaient leurs ébats sur la grave déserte, un regard anxieux. Puis, s’adressant au marquis qui demeurait devant elle dans une attitude qui n’eût rien appris de ses sentiments à des étrangers :

– Vous m’aimez ! s’écria-t-elle. Dieu m’est témoin que je n’ai rien fait, rien, pour vous amener là.

– Les pressentiments de mon frère étaient fondés, répondit Édouard. Le jour où je vous ai vue pour la première fois, j’ai compris que vous preniez victorieusement possession de mon cœur, oui, victorieusement, d’une manière instantanée et à votre insu.

– Mais alors il fallait ne pas me retenir, céder aux conseils de votre frère. Ils étaient sages, prudents.

– Ils étaient ceux d’un égoïste. Eh quoi ! depuis sept ans, je pleure une femme que j’adorais. Je n’en avais pas encore trouvé une qui pût la remplacer, qui fût digne de lui succéder ; et quand je la trouve, celle-là, quand dans la tristesse solitaire de ma vie elle apparaît belle, séduisante, envahissant mon cœur, je n’aurais pas le droit de m’abandonner à cette ivresse !

– Où vous conduira-t-elle ? demanda Delphine, qui commençait à se sentir singulièrement émue.

– À être heureux, si je parviens à me faire aimer de vous.

– Oh ! ne l’espérez pas. Si j’étais assez faible pour prêter à vos paroles une oreille complaisante, je donnerais raison aux soupçons que votre frère a dirigés contre moi. Je suis pauvre, d’une naissance modeste, et alors même que l’amour seul me pousserait vers vous, on n’en suspecterait pas moins mon désintéressement. On dirait que l’ambition, le désir d’être riche, de devenir grande dame, ont dicté mes résolutions. Non, n’espérez pas que je

puisse être à vous.

– C'est là pourtant mon seul espoir, s'écria Édouard.

– Vous avez donné votre parole à mademoiselle de Costigan.

– Elle me l'a rendue, répliqua le marquis avec impétuosité. Puis il ajouta : Tenez, Delphine, daignez m'entendre. C'est une volonté impérieuse qui vous a conduite ici. Tant de routes s'ouvraient devant vous. Pourquoi avez-vous pris celle du château de Morangis, si ce n'est parce qu'il était écrit que vous trouveriez là une âme en peine qui avait soif de tendresse et d'affection ? Vous êtes venue, vous voilà, je vous aime. À quoi bon discuter ? cela est. En êtes-vous heureuse ? Je n'ose le croire. Mais, assurément, vous ne sauriez non plus en être malheureuse, car mon amour n'a rien d'injurieux pour vous. Il m'a fait faire ce que je n'aurais jamais fait sans lui, c'est-à-dire dégager ma parole donnée à mademoiselle de Costigan. Aujourd'hui me voilà libre. Je veux mériter votre main. Ne me répondez pas...

– Je partirai, murmura Delphine. Vous

m’oublierez.

– Partir ? Pourquoi ? Est-ce que je vous ai manqué de respect ? Oh ! non, restez, je vous en supplie ; s’il ne vous convient pas que je vous parle de mon amour, je ne vous en parlerai jamais, jusqu’au jour où vous-même, touchée de mes soins, provoquerez des confidences nouvelles et consentirez à devenir la marquise de Morangis.

Nous devons l’avouer, en ce moment, dans la pensée de Delphine, le souvenir de Karl Savaron était bien affaibli. Qui songerait d’ailleurs à blâmer l’orpheline ? Depuis qu’il était parti, Karl ne lui avait fait parvenir aucune nouvelle. Quelque confiance qu’elle eût en lui, elle ne pouvait affirmer qu’elle fût aimée ni même qu’il fût vivant. Elle pouvait mesurer toute la tristesse de l’avenir qui serait le sien, si le fils du banquier manquait à ses promesses ou si la mort le frappait durant le long et périlleux voyage que, par l’ordre de son père, il avait entrepris.

C’est dans ces circonstances qu’un autre parti non moins brillant s’offrait à elle. Sans doute son

cœur appartenait encore à Karl, mais ce cœur inexpérimenté se lassait d'attendre sans certitude d'aucune espèce. Et puis, quelle femme n'est touchée lorsqu'un homme semble descendre jusqu'à elle et, dans la pauvreté qui paraît devoir être son lot, lui tend la main pour transformer son existence ? Elle était donc très émue. Néanmoins elle se contint et répondit :

– Je croyais qu'en m'adressant à vous, madame la supérieure des carmélites vous avait raconté mon histoire, que vous saviez que ma main est promise...

– L'allusion que la supérieure a faite à cette situation est bien discrète, et je croyais qu'il y avait rupture entre vous et celui que vous deviez épouser.

– Rupture ! Oh ! non. Il y a eu entre nous la volonté d'un père qui a exigé le départ de son fils, et qui, sans doute, a supprimé les lettres que celui-ci m'adressait. Il n'y a pas eu autre chose, et je n'ai pas lieu de douter du cœur de mon ami.

– Et s'il ne revenait pas ?

Delphine baissa les yeux sans répondre directement à cette question.

Puis elle parla en ces termes :

– Monsieur le marquis, je suis ici pour me consacrer à l'instruction de votre fille. Pour votre repos, pour le mien, ne me détournez pas, je vous en supplie, de la tâche en vue de laquelle vous m'avez appelée. Si ma présence doit être pour vous une cause de trouble, entre votre frère et vous un sujet de querelle, ayez le courage de me l'avouer. Je partirai ; sinon laissez-moi à mes fonctions. Le jour où vous voudrez vous marier, vous trouverez dans votre monde...

– Je ne me marierai pas, s'écria le marquis d'un ton presque irrité.

– Voilà que vous allez me haïr ! objecta Delphine avec un pâle sourire.

– Vous haïr, moi ! fit-il. Puis, comme s'il eût violemment imposé silence aux paroles qui allaient lui échapper, il reprit avec douceur : Je vous promets, mademoiselle, que je ne vous reparlerai pas de ce qui paraît ne pas vous être

agréable... à moins que vous-même ne m'y poussiez. Cette promesse d'un gentilhomme doit vous suffire, je l'espère, et vous décidera à ne pas quitter ma maison. Renoncez à cette pensée et veuillez continuer à aimer ma fille...

Cette résignation apparut à Delphine comme un excès même de cet amour qui venait de lui être révélé. Elle fut touchée jusqu'aux larmes et, obéissant à un sentiment de pitié, elle tendit la main au marquis.

– J'aime votre fille autant que si elle était ma fille. Je demeurerai auprès d'elle à la condition que si votre cœur vous porte à voir en moi autre chose qu'une institutrice ordinaire, vous consentiez à me traiter comme une sœur.

Édouard avait pris sa main. Il la retenait dans les siennes tandis qu'elle parlait. Lorsqu'elle eut fini, il ne sut pas résister au désir de déposer un baiser sur cette petite main tremblante. Il y appliqua ses lèvres et s'enfuit, laissant Delphine pâle et troublée.

Elle descendit à pas lents sur la plage. Philippe et Claire avaient creusé dans le sable de grands

trous que remplissaient les vagues poussées par la mer montante et devant lesquelles ils reculaient peu à peu.

Delphine ne put prendre sa part de leur joie. Elle avait le cœur trop gros. Elle était stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre. Les événements de cette journée devaient d'ailleurs occuper une trop grande place dans sa vie pour qu'elle n'éprouvât pas une immense émotion.

Lorsqu'elle rentra au château, elle remarqua que l'abbé la regardait avec moins d'irritation qu'il ne l'avait fait jusqu'à ce moment. Édouard avait-il raconté à son frère ce qui s'était passé entre Delphine et lui ? Elle le crut et s'abandonna sans remords au calme qui succédait aux émotions des heures précédentes.

Le soir, vers huit heures, après le dîner, la famille était réunie dans le vaste salon du château, autour d'une table ronde sur laquelle deux lampes étaient posées. Philippe et Claire jouaient ensemble, autour d'un album de lithographies sur lesquelles ils passaient, à l'aide d'un pinceau, des couleurs variées. L'abbé lisait

un journal, tandis que le marquis, un livre devant les yeux, regardait Delphine par-dessus les feuillets. Elle avait entre les mains un canevas sur lequel, à l'aide d'une aiguille, elle traçait un dessin compliqué qui absorbait son attention. L'abbé posa bientôt son journal. Delphine, fatiguée de broder, prit la feuille et y jeta les yeux. Soudain Édouard la vit pâlir.

– Vous souffrez, mademoiselle ? s'écria-t-il.

Au lieu de répondre, elle rejeta sa tête en arrière, contre le dossier de son fauteuil, et fondit en larmes en gémissant. Quand elle put parler, elle tendit le journal au marquis, en désignant un passage qu'il s'empressa de lire et qui était ainsi conçu :

« Le navire le *Nisus*, de la Compagnie internationale maritime, parti le mois dernier de Marseille pour Calcutta, s'est perdu corps et biens en vue du port qui était le terme de son voyage. Les détails manquent encore sur ce désastre qui n'a eu pour témoins que des pêcheurs, lesquels étaient eux-mêmes en détresse et n'ont pu porter secours aux naufragés. »

Et un peu plus loin on lisait :

« Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Jacques Savaron, le célèbre banquier de la rue Laffitte. Il a été comme foudroyé par un coup de sang, déterminé, à ce que l'on croit, par la lecture de la dépêche qui précède et que reproduisait hier le *Journal des Débats*. M. Karl Savaron, son fils, était parmi les passagers du *Nisus*. Ce jeune homme avait quitté Paris pour se rendre aux Indes, contre son gré, et uniquement pour obéir aux ordres de son père. »

Quand il eut terminé cette lecture, le marquis interrogea Delphine d'un regard.

– C'était lui, murmura-t-elle.

– Pauvre enfant ! s'écria Édouard, qui s'élança pour voler à son secours.

Elle eut assez de fermeté pour rester maîtresse d'elle-même. Tandis que le marquis et ses enfants se pressaient autour de Delphine, en lui prodiguant des consolations, l'abbé avait quitté sa place et s'était emparé du journal. À son tour il lut les dépêches qui précèdent. Il ne put retenir un

geste de colère, et ayant vu son frère anxieusement penché sur la jeune fille en larmes, il s'éloigna en disant :

– Comédie ! comédie !

Une heure auparavant, son frère lui avait fait part des réponses faites par Delphine à ses déclarations. L'abbé s'était réjoui des circonstances qui mettaient un obstacle à la réalisation des desseins du marquis. Maintenant il était irrité de voir l'institutrice soudainement redevenue libre, et refusait de croire à la sincérité de sa douleur.

.....

Trois mois se sont écoulés. Au rude hiver a succédé le tiède printemps. Tout revit, tout renaît, les feuilles le long des arbres et les foins dans les prairies. Les tempêtes de la mer touchent à leur fin, et les vents agitent moins fiévreusement ses flots.

Le cœur de Delphine est comme la nature. Après la douleur violente dont il a été frappé, les

rayons de l'immortelle espérance s'y sont fait jour. Les larmes ont perdu leur amertume. Elles ont maintenant la douceur qui les rend moins cruelles, et tout fait présager qu'elle se consolera.

Qui s'en étonnerait ? Tout passe, tout s'oublie, même les plus violents chagrins. Or le sien n'a pas la même violence que beaucoup d'autres, parce que quelque amour qu'elle éprouvât pour Karl Savaron, elle commençait, au moment où elle apprit sa mort, à perdre l'espoir de le revoir. Pendant ces trois mois qu'elle a passés dans le deuil, Édouard de Morangis a été pour elle le plus doux des amis, le plus dévoué des frères. Il a respecté sa douleur, il a oublié ses propres sentiments pour pleurer avec elle. Aucun jour ne s'est écoulé sans qu'il ait donné une preuve nouvelle de sa tendresse discrète autant que passionnée.

En vain l'abbé s'est montré grondeur, boudeur, antipathique à Delphine ; en vain il a essayé d'altérer l'affection de Philippe et de Claire pour la jeune institutrice ; en vain il a voulu montrer à son frère qu'il finirait tôt ou tard

par tomber dans les pièges de celle qu'il appelle une aventurière ; tous ces efforts dictés par un orgueil démesuré du nom qu'il porte et par un dévouement fanatique aux intérêts du marquis, se sont brisés contre le parti pris de ce dernier de ne plus tenir compte de ses avertissements ni de ses conseils. Delphine n'a pas eu de peine à comprendre qu'elle était aimée avec idolâtrie. Quelle femme ne serait habile à deviner les sentiments qu'elle inspire ?

Elle s'est laissée toucher peu à peu par cet amour qui se dégage de toute la personne d'Édouard, qui se traduit dans ses gestes, dans ses paroles. À mesure qu'elle se console, elle s'est demandé si son devoir ne lui ordonnait pas de faire le bonheur du marquis. Son intérêt est d'accord avec son devoir, et son cœur, que tant de tendres soins ne saurait laisser insensible, va bientôt se mettre de la partie pour la pousser à cette résolution qui est attendue avec une si fébrile impatience.

Il ne faut plus s'étonner maintenant du charme qu'ont pour elle les conversations qu'elle noue

avec Édouard. Tous les jours, vers trois heures, elle sort du château pour aller, avec les enfants, se promener sur la plage. Elle les laisse courir et prendre leurs ébats sur la grève déserte, tandis qu'assise au sommet de la falaise, elle dirige sur l'horizon son regard rêveur. Les voiles blanches se détachent sur le ciel, et le soleil fait pénétrer ses rayons jusque dans les profondeurs de la mer qu'ils illuminent.

Tout à coup, Édouard apparaît auprès d'elle. Elle semble surprise, et lui-même semble étonné de la trouver en cet endroit. Mais cette surprise n'est qu'à la surface. Il y a comme un rendez-vous tacite qui, tous les jours, les réunit à cette place. L'entretien roule sur leur vie commune, comme si chacun d'eux éprouvait le besoin de se révéler complètement à l'autre. Ils se racontent leur passé, et ces touchantes confidences ont pour résultat de les rapprocher plus que jamais.

Un jour où, comme de coutume, Édouard était venu la rejoindre au bord de la mer, l'entretien prit une tournure plus confidentielle encore que les jours précédents. Édouard parla de l'état de

son cœur, livré à la solitude, à la tristesse.

– J'adore mes enfants, disait-il, mais leur naïve tendresse ne me suffit pas. Quelque chose me manque : une amie, une confidente de toutes les heures, une femme qui m'aime autant que je l'aime, et dont la bienfaisante influence puisse ramener dans mon âme meurtrie les joies et les béatitudes de l'amour. Vous-même, mademoiselle, vous souffrez du même mal que moi. Vous aussi vous avez perdu quelque chose de vous : mais ce quelque chose vous était encore trop peu pour que vous puissiez demeurer inconsolable.

Delphine baissa la tête. Elle n'osait donner à ces paroles un démenti. Il était vrai qu'elle se consolait chaque jour et se rattachait à la vie et à l'espérance. Édouard continua :

– Eh bien, alors que séparément nous souffrions ainsi, un hasard que je bénis nous a rapprochés et a créé entre nos âmes une étroite sympathie. Nous avons échangé des confidences qui nous ont fait connaître l'un à l'autre. Vous savez ce que je suis, et je sais tout ce que vous

valez. Par l'affection que mes enfants vous portent, je devine combien vous les aimez. Ainsi, tout nous attire l'un vers l'autre, tout conspire pour nous rapprocher. Allons-nous-en demeurer là, et obéissant à je ne sais quel sentiment inexplicable, nous condamner à un veuvage dont nous sommes las ? Résisterons-nous à la volonté supérieure qui a voulu nous unir ?

Delphine écoutait très émue ces paroles. Pour la première fois, depuis bien des semaines, elle entendait de nouveau résonner à ses oreilles des paroles d'amour. Elle ne savait qu'y répondre. Elle éprouvait une vive amitié pour Édouard. Mais qu'il y avait loin de là à cette passion ardente qu'elle avait ressentie pour Karl Savaron. En épousant ce dernier, elle aurait fait un mariage d'amour ; en épousant le marquis, elle ne ferait qu'un mariage de raison. Mais là encore elle pouvait être heureuse. Cette alliance dépassait tout ce qu'une orpheline peut espérer, et même une femme ambitieuse devait y trouver des satisfactions puissantes. Enfin, elle pouvait d'un seul coup reconnaître et payer largement toutes les bontés dont Édouard de Morangis s'était

montré si prodigue envers elle.

Elle hésitait encore cependant. Soudain le marquis aborda plus résolument la question :

– Consentez-vous à être ma femme ? dit-il. Oh ! je sais bien que vous ne m'aimez pas autant que je vous aime. Mais, j'ai la conviction qu'en me connaissant mieux, vous vous attacherez à moi. Vous trouverez ici, en attendant que l'amour prenne votre cœur, la fortune, un nom illustre que toute femme serait fière de porter, des cœurs qui vous chérissent et, pour tout dire, le bonheur. Pourquoi hésiteriez-vous ? Est-ce que vous ne m'aimez pas ? Qu'importe. Accordez-moi votre main, et je vous jure que vous resterez libre de décider l'heure où il vous sera possible de répondre à mon amour. Ainsi, vous ne serez engagée à rien envers moi qu'à garder le respect dû à mon nom et la tendresse que vous avez accordée déjà à mes enfants ; et moi, je goûterai la félicité de savoir que, dussiez-vous ne m'aimer jamais, du moins jamais aussi vous ne serez la femme d'un autre.

Après ce discours, Édouard s'arrêta. Il se tenait debout devant Delphine, qui l'avait écouté en regardant l'Océan immense. Tout à coup il la vit se lever et lui dire :

– Je ne veux pas raisonner. Je ne veux pas rechercher si j'ai tort ou raison de me conduire ainsi que je le fais, si je ne m'expose pas à être considérée comme une femme ambitieuse qui n'est venue ici qu'afin d'y trouver une fortune et un nom ; si je ne vais pas apporter la division dans votre famille, en irritant contre moi votre frère, en l'irritant contre vous ; non, j'obéis, je ne veux obéir qu'aux sentiments qui me dictent ma conduite. Monsieur le marquis, voici ma main.

Il poussa un cri de bonheur, appela les enfants, et, les poussant dans les bras de Delphine :

– Aimez-la bien. Désormais elle sera votre mère.

Le même soir, le bruit se répandit dans le château que l'institutrice des enfants allait devenir marquise de Morangis. Édouard n'avait aucun motif pour cacher sa résolution. Il la communiqua à son frère, et comme il prévoyait

des objections, il s’empressa d’ajouter :

– Mon mariage est résolu. Épargnez-moi les conseils et les reproches. Ils ne changeront rien à une détermination qui est irrévocable.

L’abbé se le tint pour dit. Il avait jusqu’à ce jour traité son frère comme un enfant. L’enfant lui prouvait qu’il était homme. Il garda donc silence.

Le mariage fut célébré quelques semaines plus tard.

II

Deux années s’étaient écoulées depuis les événements racontés dans la première partie de ce récit. Après un long voyage en Italie, pendant lequel les jeunes époux, entièrement livrés à leur amour, avaient vécu heureux et libres, ils venaient de reprendre leur vie régulière qui convenait à leur rang et à leur situation dans le monde.

D’accord avec sa femme, Édouard de Morangis avait décidé qu’on passerait quatre mois à Paris, un aux eaux, et le reste de l’année à la campagne, c’est-à-dire dans ce beau château où ils s’étaient connus et aimés, où maintenant l’abbé demeurait seul avec Philippe et Claire confiés à sa garde.

Ce programme était en voie d’exécution au moment où nous retrouvons nos personnages, un soir d’hiver, à l’Opéra. Édouard, désireux de

procurer à Delphine tous les agréments de la vie parisienne, avait pris à l'Académie de musique un abonnement pour la saison.

Ce soir-là, en raison de la rentrée d'un artiste célèbre, la salle était plus brillante que de coutume. Les femmes semblaient s'être donné le mot pour être plus élégantes et plus belles, et jamais peut-être tant de beautés ni de grâces ne s'étaient trouvées réunies. Au milieu des reines, de l'aristocratie, assises dans leurs loges, il n'en était pas dont le charme dépassât celui qui se dégageait de toute la personne de la marquise de Morangis. Ce qui la rendait telle, ce n'était pas la richesse de sa toilette et de ses diamants, mais le caractère véritablement merveilleux de sa physionomie. Nous avons décrit ailleurs ses traits angéliques, ses yeux ardents, ses cheveux blonds et tout ce qui faisait d'elle une créature incomparable.

Les deux années qui venaient de s'écouler, remplies par le bonheur et par l'amour, avaient accru de si doux attraits et en avaient augmenté l'éclat. On pouvait maintenant, sans exagération,

placer Delphine au rang de ces beautés foudroyantes qui, selon le rang qu'elles occupent ou le rôle qu'elles remplissent, laissent dans la mémoire de la société qu'elles ont traversée une trace lumineuse.

Installée à Paris depuis quelques semaines seulement, dans un somptueux hôtel du faubourg Saint-Germain, acheté par le marquis, Delphine, en apparaissant dans le monde, y avait fait révolution, et, grâce aux alliances de son mari, ayant trouvé un cadre digne d'elle, elle était devenue rapidement une des héroïnes du Paris de ce temps. Il n'était pas de fête où on ne fût désireux de l'avoir ; il n'était pas d'homme du monde qui ne cherchât à lui être présenté.

Son mari jouissait des succès qu'elle obtenait, en véritable amoureux, fier pour elle des hommages qui lui étaient rendus. Il n'était pas jaloux, car il se savait aimé, et, après deux années d'intimité, il connaissait la générosité d'âme et la fierté de celle qui portait son nom.

Quant à Delphine, elle s'abandonnait à sa vie nouvelle avec l'ardeur de sa jeunesse, tempérée

par un peu d'étonnement et aussi par la mélancolie qui s'emparait d'elle toutes les fois que ses souvenirs remontaient vers le passé. Il y avait si loin de son existence présente à son existence d'autrefois ! La double blessure faite à son cœur par la mort de son père, qu'avait suivie celle de Karl Savaron, était encore profonde ; elle ne pouvait penser aux absents sans tristesse, et, en dépit de la sollicitude dont elle était environnée, des larmes montaient souvent à ses yeux à l'heure même où elle ne semblait avoir autour d'elle que des éléments de bonheur.

Fort heureusement, ces mélancoliques impressions, quoique fréquentes, étaient de courte durée, et le plus souvent elle offrait à ceux qui l'admiraient un regard joyeux et un sourire irrésistible.

Ce soir-là cependant, effet d'une disposition particulière ou effet de la musique qui depuis quelques instants frappait ses oreilles et touchait son cœur, elle était moralement affaissée dans cette sorte de somnolence intérieure qui s'empare si souvent des êtres nerveux, sans autre motif

qu’une disposition maladive du corps ou de l’âme.

À deux ou trois reprises, son mari s’était penché vers elle pour l’interroger, et chaque fois elle avait répondu comme une femme brusquement arrachée au sommeil.

– Es-tu souffrante ? lui demanda pour la troisième fois Édouard, au moment où le rideau tombait sur le troisième acte des *Huguenots.*

– Non, répondit-elle ; un peu émotionnée seulement par le spectacle, et voilà tout.

Tandis qu’elle parlait ainsi, le bruit des conversations s’élevait dans la salle ; un mouvement se faisait ; les hommes assis à l’orchestre quittaient leurs places pour se rendre dans le foyer ou visiter les loges.

Delphine vit alors un grand nombre de lorgnettes se fixer sur elle. Objet de l’attention générale, elle se préoccupa surtout de ne rien laisser paraître de l’impression qu’elle avait ressentie quelques minutes auparavant.

Soudain la porte de la loge s’ouvrit, et un

jeune homme, le comte de Guilleragues, récemment présenté à la marquise, entra pour lui offrir ses hommages. Il s'inclina devant elle en tendant la main à Édouard, qui profita de ce que sa femme n'était pas seule pour s'éloigner.

M. de Guilleragues dit alors :

– Je ne suis pas seul, madame la marquise, et j'ai l'honneur de solliciter de vous la permission de vous présenter l'un de mes meilleurs amis.

Depuis qu'elle était à Paris, Delphine avait tant de fois entendue cette phrase, qu'elle se contenta de répondre par un sourire. Alors M. de Guilleragues fit un signe et introduisit dans la loge un homme de son âge, mince et distingué, qu'il nomma sur-le-champ :

– Monsieur Karl Savaron.

Quand ce nom fut prononcé, Delphine regardait dans la salle. Elle éprouva une commotion d'une violence telle qu'elle fût comme clouée à sa place, sans avoir même le courage de se retourner sur-le-champ du côté des visiteurs.

L’excès même de son émotion lui permit de la dissimuler. Elle ne poussa pas un cri. On ne vit pas sa pâleur, et lorsque enfin elle retrouva quelque sang-froid, elle put montrer un front calme, où le bouleversement intérieur qu’elle venait de subir n’avait pas laissé de traces.

Elle leva les yeux.

C’était bien lui ! Quoiqu’il fût très jeune, ses cheveux commençaient à grisonner, son visage était grave, ses yeux exprimaient la tristesse, et Delphine ne put revoir cette physionomie toujours vivante en son cœur, sans sentir frémir tout son être.

Karl Savaron, sur un signe, s’assit en face d’elle, tandis qu’elle cherchait vainement une parole. Quant à M. de Guilleragues, après avoir prêté les mains à cette singulière rencontre, sans se douter de sa gravité, il se dirigea vers le foyer.

Karl et Delphine se trouvèrent seuls.

– Pourquoi êtes-vous venu ? lui demanda-t-elle d’une voix altérée. Vous savez bien que je ne puis plus rien être pour vous.

– Je suis venu pour vous demander compte de votre conduite et de la légèreté avec laquelle ont été oubliées par vous les promesses que vous m'aviez faites.

Delphine le regarda d'un œil stupéfait, en se demandant s'il était fou, et se contenta de répondre qu'elle l'avait cru mort.

– Vous n'avez pas pu croire bien longtemps à cette nouvelle, puisque je vous ai écrit.

– Je jure devant Dieu, fit vivement Delphine, que depuis que vous m'avez quittée brusquement, sans me donner aucune explication, sans même m'adresser un adieu, jamais je n'ai rien reçu de vous, et que je n'ai eu de vos nouvelles que par un journal qui annonçait votre trépas et celui de votre père.

– On vous a du moins remis la lettre que je vous adressai au moment où mon père me contraignit à partir. C'est lui qui m'avait promis de la déposer dans vos mains.

Delphine secoua tristement la tête.

– C'est bien ce que j'avais deviné. M. Savaron

vous contraignit à partir parce qu'il voulait vous éloigner de moi. Il ne m'a pas remis la lettre dont vous parlez.

Karl eut un geste désespéré, et il s'écria :

– J'avais tout prévu, excepté cela.

– C'était ce qu'il fallait prévoir d'abord, objecta Delphine.

Karl ne répondit pas, et il y eut un silence de quelques minutes. Puis il reprit avec amertume :

– C'est égal, vous m'avez eu vite oublié ; moins de trois ans après l'heure où vous m'avez cru mort, je vous trouve mariée. Vous n'avez pas porté longtemps mon deuil.

– Ce que vous dites est injuste et méchant. J'étais seule au monde. Tué par le chagrin, mon père venait d'expirer. J'ai dû travailler pour vivre. Ma vie était douloureuse et je ne connaissais pas un cœur ami à qui je pusse confier mes chagrins. La nouvelle de votre décès, annoncée par les journaux, vint les accroître encore. Je ne tenais plus à l'existence par aucun lien. Nul ne songeait à moi, et je semblais

destinée à être pour toujours livrée à l'isolement. C'est alors qu'un honnête homme, dont j'élevais les enfants, se présenta et m'ouvrit son cœur. Lui aussi portait un grand deuil. Il pleurait une femme adorée. La similitude de notre douleur nous rapprocha ; il m'offrit sa fortune et son nom. Devais-je refuser ?

Karl garda le silence et Delphine continua :

– J'ai accepté le secours qu'on m'apportait si généreusement et que je ne pouvais plus tenir de vous. Je ne mérite donc pas vos reproches. Nous avons été l'un et l'autre victimes d'une implacable fatalité, plus forte que nous et qui nous a vaincus.

– Je vous aime toujours, cependant, murmura Karl.

Elle ne le laissa pas continuer.

– Taisez-vous, s'écria-t-elle. Vous ne devez pas prononcer ce mot. Je ne dois pas l'entendre, et je vous supplie de me l'épargner.

– Ah ! ma vie est maudite, fit Karl exaspéré. Mon amour était de ceux qui méritent le succès.

Pour le briser, on nous a tendu à l'un et à l'autre un piège dans lequel nous nous sommes laissé prendre. Puis le destin lui-même s'en est mêlé. Ce naufrage...

– Que n'êtes-vous venu plus tôt vous-même démentir ces sinistres bruits ! Je vous ai attendu longtemps, alors même que je n'espérais plus.

– C'est seulement à mon retour en France que j'ai su que j'avais passé pour disparu. Je ne pouvais donc démentir cette nouvelle. Je vous écrivais ; pas de réponse ; alors j'ai voulu vous oublier. Je l'ai voulu, mais je n'ai pu y parvenir. Votre souvenir et votre image étaient plus forts que ma volonté. C'est dans ces circonstances que me parvint la nouvelle de la mort de mon père. Je me hâtai de rentrer à Paris, et quand j'eus rempli mes devoirs de fils, je me mis à votre recherche. À votre ancien domicile, nul ne vous connaissait, nul ne put me dire votre sort. Je crus que, trompée par les récits qui me présentaient comme ayant péri dans un naufrage, vous n'aviez pu résister à votre douleur. Je vous pleurai et je portai votre deuil. C'est un hasard qui m'a mis en

votre présence. Le comte de Guilleragues, mon ami, désireux de me distraire, m'a entraîné à l'Opéra. J'étais assis dans la salle quand je vous ai vue ; j'ai voulu vous être présenté.

Frémissante et bouleversée, Delphine avait écouté ce récit sans l'interrompre. Lorsqu'il fut terminé, elle essaya de surmonter son trouble et dit d'une voix calme :

– Vous eussiez mieux fait de ne pas chercher à vous rapprocher de moi, et de me laisser la croyance où j'étais. Mais puisque vous avez cru devoir agir autrement, il est un engagement que je sollicite de vous.

– Lequel ? demanda vivement Karl Savaron.

– Celui de ne pas chercher à me revoir.

– Quoi ! vous voudriez...

– Je l'exige.

À ce moment, l'entracte finissait. Le rideau se levait, la porte de la loge s'ouvrit et M. de Guilleragues reparut. Karl Savaron, essayant de recouvrer son sang-froid, se leva sur-le-champ et se retira avec son ami, avant que M. de Morangis

fût venu prendre sa place.

Delphine était épouvantée, en proie à une indicible émotion. Karl vivant ! Elle-même mariée ! N'était-ce pas une situation épouvantable, faite comme à plaisir par un destin cruel et railleur ?

À l'âpre regret de sa liberté perdue qui se glissait dans son âme, mais qui ne dura pas, se mêlait un sentiment non moins douloureux, celui du danger que lui faisait courir la résurrection de Karl Savaron. C'était un élément d'effroyable trouble jeté dans sa vie, en présence duquel elle se sentait plus faible qu'elle n'aurait voulu. Sans doute elle professait pour son mari une vive affection, une grande estime. Mais ce n'était pas là l'ardent amour inspiré par Karl et dont elle craignait maintenant de subir de nouveau le joug. Pour la protéger contre un péril si pressant, elle n'avait même pas d'enfant, car la maternité n'avait pas béni son mariage, et les seuls êtres qu'elle pût aimer comme siens, étaient Philippe et Claire, les enfants issus du premier mariage de son mari.

Ainsi elle se trouvait en quelque sorte désarmée alors qu'elle aurait eu besoin des forces les plus efficaces. C'est sous l'empire de ces pensées qu'elle écoutait distraitement l'œuvre de Meyerbeer et le sublime duo de Valentine et de Raoul. Mais il fut à peine terminé que, s'adressant à son mari, elle dit :

– Édouard, je voudrais rentrer.

Il avait été convenu qu'après le spectacle, ils feraient une courte apparition dans un bal qui, ce soir-là, réunissait la fine fleur des deux faubourgs. Dans l'état où elle était, Delphine ne pouvait plus songer à se rendre à cette fête et venait d'y renoncer. Elle voulait être seule pour se recueillir.

– J'avais bien deviné que tu es souffrante, dit tristement Édouard en l'enveloppant avec sollicitude dans ses fourrures. Il fallait nous retirer plus tôt. Et puis ce visiteur qui est venu tout à l'heure a-t-il peut-être contribué à te fatiguer davantage.

– Nullement, se hâta de répondre Delphine. Je ne me mets pas en frais d'esprit pour les

indifférents.

– Comment donc se nomme-t-il ? demanda, quelques minutes après, Édouard à sa femme, en s'asseyant à côté d'elle dans la voiture.

Delphine feignit de n'avoir pas entendu. Elle ne voulait pas répondre. Elle se rappelait, en effet, que le jour où un journal trompeur lui apportait la nouvelle de la mort de Karl Savaron, Édouard, présent, l'avait lu après elle. Ce nom ne lui était donc pas inconnu, et Delphine redoutait qu'en rapprochant le mal subit dont elle souffrait de la présentation de Karl, il n'en devinât la véritable cause. Elle garda donc le silence, et Édouard ne renouvela pas sa question. Elle respira, tout en conservant cependant au fond du cœur un vague sentiment d'inquiétude.

La nuit qui s'écoula sur ces émotions fut une triste nuit. Delphine ne put fermer les yeux. Son âme, obsédée tour à tour par des regrets contre lesquels elle se révoltait tout en les subissant, et par des craintes qui ne lui prouvaient que trop sa faiblesse, passa par les alternatives les plus cruelles. Elle avait surtout deux terreurs ; la

première, de retrouver Karl ; la seconde, qu'à son émotion son mari ne découvrit la vérité.

Or c'est là surtout ce qu'elle voulait éviter. Bien qu'elle eût aimé Karl avec une ardeur de passion qu'elle n'avait jamais ressentie pour Édouard, elle nourrissait pour ce dernier une estime tendre, suffisant à assurer son bonheur, et était incapable de commettre un acte qui aurait pu troubler la sérénité de sa vie. Aussi son parti fut-il bientôt pris. Puisqu'elle redoutait Karl, il fallait le fuir. Elle n'hésita pas.

L'hiver venait à peine de commencer. Depuis quelques semaines seulement elle mordait dans ces fruits charmants des plaisirs mondains, si doux à un cœur de femme lorsqu'elle y peut apporter, en même temps qu'une honorabilité incontestée, l'éclat de la fortune et de la beauté. Proclamée reine, dès son apparition dans les salons parisiens, elle n'avait pas encore eu le temps de jouir de sa royauté ni de goûter tout le charme des amitiés venues au-devant d'elle.

Elle n'hésita pas cependant, et décidée à rompre brusquement avec tout ce qui pouvait

compromettre son bonheur, elle demanda à son mari, le jour où elle avait retrouvé Karl, de la ramener sur-le-champ à Morangis. C'est le matin, vers dix heures, dans sa chambre, où il était entré, qu'elle lui adressa cette prière. Enveloppée dans un peignoir, pressée frileusement contre la cheminée, elle offrait à l'œil charmé d'Édouard plus de grâce languissante qu'à l'ordinaire. Il devina que dans ce cœur où il s'efforçait de maintenir toujours la sérénité et la joie, un nuage était entré, et sans adresser une question indiscrète, il ne put retenir l'expression de sa surprise.

– Comment songes-tu à partir en un pareil moment, mignonne ? Deux mois ne se sont pas écoulés depuis que nous sommes à Paris ; tout au plus si nous avons eu le temps de faire connaissance non seulement avec nos nouveaux amis, mais même encore avec l'hôtel que nous habitons et les objets qui nous y entourent. Que te manque-t-il ici ? et pour quelle cause veux-tu si brusquement t'éloigner ?

– J'ai le plus grand désir de revoir les enfants,

interrompit-elle.

– Qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il, ce n'est pas nous qui les irons trouver ; c'est eux qui viendront ici. Ils passeront avec nous la fin de l'hiver, et nous rentrerons ensuite tous ensemble à Morangis.

Delphine secoua la tête comme pour refuser cette proposition ; puis, d'un accent grave, elle dit :

– Édouard, je désire partir, il faut que je parte.

Il pressentit qu'un motif grave dictait cette demande ; il ne tenta même pas d'y résister et fit en souriant :

– Quand souhaites-tu quitter Paris ?

– Demain, aujourd'hui même ; le plus tôt possible.

Édouard regarda Delphine avec attention, comme s'il eût voulu lire en son âme le secret qu'elle y cachait. Dans ce regard qui se fixait sur elle, pénétrant et doux, il lui sembla voir un reproche. Elle se leva, s'avança vers son mari, et, jetant les bras autour de son cou, elle lui dit

tendrement :

– Quand je vous dirai la cause pour laquelle je désire m'éloigner de Paris, vous m'approuverez.

– Et cette cause, ne peux-tu me la dire sur-le-champ ?

– Si vous l'exigez, je ne vous la cacherai pas ; mais j'aurais préféré choisir moi-même l'heure où il conviendra que je m'explique. Seulement, mon Édouard, soyez assuré qu'au fond de ce petit mystère qui, après tout, n'a d'autre importance que celle qu'il me plaît de lui attribuer, et qui n'en aura aucune, si vous voulez bien vous-même l'oublier, il n'y a qu'une préoccupation, celle de notre bonheur commun que je ne veux, je ne dirai pas seulement laisser compromettre, mais même laisser effleurer.

Ces paroles furent prononcées avec tant d'effusion qu'Édouard se sentit ému jusqu'aux larmes. Il pressa sa femme contre lui en s'écriant :

– Je ne demande rien, je ne veux rien savoir. Tu m'aimes, et cela me suffit. Nous partirons

demain, et, après tout, ne voilà-t-il pas que je suis un mari bien à plaindre, parce que ma femme exige que nous vivions dans la solitude ?

– Et si elle l'exigeait pour toujours ? Si elle vous déclarait qu'elle ne veut plus vivre à Paris ?...

– Je dirais que c'est de la haine contre Paris, qui ne la mérite pas ; mais je céderais sans murmurer.

Après ces mots, il s'éloigna pour s'occuper des préparatifs de ce départ qui venait de lui être si soudainement imposé.

Ce fut avec une véritable joie que Delphine se trouva dans le château de Morangis, d'où elle était absente depuis plus d'une année, c'est-à-dire depuis son mariage. Par les ordres de son mari, désireux de lui plaire et de l'entourer de tout ce qui peut contribuer au confortable de l'existence, ce temps avait été employé à mettre à neuf le vieux château. Aussi l'ancienne maison n'était-elle pas reconnaissable, et bien qu'on fût au milieu de l'hiver, le marquis et la marquise de Morangis retrouvèrent en arrivant tout le luxe de

leur hôtel de Paris.

– Vous faites des folies pour moi, dit Delphine à son mari. Il me sera impossible de ne pas blâmer de telles prodigalités. Vous avez des enfants, mon ami, et vous ne devez pas l'oublier.

– Je n'ai employé à tout ceci que les économies que j'avais faites depuis dix ans ; le capital est toujours intact. Jouis donc, ma chère femme, sans remords et sans crainte, au bien-être que tu trouveras ici. Il ne coûte rien ni à Philippe ni à Claire.

– C'est égal, répliqua Delphine en souriant, ne me gâtez pas trop. Votre frère l'abbé n'est que trop disposé à croire que je serai la ruine de votre maison.

On se souvient des graves prédictions faites par l'abbé lorsqu'il voulait empêcher son frère d'épouser Delphine. Selon lui, ce n'était qu'une aventurière, une intrigante, qui s'était introduite par surprise dans le château de Morangis et qui devait y apporter des malheurs sans nombre. On sait qu'Édouard n'avait attaché aucun crédit aux menaces du terrible prêtre. Aussitôt après son

mariage, il était parti, et depuis ce jour, dans les lettres de ce dernier, il n'avait trouvé jamais aucune allusion à sa jeune femme. En revenant à Morangis, Delphine supposait que les griefs que l'abbé nourrissait contre elle n'étaient pas dissipés et qu'elle allait le retrouver aussi malveillant que par le passé. Elle ne voulait donc à aucun prix fournir de nouveaux prétextes à sa malveillance.

La première entrevue entre eux eut lieu le même jour. Philippe et Claire, qui, depuis deux années, avaient grandi en raison comme en santé, se trouvaient auprès de leur ancienne institutrice, devenue pour eux une seconde mère. Ravis de la revoir, de voir auprès d'elle leur père, qui ne cherchait pas à cacher son bonheur et sa tendresse, les deux enfants s'abandonnaient à toute leur joie avec l'effusion naturelle à leur âge. C'était quelques instants après le déjeuner qui avait suivi le retour du marquis et de la marquise, et auquel l'abbé, hasard ou volonté, n'assistait pas.

Quand il entra, sa belle-sœur était assise dans

l’embrasure d’une croisée, tenant sur ses genoux la petite Claire, qui allait alors sur ses neuf ans, et qu’elle pressait contre son sein, tout en lui contant une de ces histoires dont les enfants sont si friands. Un peu plus loin, debout devant la cheminée, le marquis causait avec son fils, dont la raison précoce le charmait et flattait son orgueil. Il suffisait de contempler ce spectacle pour deviner que le bonheur devait habiter sous ce toit où régnait l’amour de la famille, et qu’Édouard de Morangis, après les précoces malheurs de sa jeunesse et les douleurs de son veuvage, était parvenu, en se remariant, à se refaire un intérieur aimable et doux.

À l’aspect de l’abbé, Delphine ne put retenir un léger tressaillement. Elle se souvenait de l’accueil dur qui lui avait été fait par ce prêtre le soir où, orpheline, désolée, seule au monde, elle s’était présentée au château de Morangis afin d’y gagner son pain. En outre elle ne savait de quel œil il allait la voir, maintenant qu’elle y rentrait maîtresse, souveraine, et libre d’y tempérer ou même d’y faire cesser l’autorité que, grâce à la faiblesse d’Édouard, il y avait exercée jusque-là.

Aussi quelle ne fut pas sa surprise quand elle le vit s'avancer vers elle, les mains tendues, le visage souriant, et l'entendit dire :

– Je suis heureux, ma chère sœur, de votre retour. Je devine que si mon frère est ici, au milieu de l'hiver, alors que le séjour de Paris vous offrait tant d'attraits, c'est qu'il vous a plu de revenir. Vous n'êtes pas, comme je le redoutais, une mondaine prête à oublier ses devoirs domestiques et à faire oublier à son mari ceux que lui-même doit remplir. Soyez donc la bienvenue. J'ai peut-être beaucoup à me faire pardonner de vous...

– Taisez-vous, taisez-vous, s'écria Delphine en se levant et en l'embrassant d'un mouvement spontané.

Elle était fière de l'hommage qui lui était rendu et qui lui démontrait que l'abbé ne gardait plus aucune des préventions qu'il avait si longtemps nourries contre elle. Elle avait redouté de devenir dans cette maison une cause de dissension, et qu'un jour son mari s'en souvînt. La démarche de l'abbé dissipait toutes ses

craintes. C'était en quelque sorte une consécration qu'il lui donnait et par laquelle il reconnaissait en elle la vraie marquise de Morangis. À la joie dont elle vit briller l'expression dans les yeux de son mari, elle devina que, de ce coup, elle venait en quelque sorte de faire un nouveau progrès dans son cœur et d'acquérir sur lui une influence définitive.

Après ces divers incidents, l'abbé, qui avait jusqu'à ce jour gouverné le château et gardé dans ses mains la direction de tous les détails domestiques, voulut remettre ses pouvoirs entre les mains de Delphine. Elle commença par refuser, mais il insista :

– C'est votre droit, lui dit-il, de prendre le commandement ; non seulement c'est votre droit, mais c'est aussi votre devoir. Je ne serai pas toujours ici.

Il faisait allusion à un projet qu'il caressait déjà depuis longtemps et qui consistait à finir ses jours dans une retraite monacale. Mais il ne voulait le réaliser que lorsque son neveu Philippe, dont il dirigeait les études, n'aurait plus besoin de

lui. Delphine ne persista donc pas dans son refus, et, guidée par son beau-frère, elle fut mise au courant de tous les détails de la vie quotidienne dans le château et en possession de tous ses droits de maîtresse de maison.

Les événements que nous venons de raconter et qui sont en quelque sorte du domaine moral, remplirent complètement la journée qui suivit le retour de Delphine à Morangis. Aussi n'eut-elle guère le temps de songer aux circonstances dans lesquelles elle avait quitté Paris, aux émotions qu'elle avait ressenties quelques heures auparavant, et, le soir venu, elle fut presque surprise en constatant qu'elle avait recouvré la paix de l'âme. Désormais sa vie était assurée, une vie honorable, entre un mari qui l'adorait et des enfants qu'elle aimait à l'égal de son propre sang. Elle pouvait espérer pour elle-même une heureuse maternité. Elle portait un grand nom, elle jouissait de toutes les faveurs de la fortune. En un mot, la pauvre orpheline qui avait couru tant de périls et qui, dans un jour de désespoir, n'osant recourir au suicide, s'était réfugiée dans un cloître, se voyait parvenue sans intrigue, sans

effort, par la seule puissance de sa beauté et des vertus de son cœur, à une de ces situations que toute femme envie. Contre un présent qui s'annonçait ainsi, que pouvait le passé ? Que pouvait Karl Savaron lui-même, et comment Delphine aurait-elle été assez folle pour sacrifier des trésors aussi certains à des passions dont la perspective seule l'épouvantait ? Aussi, alors même que son cœur lui parlait, dans le silence de ces nuits, de cet homme qu'elle avait éperdument aimé, elle se sentait assez forte pour lui résister, et bien qu'elle eût fui le danger, elle savait que si elle le trouvait de nouveau devant soi, elle saurait le conjurer.

Le mois qui suivit le retour du marquis et de la marquise à Morangis fut un mois heureux et béni qu'aucun incident ne troubla. Tout semblait marcher à souhait pour la félicité des époux. Philippe et Claire se montraient heureux du bonheur de leur père, et l'abbé lui-même, après avoir, ainsi que nous l'avons raconté, abjuré toutes les rancunes qu'il avait si longtemps nourries contre Delphine, lui témoignait une respectueuse tendresse qui semblait une

expression de son repentir. Elle était donc heureuse et se louait chaque jour d'avoir eu le courage de quitter Paris aussitôt que le péril s'était présenté à elle.

Dans ce beau château de Morangis où rien ne manquait à son bonheur, où tout lui disait qu'elle était souveraine, elle avait en quelque sorte acquis plus d'influence sur son mari et s'était, si la chose se peut, plus étroitement unie à lui. Elle avait pu craindre d'abord que ce brusque retour à la solitude, imposé par elle, succédant aux joies bruyantes de Paris, ne convînt pas à Édouard. Il n'en fut rien. Il parut au contraire s'accommoder à merveille d'une vie intime et calme qui lui laissait plus complète la liberté de son cœur, et qui faisait de lui, entre sa femme et ses enfants, le type de l'homme heureux.

Telle était la physionomie générale du château de Morangis et de ses habitants vers la fin du mois de février. À cette époque, autant pour procurer à sa femme une distraction dont elle n'avait nul besoin, mais qu'il croyait devoir lui plaire, que pour rendre à ses amis de Paris les

politesses qu'il en avait reçues, Édouard résolut de donner des fêtes à Morangis. Le château était très vaste, nous l'avons dit, et pouvait aisément loger cinquante invités. Le marquis soumit son projet à Delphine. Elle se montra empressée à lui plaire en l'approuvant, et les invitations furent lancées. Les personnes auxquelles on les adressait étaient conviées à venir passer au château de Morangis huit jours pendant lesquels elles devaient goûter tous les plaisirs de la villégiature et de la ville. De grandes parties de chasse étaient préparées, et l'homme d'affaires du marquis avait traité avec une troupe de comédiens en représentation à Caen, afin qu'ils vinssent jouer deux fois au château.

La perspective de ces divertissements, les préparatifs qu'ils exigeaient, donnèrent à la maison une vie nouvelle. Delphine, qui depuis son retour avait voulu reprendre l'éducation de la petite Claire, se trouva obligée de la négliger un peu pour s'occuper aussi de ses devoirs de châtelaine. La maison était remplie d'ouvriers : tapissiers mandés de Paris pour changer dans les chambres les étoffes et les rideaux défraîchis ;

menuisiers et décorateurs qui transformaient une partie des salons du rez-de-chaussée en salle de bal et de spectacle. D'autre part, il avait fallu prendre de nouveaux domestiques. Des chevaux achetés en Angleterre venaient augmenter le nombre de ceux qui se trouvaient déjà dans les écuries, ce qui exigeait aussi un supplément de cochers et de palefreniers.

L'abbé, qui depuis le retour de sa belle-sœur ne s'était pas départi un seul instant de l'aménité qui lui était naturelle avec ceux qu'il estimait et auxquels il voulait plaire, fut mécontent des résolutions prises par son frère, quant aux fêtes qui se préparaient. On ne l'avait pas consulté, et c'était déjà un premier tort, ainsi que Delphine put s'en convaincre bien vite. Et puis, dans les préparatifs qui se faisaient autour de lui, l'abbé ne voyait qu'une chose, la dépense, et sans calculer que son frère possédait une énorme fortune, accrue encore par les économies réalisées depuis dix ans, il estimait que donner des fêtes si coûteuses, c'était gaspiller inutilement les biens que la maison de Morangis tenait d'une longue suite d'aïeux. Il crut d'abord

que l'initiative de ces projets appartenait à Delphine.

– Voilà bien les femmes ! pensait-il. Celle-ci a voulu quitter Paris pour venir s'enfermer dans ce château, au milieu de sa famille, et à peine y est-elle que, déjà lasse de la solitude, elle songe à la remplir. Que ne retourne-t-elle à Paris ?

Il osa parler dans ce sens à Delphine.

– Vous vous trompez, mon frère, lui répondit-elle, ce n'est pas moi qui ai voulu les divertissements qui se préparent, c'est votre frère qui les a conçus et décidés ; à dire vrai même, je n'ai connu ces projets que quand les ordres que nécessite leur réalisation ont été exécutés. Laissez-moi d'ailleurs vous rappeler que la fortune du marquis de Morangis permet ces innocentes récréations et n'en sera nullement atteinte.

– Innocentes, innocentes... répliqua l'abbé un peu honteux d'avoir soupçonné sa belle-sœur ; en attendant, vous aurez ici des comédiennes !

– Oui, pendant deux soirées ; le grand mal !

L’abbé ne répondit pas et s’éloigna plus mécontent encore. Il ne se permit cependant aucune observation à son frère. Mais le lendemain, ayant trouvé que le mouvement qui avait lieu dans le château et la vue de tant de nouveaux visages troublaient les études de Philippe, il résolut de quitter la maison avec son élève, afin de passer quelques jours dans une abbaye de bénédictins située à quatre lieues de là, où il comptait de nombreux amis et où on le recevait comme un hôte attendu, toutes les fois qu’il s’y rendait.

Philippe faisait fréquemment cette excursion. En un autre moment, il eût été ravi d’aller vivre quelques jours au milieu des bons pères. Mais, à cette heure, aucun séjour ne pouvait lui être plus agréable que le château, et il trouvait que c’était le traiter avec sévérité que de vouloir le condamner à la retraite et l’empêcher, alors qu’il avait déjà douze ans, de faire la connaissance des amis de sa famille. Et puis, il éprouvait la curiosité si naturelle aux enfants, et se faisait une joie d’assister aux brillantes réceptions qui se préparaient.

Il se garda bien toutefois de se montrer rebelle au projet de son oncle. Seulement, dès qu'il le connut, il alla trouver le marquis, le lui communiqua, et lui témoigna en même temps le désir qu'il nourrissait de ne pas quitter Morangis en ce moment. Édouard l'embrassa tendrement et lui promit qu'il ne partirait pas. Lorsque le lendemain l'abbé vint pour lui communiquer son dessein, il trouva une résistance à laquelle il ne s'attendait guère, et lorsque la volonté du père de Philippe ayant été formellement exprimée, il s'en étonna, Édouard répondit :

– Je ne veux pas priver mes enfants des plaisirs que je vais goûter moi-même.

Cette réponse irrita très vivement l'abbé. Il déclara que puisque l'on contestait le droit qu'il exerçait sur son élève, il n'avait qu'à s'incliner ; mais que quant à lui, ne pouvant, en raison même de son caractère, rester le témoin des événements qui allaient s'accomplir, il partirait dès l'arrivée du premier invité, pour ne revenir que lorsque le dernier aurait quitté le château.

Édouard, que le tempérament irritable et entier

de son frère blessait quelquefois, malgré toute la tendresse qu'il lui portait, ne fut pas fâché de cette résolution. Elle lui épargnait, pendant que ses convives seraient au château, la présence d'un censeur sévère jusqu'à l'exagération.

– Je vous approuve, lui répondit-il. Philippe travaille avec assez d'assiduité pour qu'on puisse sans danger pour ses études lui accorder quelques vacances, qui ne dureront d'ailleurs pas au-delà de huit jours.

Ainsi se termina ce petit incident. En soi, il n'était pas de nature à troubler la paix de la maison ni même l'affection des deux frères. Seulement, il eut pour conséquence de laisser l'abbé sous l'empire de dispositions injustes, et de le préparer à juger la conduite d'Édouard et de Delphine avec une sévérité qui devait accroître la gravité des événements qui nous restent à raconter.

À quelques jours de là, il y avait grande fête au château de Morangis. Afin d'inaugurer les divertissements qui devaient avoir lieu chez lui, Édouard offrait un bal à ses invités, ainsi qu'à un

assez grand nombre de ses amis habitant les châteaux voisins et les villes de Bayeux et de Caen. Vers dix heures du soir, cent cinquante personnes environ étaient réunies dans les salons du château. On touchait alors à la fin de février. Au dehors, le temps était encore aigre et froid ; le vent soufflait avec violence ; par intervalles, les mugissements de la mer, comme on sait, voisine de Morangis, se mêlaient aux symphonies de l'orchestre que répercutaient les échos.

Au dedans, tout était joie, lumière et sourires. Les vastes salles du rez-de-chaussée, brillamment éclairées, se prêtaient à merveille à ces bruyants plaisirs, et chacun de ceux que la valse entraînait en ce moment s'y trouvait à l'aise. Les femmes portaient d'élégantes toilettes. Il y avait là quelques Parisiennes réputées dans le faubourg Saint-Germain pour leur luxe et leur beauté ; puis, auprès d'elles, des châtelaines du pays, des femmes de fonctionnaires, dont la tenue conservait un caractère provincial, en dépit des efforts qu'elles avaient faits pour pouvoir être comparées aux belles dames venues de Paris.

Tout ce monde allait, venait, livré aux enivrements d'une soirée véritablement féerique, où rien n'avait été épargné pour plaire aux yeux et aux sens. Au milieu de cette foule, Delphine se prodiguait, désireuse de plaire à tous et de remplir sans défaillance ses devoirs de maîtresse de maison. Elle était un peu lasse, ayant voulu ce jour-là veiller elle-même à ce que chacun fût satisfait.

Le château ressemblait à une ville prise d'assaut. Parmi les invités, il n'y en avait guère que trente qui fussent logés. Les autres étaient venus des environs à l'heure même du bal. Les cours étaient donc pleines de voitures, des baraques en bois servaient d'annexes aux écuries, et les domestiques en attendant leurs maîtres, dont les plaisirs semblaient devoir se prolonger toute la nuit, avaient allumé de grands feux autour desquels, grâce à la générosité des châtelains, ils buvaient et mangeaient à discrétion. Si, pour les serviteurs seulement, de tels préparatifs avaient été nécessaires, les maîtres en avaient exigé de plus grands, et, désireuse que chacun emportât de chez elle une

bonne impression, Delphine ne négligeait rien pour plaire à tous. Les hommages qu'on lui rendait prouvaient d'ailleurs combien l'on était sensible à ses efforts. Partout où elle passait on s'inclinait devant elle ; on la félicitait ; on l'accablait de témoignages de gratitude. Elle était, ce soir-là, plus belle encore que de coutume. Rien de ce qui donnait à sa physionomie le caractère saisissant que l'on sait ne lui manquait ; et il n'était pas jusqu'à sa toilette, chef-d'œuvre de grâce et de goût, qui n'aidât à rehausser ses charmes.

Cependant les danses continuaient. Il était environ minuit et nul ne songeait à se retirer, puisqu'on avait annoncé pour deux heures un grand souper servi dans les serres et autour duquel tout le monde devrait trouver place. En attendant, Delphine, qui pliait sous la fatigue et qui, pour ce motif, avait répondu par des refus aux nombreux danseurs qui s'étaient présentés à elle, se dirigea vers un petit salon situé à l'extrémité de l'aile droite du château, où elle espérait se trouver seule et se reposer quelques instants.

C’était une petite pièce octogone, véritable boudoir garni de divans et de glaces, dont les murs étaient couverts de peintures qui dataient du siècle dernier et que l’on conservait assez soigneusement avec son caractère primitif. Elle était éclairée par quelques lampes couvertes d’abat-jour et par des flambeaux placés sur des tables de jeux qu’on avait dressées là, mais qui demeuraient solitaires. Delphine se jeta sur un des divans et se recueillit quelques instants. Les sons de l’orchestre lui arrivaient en échos affaiblis, mêlés aux bruits du dehors. Elle resta assoupie quelques minutes seulement. Bientôt, s’apercevant que ces rumeurs la berçaient et qu’elle allait s’endormir, elle se leva pour mieux résister au sommeil et s’apprêta à revenir lentement vers ses invités. Mais au moment où elle allait sortir de cette salle, un homme apparut devant elle.

C’était Karl Savaron. Elle se sentit devenir très pâle, et son émotion fut telle qu’elle crut qu’elle allait défaillir.

– Vous ici, chez moi ! murmura-t-elle.

– Il le fallait bien, répondit froidement Karl, puisqu'il vous a convenu de me fuir.

Cette réponse consterna Delphine. Le danger auquel elle avait cru pour jamais échapper se dressait de nouveau devant elle alors qu'elle n'était aucunement préparée à l'affronter. Elle essaya cependant de le regarder en face, et s'adressant à Karl, elle dit :

– M'expliquerez-vous au moins comment vous êtes ici ?

– Rien de plus simple, fit-il avec calme. Quand vous eûtes si brusquement abandonné Paris, ayant deviné la cause de votre départ, je résolus de vous rejoindre. Je m'informai et je sus bientôt que vous vous étiez retirée dans cette terre. Dès lors je cherchai les moyens à l'aide desquels je pourrais me rapprocher de vous. M'étant rappelé que ma famille possédait des amis en Normandie, je me rendis auprès d'eux sous prétexte de les voir, mais en réalité pour abréger la distance qui nous séparait. C'est à Bayeux que j'ai appris que de grandes fêtes se préparaient ici. Mon parti fut vite pris, et je suis

venu à tout hasard, comme si j'avais été invité. Aux yeux de votre mari, je passe pour avoir été amené par l'un de mes amis. J'ai pu jusqu'ici me dérober à ses regards...

– Mais enfin, qu'espérez-vous ? s'écria Delphine, que ce langage épouvanta.

– Reconquérir votre cœur.

– Jamais ! jamais !

– En êtes-vous sûre ? Osez donc dire que vous ne m'aimez pas !

– Et vous-même, oseriez-vous prétendre que vous m'aimez, quand vous êtes là, ne cherchant que l'occasion de me perdre, de me déshonorer sans retour ?

À ces mots Karl baissa les yeux. Son visage était enflammé ; son cœur battait avec une extrême violence, sa poitrine se soulevait. En le voyant ainsi, Delphine crut qu'elle venait de faire entrer le remords et le repentir dans cette âme passionnée, aigrie, mais non pervertie. Elle voulut triompher de la volonté qui s'acharnait après elle ; des supplications et des larmes dans la

voix, elle dit à Karl :

– Je vous en supplie, partez. Votre présence est ici, pour vous et pour moi, le plus redoutable des périls. Mon mari n'ignore pas votre nom. Sans vous connaître, il sait quel rôle vous avez joué dans mon passé.

Elle allait continuer ; mais d'un geste, Karl Savaron l'arrêta et, croisant ses bras, il répondit :

– Il est inutile, madame, que vous insistiez ; je ne partirai pas.

– C'est alors moi qui vous céderai la place...

Elle se dirigea vers la porte. Mais il se plaça sur sa route, et d'une voix tremblante, quoique distincte, il murmura ces paroles :

– Je vous jure que vous ne sortirez pas sans m'avoir entendu.

Delphine recula devant la menace qui venait de lui être adressée, en jetant à droite et à gauche un regard pour chercher le moyen de fuir. Mais il n'y avait pas d'autre issue que la porte, devant laquelle Karl Savaron se tenait. Alors elle se laissa tomber sur le canapé où elle était assise

quelques instants auparavant et attendit, les yeux à demi clos, que Karl eût fini son discours.

– Vous m'avez supplié de partir, fit-il ; je m'y refuse, et je vous ai déclaré que vous ne sortiriez pas sans m'avoir entendu. C'est que l'heure est venue de parler, l'heure est venue pour moi de vous dire ce que j'attends, ce que j'espère, ce que j'exige.

À ce dernier mot, Delphine ne put contenir un mouvement de violente colère et répondit :

– Vous êtes fou !

– Raisonnable ou fou, je vous aime, et pour oser vous le répéter, je m'arme de tous les droits que vous m'avez donnés sur votre cœur. Comment avez-vous pu croire que, parce qu'il vous avait plu d'ajouter foi à des récits mensongers et d'en profiter pour oublier si vite les promesses que vous m'aviez faites, je renoncerais à revendiquer l'exercice de droits que je tiens de vous-même ? Je vous aime follement, avec passion, avec frénésie, si vous voulez, et il m'est impossible de vivre alors que vous êtes à un autre, si vous ne me fournissez pas la preuve

que vous ne m'aviez pas entièrement oublié.

– Mais, c'est infâme ! Ce que vous me proposez, c'est la violation des devoirs les plus sacrés, c'est le déshonneur pour moi et le désespoir pour l'honnête homme dont je porte le nom.

– Eh ! que m'importe cet homme ? s'écria brusquement Karl Savaron, dont la colère et la passion illuminaient les traits d'une sorte de lueur fatale. Pourquoi se trouve-t-il sur mon chemin ? pourquoi vous a-t-il aimée ? S'il est un obstacle aujourd'hui, je le briserai.

Cette violente parole ne causa pas à Delphine tout l'effroi qu'on pourrait supposer ; car son premier mouvement fut de se demander si elle n'avait pas affaire à un aliéné. Et puis, comme toutes les natures violentes et entières, Karl Savaron prenait, pour reconquérir ce cœur qui lui avait appartenu, le plus détestable des chemins. S'il se fût présenté à Delphine comme un soupirant timide et désespéré, il aurait eu quelque chance de la toucher encore. Mais en la revoyant, il l'épouvanta plus qu'il ne l'émut. Son amour tel

qu'il le proposait de nouveau, c'était pour Delphine le manquement le plus grave à ses engagements, le déshonneur public, la destruction de la situation morale et matérielle que lui avait faite son mari. Elle n'était pas femme à se jeter dans de semblables aventures, et quelque amour qu'elle eût ressenti pour Karl, quelque émotion qu'elle eût subie en le voyant, un soir, dans sa loge à l'Opéra, elle se sentait maintenant en état de lui résister.

En se révélant brutal et violent, il commettait donc la plus insigne des maladresses. Il tuait dans le cœur de Delphine la sympathie qu'elle lui avait gardée jusque-là. Elle s'avança vers lui, et parlant avec fermeté, elle dit :

– Votre langage est misérable et je ne sais ce que vous en attendez. Si je vous aimais, il ne pourrait que détruire mon amour en me prouvant que je m'illusionnais quand je vous tenais pour un homme d'honneur ; mais je ne vous aime pas, je ne vous aime plus. Quand je vous ai cru mort, je vous ai pleuré. J'ai porté votre deuil. Puis, lorsque sous l'influence d'une consolante

tendresse, mes regrets ont décru, je ne vous ai plus conservé qu'un souvenir sympathique et attristé. Il ne tenait qu'à vous de transformer ces sentiments en une affection fraternelle. Vous avez préféré exiger de moi je ne sais quel crime odieux, et spéculer sur ma faiblesse. Détrompez-vous : je ne suis pas ce que vous pensez. Si, comme vous avez osé l'affirmer, vous essayez quelque attaque contre la vie de mon mari que je vénère et que j'aime, entre lui et vous je n'hésiterai pas...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, et croyant aussi qu'ému par ses accents Karl allait se jeter à ses pieds et implorer son pardon. Il n'en fut rien. Les bras croisés sur la poitrine, il se contenta de la regarder d'un œil farouche. Alors elle ajouta :

– Et maintenant, croyez-moi, partez. Votre présence ici n'est tolérable pour personne, ni pour nous, ni pour vous. Plus tard, sans doute, vous vous repentiriez de n'avoir pas suivi le conseil que je vous donne.

– Je ne partirai pas, s'écria Karl. Et puisqu'il vous convient de me désespérer par vos rigueurs,

ne vous en prenez qu'à vous des malheurs qui ne peuvent manquer de se produire.

– Mais enfin, demanda Delphine exaspérée, m'avez-vous donc jugée assez vile pour croire que votre présence suffirait à m'entraîner au point de déshonorer, en le désespérant, l'homme à qui je dois tout ?

Karl l'interrompit :

– Quand je vous ai retrouvée, fit-il, je n'avais formé aucun dessein, conçu aucun projet ; j'étais venu avec l'espoir que vous sauriez reconnaître la constance de mon amour. Ce que je vous demandais, ce n'était pas de briser votre vie, ce n'était pas d'afficher publiquement vos sentiments pour moi ; c'était de ne pas me désespérer en me rejetant loin de vous, ainsi qu'un objet qu'on dédaigne ; c'était de me laisser l'espérance et d'être encore, dans le mystère qui aurait caché nos entrevues, telle que vous étiez chez votre père...

– Alors, monsieur, j'étais libre, répliqua Delphine. Je ne le suis plus aujourd'hui et je n'ai que trop prêté l'oreille à vos paroles. Elles me

prouvent combien vous m'estimez peu. J'en ai assez entendu, et je vous ordonne de me laisser passer.

En même temps elle s'avança vers la porte dont, jusqu'à ce moment, Karl avait obstrué le passage. Obéissant à un mouvement dont il ne fut pas maître, ce dernier se rangea, et elle sortit sans même le regarder. Pour lui, lorsqu'il la vit sous son regard, presque sous sa main, belle à damner les anges, il éprouva le plus terrible frémissement. De ses lèvres tomba, dans un cri de supplication, le nom de celle qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant encore. À ce cri, Delphine s'arrêta, et d'un accent où se trouvaient à la fois la dignité de la femme blessée et la pitié d'une âme sensible, elle dit :

– Comprenez-moi bien. Je ne peux pas, je ne veux pas vous entendre. Je tiens votre présence ici comme une insulte pour moi. Éloignez-vous. Je vous jure que j'essayerai d'oublier l'excès où vous a conduit l'amour, et quand je vous retrouverai plus tard, je serai heureuse de vous tendre la main. Mais, à cette heure, je vous le

répète, il n'est qu'une manière de me prouver la vérité de vos sentiments, c'est de partir.

Ayant ainsi parlé, elle s'éloigna.

Karl la vit disparaître parmi le flot des danseurs qui se pressaient dans les salons voisins, et rejoindre son mari, au bras duquel elle se suspendit, joyeuse de le retrouver, et comme si elle eût voulu le couvrir de sa protection contre les menaces que Karl avait proférées. Ce spectacle porta à son comble l'exaspération de ce dernier.

– Ah ! murmura-t-il sourdement, c'est trop de cruauté, et puisqu'on me brave, je lutterai. Malheur à eux ! malheur à elle !

En même temps il entrait à son tour dans les salons, et, s'approchant d'une des personnes qui l'avaient amené, il dit :

– Veuillez donc me présenter au maître de la maison, afin que je lui offre mes hommages.

Ce fut une impression cruelle et douloureuse que celle qu'éprouva Delphine lorsque, s'étant promenée quelques instants parmi ses invités,

livrés avec ardeur au plaisir et revenant vers son mari, elle le trouva en conversation très intime avec Karl Savaron. Elle était déjà très émue par la scène que nous avons racontée. L'audace de Karl la consterna. Elle révélait, en effet, une âme capable de toutes les audaces, même de celle du crime. Elle n'osa s'approcher sur-le-champ, et, se tenant à distance dans un groupe de femmes, elle s'efforça de deviner, par l'étude de la physionomie des deux interlocuteurs, le sujet de leur entretien. Elle n'y parvint pas. Le visage de chacun d'eux ne révélait qu'un très grand calme. Ils parlaient – on pouvait le croire – avec cette liberté d'esprit et cette confiance si faciles à naître entre deux hommes jeunes et sympathiques, alors surtout que l'un reçoit l'autre dans sa maison et veut se montrer aimable.

Mais si tel fut le résultat de l'examen auquel se livrait Delphine, il faut dire aussi qu'il ne répondait pas à la vérité. Karl Savaron et Édouard de Morangis, quelle que fût la tranquillité apparente de leurs traits, étaient, chacun de son côté, sous l'empire d'une très vive émotion. Voici pourquoi. En se faisant présenter à

Édouard, Karl ne s'était pas dissimulé qu'il mettait le pied dans une voie périlleuse, laquelle, vu l'excitation violente qu'il subissait, pouvait le mener à un résultat qu'il souhaitait sans oser encore le provoquer. À cette heure où son cœur et ses sens déchaînés le rendaient esclave de sa passion, Édouard était pour lui non seulement le mari de la femme qu'il aimait et de laquelle il était jaloux, mais encore l'homme dont la vie seule l'empêchait d'être lui-même heureux.

Que cet homme disparût, et sans doute les scrupules de Delphine disparaîtraient aussi. Elle serait docile à ses accents quand il la retrouverait veuve, et deviendrait telle qu'il l'avait connue et aimée jeune fille. L'idée d'un crime se présentait donc à sa pensée, non sous une forme nette et déterminée, mais assez clairement cependant pour justifier l'émotion qu'il ressentait.

Quant à Édouard de Morangis, celle qu'il éprouvait en ce moment trouvait sa source dans une autre cause. Dans ce Karl Savaron dont le nom prononcé une seule fois devant lui ne lui rappelait rien, il venait maintenant de reconnaître

celui que sa femme aimait avant son mariage et auquel elle n'avait cessé d'être fidèle que parce qu'elle le croyait mort. En le voyant dans sa maison, d'une manière aussi singulière qu'inattendue, en constatant le calme apparent avec lequel Karl Savaron causait et dissertait sans faire allusion au passé ni à ses relations anciennes avec Delphine, Édouard se demandait si celle-ci le savait présent à cette heure sous son toit.

Les invités étaient si nombreux, la marquise de Morangis était elle-même à ce point absorbée par la nécessité de s'occuper de leur bien-être, qu'on pouvait admettre que, jusqu'à ce moment, elle n'avait pas rencontré Karl. Mais à quel mobile obéissait donc ce dernier en se présentant ainsi dans une demeure qu'il aurait dû fuir ? Alors Édouard se rappela l'ardeur avec laquelle, quelques semaines plus tôt, sa femme s'était montrée désireuse de quitter Paris.

– Assurément c'est qu'elle avait retrouvé son ancien fiancé, se dit-il. Peut-être a-t-elle découvert qu'elle l'aimait encore ; peut-être a-t-il proféré des menaces ; dans les deux cas, elle en a

peur. Mais lui-même, comment ose-t-il la poursuivre jusque dans l'asile où elle s'est réfugiée pour ne pas le revoir ?

Édouard s'adressait cette question lorsqu'il aperçut tout à coup Delphine dans le groupe dont nous avons parlé. Il fut pris d'un ardent désir, celui de savoir de quel œil elle reverrait l'homme qui jadis remplissait son cœur. Tout en causant, il se mit donc à marcher vers sa femme en entraînant Karl, qui regardait à droite et à gauche, sans chercher à deviner où on le conduisait. Quant à Delphine, ayant constaté qu'on se dirigeait de son côté, elle tenta de s'éloigner. Mais un signe de son mari la retint et l'obligea même à faire quelques pas à sa rencontre.

Sa situation en ce moment était horrible. Delphine devinait que Karl venait de tendre un piège à Édouard, mais elle ignorait en même temps si le nom de Savaron, prononcé par elle devant son mari, en une circonstance solennelle, était encore assez présent à la mémoire de ce dernier pour lui rappeler le passé qu'il n'avait d'ailleurs connu qu'imparfaitement, et s'il n'y

aurait pas un danger à mettre ces deux hommes aux prises, en révélant à l'un ce que l'autre osait exiger d'elle. Accablée par ces réflexions, elle demeura à sa place immobile et debout, en proie à des perplexités qu'on devine, et extrêmement pâle.

– Ma chère amie, lui dit Édouard, voici M. Karl Savaron qui désire que je te le présente.

– J'ai eu déjà l'honneur de recevoir monsieur dans ma loge à l'Opéra.

Karl s'était incliné. À ces mots, il releva la tête et répondit :

– C'est vrai, madame ; mais ma visite avait été si courte que je n'osais croire que vous en aviez gardé le souvenir.

Il fut facile à Édouard de deviner que ces paroles cachaient un mensonge.

– Eh quoi, se disait-il, voici deux êtres qui se sont aimés jadis et dont l'un n'a oublié l'autre que parce qu'il l'a cru mort, et lorsqu'ils se retrouvent ils restent froids et tels que s'ils ne s'étaient jamais connus ! Cela est-il possible ? et

n’est-ce pas à croire que, s’étant vus ailleurs, ils ont résolu de jouer devant moi une coupable comédie ?

Ainsi, dans l’imagination d’Édouard de Morangis, pénétraient les éléments d’un malentendu douloureux et des soupçons les moins justifiés. Il n’allait pas jusqu’à penser que sa femme était criminelle. La preuve de son innocence ressortait de la volonté formelle qu’elle avait manifestée un jour et réalisée le lendemain, de quitter Paris. Il se rappelait le langage qu’elle avait tenu pour le rassurer, alors qu’il s’inquiétait des motifs ignorés qui la décidaient à partir. Mais sa conduite cachait un secret irritant. Celle de Karl Savaron dissimulait et révélait un plan coupable. Delphine était-elle complice de ce jeu ? Et si elle n’en était pas complice, comment tolérait-elle une tactique dont le but apparaissait si clairement à son mari ?

Telles étaient les pensées qui se pressaient dans l’imagination d’Édouard de Morangis et qui le troublaient si profondément au moment même où tout autour de lui était joie et sourires.

Combien il souhaitait à cette heure d'être loin de ces lieux, et comme il maudissait l'idée qu'il avait conçue de donner des fêtes qui venaient d'ouvrir sa maison au seul homme qu'il pût redouter. Le doute était entré dans son cœur, et désormais il allait cesser d'être heureux jusqu'au jour où il aurait acquis la preuve que Delphine était toujours digne de sa confiance.

L'entretien qui eut lieu alors entre Delphine et Karl Savaron se ressentit de la présence d'Édouard de Morangis. Avec cette perspicacité particulière aux femmes, qui se développe si facilement au contact d'un danger menaçant pour leur bonheur et leur repos, la marquise devinait les soupçons de son mari. Elle était terrifiée en constatant leur existence et l'impossibilité où elle se trouvait d'y mettre un terme. Que pouvait-elle, en effet ? Elle se sentait au pouvoir de Karl Savaron, non qu'il eût des droits sur elle, mais parce qu'elle était pénétrée de la nécessité de le ménager, de ne pas l'irriter davantage, avant d'avoir arrêté des résolutions énergiques.

Quant à lui, son attitude était celle d'un

homme qui connaît l'étendue de sa puissance et qui l'exerce tyranniquement. Il adressait la parole au mari plus encore qu'à la femme. C'est à elle, en réalité, qu'il parlait ; c'est elle qu'il regardait, et la fermeté de son accent semblait affirmer qu'il entendait de ne pas quitter la place, mais exécuter jusqu'au bout le plan qu'il avait conçu, et que Delphine cherchait vainement à comprendre, bien qu'elle le pressentît horrible.

Tout ce drame se passait dans l'intérieur de leur âme sans que l'émotion à laquelle ils étaient en proie se reflétât sur leurs traits. Édouard, qui les observait avec attention, tout en affectant des airs dégagés et joyeux, ne put pénétrer le secret qu'on lui cachait. Et tandis qu'ils étaient livrés tous les trois aux plus violentes émotions, – Karl Savaron parce qu'il cherchait à satisfaire son amour ; Delphine parce qu'elle ne songeait qu'à défendre son bonheur menacé ; Édouard parce que ses efforts pour connaître la vérité demeuraient inutiles, – autour d'eux un orchestre en délire entraînait des couples de danseurs légers et enivrés, entièrement au bonheur de se sentir vivre durant ces heures charmantes et fiévreuses.

En ce moment, la fête était dans tout son éclat, et les yeux, de quelque côté qu'ils se voulussent fixer, ne voyaient que mains entrelacées, pieds frappant frénétiquement le parquet, jeunes hommes et jeunes femmes tendrement penchés les uns vers les autres. Sous la clarté chaude et rayonnante des lustres, les épaules des danseuses, imprégnées d'une moiteur suave, avaient des reflets attrayants. Les diamants brillaient d'un incomparable éclat. Des parfums doux montaient dans l'air et le chargeaient d'effluves capiteux comme ceux qui se dégagent du vin.

Parfois, pour respirer une atmosphère moins échauffée, on se poussait vers un rideau d'épais velours derrière lequel une croisée était demeurée entrouverte. Alors une vive fraîcheur saisissait la gorge, fouettait le visage et glaçait les chairs. Ceux qui s'y étaient exposés se rejetaient en frissonnant dans les salons, ainsi que dans un bain de vapeur. En un mot, tout révélait le plaisir poussé au paroxysme que goûtaient largement, sans songer ni à la veille, ni au lendemain, les invités du marquis de Morangis.

Delphine, debout entre Édouard et Karl, ne voyait rien de ce spectacle, bien qu'elle s'efforçât de prouver qu'il la passionnait. Elle maniait machinalement son éventail, se sentant comme écrasée sous les regards de ces deux hommes dont l'un cherchait à pénétrer jusque dans son âme pour saisir ses pensées au passage, et dont l'autre la dévorait, le sang brûlé par les violences de désirs fous, avivés jusqu'à la frénésie.

Soudain, l'orchestre qui jouait une valse aux accords languissants, la recommença sur un ton plus vif avec une véritable *furia*. Karl Savaron sentit un frisson passer par tout son corps. Il ne vit plus ce mari qui semblait placé là pour défendre son honneur. Il ne vit que la femme dont il était épris. Il fit un pas vers elle, et d'une voix suppliante :

– Cette valse, madame, voulez-vous ?

Delphine hésita. Refuser, c'était peut-être exciter encore les colères qu'elle subissait avant même qu'elles eussent éclaté. Accepter, c'était paraître céder à des craintes dont Karl ne manquerait pas d'abuser s'il pouvait en deviner

l’existence. Elle regarda son mari. Il avait détourné les yeux.

– Il faut que je tente un dernier effort sur cet homme, se dit-elle ; il faut qu’il parte.

Et, résolument, elle montra, par un geste, qu’elle consentait à valser avec lui. Un éclair de joie passa sur ses traits contractés. Il la prit entre ses bras, la pressa contre soi et se jeta dans le tourbillon des danseurs.

Ils firent ainsi quelques tours. Delphine était horriblement émue et sentait, en même temps qu’une pâleur extrême couvrir son visage, ses jambes se dérober sous elle.

– J’étouffe, murmura-t-elle.

Karl s’arrêta sur-le-champ, et ravi de la sentir tremblante à son bras, il attendit, à moitié caché par les larges plis d’une portière, qu’elle eût recouvré quelque calme. Mais dès qu’elle eut repris haleine, elle dit :

– Mon mari commence à s’inquiéter de votre présence ici. Votre nom a réveillé dans sa mémoire des souvenirs anciens. Il vous a reconnu

sans vous avoir vu jamais. Vous compromettez mon bonheur. Encore une fois, je vous supplie de partir.

– Je vous ai déjà dit que je ne partirais pas !

– Ah ! vous êtes inflexible ! Qu'espérez-vous ?

– Ressusciter l'amour dans votre cœur !

– Jamais !

– Y faire naître la pitié, alors !

– Mais, cette pitié...

– Vous me plaindrez, et c'est peut-être à ce sentiment que je vous devrai.

– Vous me connaissez peu, monsieur. L'inqualifiable résistance que vous opposez à mes désirs, les menaces qui tombent de vos lèvres m'inspirent de la colère et non de la pitié.

Elle lui adressa ces paroles d'une voix sourde et d'un accent indigné. Il la regarda, comme s'il eût hésité quant à la décision qu'il allait prendre. Elle crut qu'il était ébranlé, et s'adressant à lui une fois de plus, elle dit :

– Vous vous éloignerez, n’est-ce pas ?

Alors il la reprit entre ses bras, et ils recommencèrent à valser. En même temps il lui répondait en ces termes :

– Ma douleur n’a pas touché votre âme. Vous m’enlevez jusqu’à l’espoir qui pouvait seul faire de moi une créature docile dans vos mains. Vous prenez plaisir à me désespérer. Malheur à vous ! Je vous déplais, soit ! Vous ne me verrez plus. Mais je resterai près d’ici, – car j’aime mieux cesser de vivre que de n’être pas dans votre ombre, – et je ne saurais répondre des conséquences de l’exaspération dans laquelle vous me jetez.

En disant ces mots, il ramenait Delphine à la place où elle était tout à l’heure et où son mari se trouvait encore. Puis, l’ayant saluée, il la laissa toute tremblante et pâle comme une morte.

Ce jeu n’avait pas échappé à Édouard. Mais il n’y fit aucune allusion et n’adressa même pas la parole à sa femme, qui, faisant à son sang-froid un suprême appel, se trouva bientôt en état de dissimuler ses émotions.

En ce moment, les portes de la serre s'ouvraient et laissaient voir, au milieu de plantes rares et de fleurs exotiques, le souper servi sur une infinité de petites tables. Les lampes brûlaient dans des globes de couleur et les bougies dans des lanternes vénitiennes. Le spectacle était féerique et il n'y eut qu'un cri d'admiration. Chacun courut se placer à son gré ; et quand Delphine et son mari – après avoir pris souci de leurs invités et s'être assurés que nul d'entre eux n'avait rien à désirer – se retournèrent instinctivement, chacun de son côté, et sans s'être communiqué leur commune pensée, pour chercher Karl Savaron, ils s'aperçurent qu'il avait disparu.

Que de révélations cruelles pour Delphine, et quel douloureux supplice durant cette longue soirée ! Cet homme qui lui inspirait, au temps où elle était heureuse de l'aimer, une confiance et une estime égales, venait de lui apparaître sous un jour odieux. Menaçant de s'imposer à elle, prêt à lui infliger le déshonneur et la honte, décidé peut-être à commettre un crime pour se défaire du rival dont le bonheur le rendait jaloux,

il avait montré le fond de son âme. Delphine en demeurait terrifiée. Était-ce la violence de son amour déçu qui l'avait rendu tel ? N'était-ce pas plutôt la violence de son dépit ? Elle n'osait répondre à ces questions, qui la laissaient anxieuse. Mais ce qu'elle comprenait, c'est que désormais Karl était pour elle le pire des ennemis.

Pour se protéger contre lui, elle ne voyait qu'un moyen : fuir de nouveau, se cacher dans quelque retraite où il ne pût la découvrir. Mais comment exécuter un projet de ce genre, alors que le château était rempli d'amis qui devaient encore y demeurer huit jours ? Et puis, comment révéler à son mari l'existence des périls qu'elle s'efforçait de conjurer, sans déchaîner sa colère, sans armer son bras contre l'homme qui la menaçait, et sans l'exposer à être tué par ce dernier ou à devenir lui-même un meurtrier ?

Delphine, qui pensait à ces choses, retirée dans sa chambre après le bal et le souper, qui s'étaient prolongés jusqu'au matin, s'endormit aux premières lueurs du jour, brisée par la fatigue,

sans avoir découvert la solution qu'elle cherchait, mais rendant grâce aux circonstances qui, modifiant momentanément son existence, éloignaient d'elle son mari et lui épargnaient les embarras d'un tête-à-tête, alors qu'elle s'y fût montrée si troublée.

Son sommeil se prolongea fort tard et fut interrompu par la cloche qui appelait à table, pour le déjeuner, les habitants du château. Delphine s'empressa de s'habiller, mécontente d'avoir dormi jusqu'à une heure aussi insolite. Elle se plaignit à sa femme de chambre et la blâma de ne l'avoir pas réveillée plus tôt. Mais celle-ci répondit qu'elle avait suivi les ordres du marquis, qui s'était opposé à ce que l'on troublât le repos de sa femme.

– Il m'aime toujours, et il veille sur moi ! pensa Delphine, touchée par cette preuve de sollicitude.

Elle s'empressa de descendre au salon. Les autres arrivèrent successivement. Édouard entra en même temps que les derniers venus. Claire et Philippe l'accompagnaient. Il avait fait avec eux,

de bonne heure, une longue course au bord de la mer. Ils embrassèrent tendrement Delphine, dont le marquis pressa la main en échangeant un sourire avec elle.

– Ses soupçons se sont-ils dissipés ? se demandait Delphine, qui songeait non sans terreur aux incidents de la nuit.

On passa dans la salle à manger et l'on se mit à table. Tous les visages, et ceux des femmes surtout, portaient des traces de fatigues. On avait dansé, veillé jusqu'au jour, et la brièveté du repos qui venait de succéder à ces bruyants plaisirs se faisait sentir.

– Mesdames, dit Édouard, dès le début du déjeuner, en s'adressant aux femmes, j'ai organisé pour cette après-midi une promenade à la chartreuse d'Arches. Le soleil est brillant, le ciel bleu, et le froid ne se fera pas trop sentir. Nous partirons en caravane, qui à cheval, qui en voiture, au choix. On goûtera dans les ruines, autour d'un grand feu que nous allumerons nous-mêmes. Nous serons là comme au bivouac.

L'annonce de ce projet fut accueillie par des

cris d'enthousiasme. Le déjeuner à peine terminé, chacun courut se préparer. À midi, tout était disposé pour le départ.

Delphine sortit de sa chambre, vêtue d'une amazone de drap noir. Elle avait résolu de faire cette promenade à cheval. C'était une attention pour deux ou trois jeunes filles qui, ayant formé ce projet, n'osaient l'exécuter si la maîtresse de la maison ne les encourageait de son exemple. Quelques instants après, tout le monde était en route. Les femmes à cheval ouvraient la marche, escortées de leurs compagnons. Les voitures venaient ensuite au nombre de trois, contenant une douzaine de personnes ensevelies sous de chaudes fourrures. Les autres cavaliers caracolaient aux portières.

La chartreuse d'Arches, où l'on se rendait, est une vieille abbaye située à quatre lieues du château de Morangis, sur une des collines boisées dont les versants regardent la mer, non loin d'Arromanches. L'édifice n'est plus que ruines aujourd'hui. Mais celles de la chapelle sont dans un état relatif de conservation qui leur donne un

caractère artistique extrêmement curieux. Puis le site est pittoresque au-delà de ce que l'imagination peut rêver. Ces murailles demeurées debout parmi les décombres du couvent, percées de fenêtres ogivales qui encadrent tantôt un massif de verdure, tantôt un coin du ciel, se dressent pleines de majesté sous des arbres plus antiques qu'elles.

La chartreuse d'Arches appartient aujourd'hui aux bénédictins. Elle fait partie du domaine qu'ils ont acquis en cet endroit et où ils ont fondé une maison de leur ordre. Le couvent neuf, situé à deux kilomètres des ruines, servait alors d'asile à l'abbé de Morangis, qui s'y était installé en attendant que le château eût repris sa physionomie et son calme accoutumés. Il comptait s'y retirer définitivement plus tard pour y finir ses jours.

Un temps exceptionnel favorisa la promenade des hôtes de Morangis. Après deux heures de route, la caravane arrivait au pied des ruines, à travers les bois découronnés et par des sentiers couverts de feuilles mortes. Le soleil pénétrait

joyeusement parmi le fouillis des branches nues et se jouait sur les murailles de la vieille abbaye. Il entrait à pleins rayons dans la chapelle dont il illuminait les voûtes effondrées.

Les voyageurs mirent pied à terre. Tandis que les domestiques, ayant parqué les chevaux sous un hangar de branchages adossé contre les ruines, tiraient du caisson des voitures les paniers de provisions, on gravit jusqu'au sommet de la colline pour contempler l'Océan.

À son extrémité, la falaise était coupée brusquement et dominait une vaste plage que la mer couvrait et découvrait tour à tour. De quelque côté que l'œil se fixât, il n'embrassait que les eaux et le ciel. Le spectacle était saisissant, et bien que Delphine l'eût fréquemment contemplé, l'émotion qu'il déterminait en elle lui arracha des larmes. Il est vrai qu'elle se trouvait, par suite des événements de la veille, sous l'empire de sensations nerveuses qui la tenaient dans un état un peu maladif. Elle voulut néanmoins secouer la torpeur qui commençait à l'envahir, et s'arrachant à la

contemplation qui l'obsédait, elle descendit vers les ruines en affectant la satisfaction et la gaieté.

Lorsque la joyeuse bande entra dans la chapelle, de grosses branches brûlaient dans une sorte de cheminée improvisée, et c'est en regardant monter la flamme, et à l'abri du froid, qu'on procéda à la collation promise par le marquis. Quand on songea au retour, le jour était encore dans tout son éclat. Mais on pouvait prévoir qu'on ne serait pas rendu au château avant la nuit. Fort heureusement, la lune promettait d'éclairer les routes et de fournir aux promeneurs une lumière plus éclatante que celle qui leur était nécessaire.

On était en route depuis une demi-heure dans la direction du château. L'ombre des arbres s'allongeait sur les sentiers couverts de mousse et de feuilles desséchées, et déjà, dans le ciel sans nuages, la lune montrait les pointes de son disque argenté. Une vapeur légère descendait sur les champs ; le vent devenait plus vif, le froid plus intense, et, pressés de rentrer, les cavaliers donnaient de l'éperon tandis que les cochers

activaient le trot de leurs chevaux.

Édouard de Morangis marchait en tête de la petite caravane, engagé dans un entretien des plus animés avec quelques-uns de ses compagnons. Dans une voiture, trois jeunes femmes chantaient en chœur un air d'opéra. Le bruit de leurs voix mêlé au tumulte que faisaient sur la route les roues et les chevaux, remplissait l'écho sonore qui le répétait, communiquant au paysage une animation joyeuse. Chacun des promeneurs se trouvait de la sorte occupé, qui à parler, qui à chanter, qui à écouter.

Seule Delphine cheminait un peu en arrière, absorbée par ses pensées, sans pouvoir se soustraire aux préoccupations qui l'obsédaient depuis la veille. Le calme des lieux qu'elle traversait était trop en harmonie avec son âme pour qu'elle s'associât aux cris et aux rires qui résonnaient devant elle. C'est à dessein qu'elle se tenait à quelque distance de ses compagnons. Elle éprouvait à se trouver seule une joie infinie, et son cheval, comme s'il eût partagé les impressions auxquelles elle s'abandonnait, avait

ralentie sa marche, laissant à une assez grande distance le gros de la troupe.

Pendant ce temps, le jour s'affaiblissait de plus en plus. La brume, qui commençait à couvrir la nature comme d'un voile, s'épaississait. Delphine perdait ses amis de vue ; mais guidée par le son de leur voix et bercée par sa rêverie, elle ne songeait pas à s'inquiéter de leur éloignement. Tout à coup son cheval s'arrêta, par un mouvement brusque et inattendu qui la secoua sur sa selle et la ramena à la réalité. Elle releva les yeux. Elle était au milieu d'une clairière à laquelle venaient aboutir trois avenues.

– Me voilà perdue ! se dit-elle en souriant et en se moquant de sa propre distraction.

Elle prêta l'oreille. Des chants arrivèrent jusqu'à elle, comme pour lui indiquer le chemin qu'elle devait suivre. Elle guida son cheval dans la direction d'où venait le bruit, en le frappant légèrement de la cravache, au contact de laquelle il partit au grand trot. Il courut ainsi durant dix minutes, et Delphine se trouva de nouveau dans un carrefour, obligée de choisir entre plusieurs

routes qui s’ouvraient devant ses yeux et dont l’extrémité se perdait dans le noir. Embarrassée, elle s’arrêta, écoutant ainsi qu’elle avait fait précédemment. Mais, cette fois, elle n’entendit rien que les rumeurs mystérieuses et confuses qui se dégagent des sonorités des bois. Un cri de chat-huant, monotone et sinistre, s’éleva dans le calme crépusculaire du jour tombant.

– Je me suis tout à fait égarée, pensa Delphine soudainement un peu émue de sa situation.

Néanmoins, elle ne s’effraya pas. Elle ne manquait ni de sang-froid ni de courage, et, sans perdre son temps à se lamenter, elle chercha à s’orienter avant la nuit. À cet effet, elle poussa son cheval dans une allée, en espérant qu’elle parviendrait, si elle avait déjà passé en cet endroit, à le reconnaître. Mais, en cet instant, le bruit d’un rapide galop se fit entendre derrière elle. Instinctivement elle se retourna et n’eut que le temps de voir un cavalier traverser le carrefour lancé à fond de train. Elle n’eut pas le loisir de reconnaître son visage. Croyant que c’était un de ses hôtes, demeuré en arrière et égaré, elle

appela. Mais sa voix n'arriva pas jusqu'à lui. Alors elle s'élança sur ses traces, convaincue qu'elle le suivait vers le chemin de Morangis.

Pendant quelques minutes elle lui tint pied. Mais il était mieux monté qu'elle. Elle ne tarda pas à le perdre de vue. Néanmoins, comme elle se croyait en bonne voie, elle n'eut garde de s'arrêter et pressa plus encore son cheval, espérant qu'elle allait brusquement déboucher sur la grande route et rattraper ses compagnons.

Soudain elle se reconnut, s'arrêta brusquement en poussant une exclamation de stupeur. Un grand mur se dressait devant ses yeux. Depuis une demi-heure elle tournait le dos au château de Morangis, et sa course folle venait de la ramener aux ruines de l'abbaye d'Arches.

La découverte ne laissait pas d'être émouvante pour une femme seule. Il faisait entièrement nuit, et les ténèbres eussent été complètes si la lune n'eût répandu sur les bois une lumineuse clarté. Delphine sentit les battements de son cœur se précipiter, non qu'elle eût peur, mais parce qu'elle se voyait obligée de passer en ces lieux

plusieurs heures, et surtout parce qu'elle devinait la terreur qui éclaterait au château lorsqu'on s'apercevrait de son absence. Elle resta livrée à l'indécision et à la crainte.

Cependant il fallait prendre un parti. Lequel ? Se mettre en route en ce moment, elle ne l'osait pas. Comment espérer que dans la nuit elle trouverait son chemin ? N'était-il pas plus sage d'attendre en cet endroit qu'on envoyât à sa recherche ? Ce qui allait se passer, elle le devinait. En ne la voyant pas arriver au château, son mari comprendrait qu'elle était égarée. On partirait immédiatement pour la retrouver. On viendrait ainsi jusqu'à l'abbaye. C'est donc là qu'elle devait rester. D'ailleurs la chapelle lui offrait un abri contre le vent dont la violence augmentait et dont les mugissements se mêlaient à ceux de l'Océan.

Cette résolution arrêtée, elle se mit en mesure de l'exécuter. Elle sauta sur le sol, prit la bride de son cheval et se dirigea vers la chapelle. Maintenant que l'excitation de la course était dissipée, sa sérénité se dissipait sous l'impression

que lui causait une aventure aussi singulière.

Tout à coup, comme elle mettait le pied sur le seuil de la chapelle, sa bête se mit à hennir, et sur-le-champ un hennissement lui répondit. Il partait de l'intérieur des ruines. Delphine tressaillit, se demandant si ce cri révélait la présence d'un homme, et si cet homme était un ami ou un ennemi. Son attente ne fut pas de longue durée.

– Qui va là ? s'écria une voix forte.

Un frémissement parcourut le corps de Delphine. Cette voix, elle l'avait reconnue, c'était celle de Karl Savaron. En même temps, au fond de la chapelle, elle le vit surgir de l'ombre formée par les colonnes brisées de la nef ; Karl s'avança vers elle et ne la reconnut qu'au moment où il la touchait :

– Vous, vous, ici ! s'écria-t-il. C'est pour sauver votre mari que vous êtes venue ?

– Sauver mon mari ! fit-elle sans comprendre.

– Oui, continua-t-il, vous avez ouvert sans doute, en son absence, la lettre que je lui

adressais ?...

– Vous lui avez écrit ?

– Ne le savez-vous pas, puisque vous voilà ?

– Je suis ici parce que je me suis égarée, sans savoir que je vous y rencontrerais, s'écria Delphine, qui pressentait l'existence d'un danger pour Édouard et qui voulait arracher à Karl son secret. Mais vous-même ?...

Il ne lui permit pas d'achever, et l'interrompit par ces mots, qui furent prononcés avec satisfaction :

– Décidément, le hasard a plus d'esprit que les hommes !

Pour faire comprendre au lecteur les paroles que venait de prononcer Karl Savaron, aussi bien que les scènes qui vont se dérouler, il importe de suivre ce dernier, depuis le moment où, dans la soirée de la veille, il avait quitté le château de Morangis. On se rappelle les circonstances dans lesquelles il s'éloignait. L'âme remplie de ressentiment autant contre cette femme à laquelle il reprochait d'avoir oublié le passé, que contre

son mari qu'il accusait d'être le véritable auteur de ses maux, il méditait de tirer vengeance de l'un et de l'autre.

Il regagna Bayeux où des amis de sa famille lui donnaient l'hospitalité. Il passa la nuit sous l'empire d'une pensée unique qui l'absorbait tout entier et ne lui laissait même pas la liberté de formuler sur sa propre situation un jugement raisonnable. Il éprouvait cette excitation qui caractérise l'impuissance, qui se traduit par la colère, et qui peut, en se prolongeant, conduire ceux dont elle s'est emparée jusqu'au crime ou à la folie. Certes s'il eût été capable de réflexion, s'il eût pu considérer sa situation, il se fût calmé. L'existence s'ouvrait devant lui dans les conditions les plus enviables et sous les formes les plus séduisantes. Il n'avait pas trente ans. Il était libre, beau, riche ; il ne tenait qu'à lui de trouver une femme digne de porter son nom ou de se livrer, si cela lui convenait mieux, aux entraînements de la passion. Il ne dépendait de personne et ne devait compte de ses actes qu'à sa conscience. Pour être heureux en ce moment, il lui aurait suffi de retourner sur-le-champ à Paris,

d’oublier Delphine ou tout au moins de s’efforcer de l’oublier.

Or c’était là justement le seul effort qu’il ne pût pas ou ne voulût pas faire, et, au lieu de fuir, il préférait s’attarder dans une situation sans issue et en chercher le dénouement dans les moyens extrêmes. Il pensait à Delphine. C’est avec des mouvements de rage qu’il constatait qu’elle était perdue pour lui. Et alors il se disait :

– Puisqu’elle ne peut plus être à moi, elle ne sera pas à un autre.

Et dans sa tête, enfin, s’agitaient mille projets fous qu’il abandonnait aussitôt après les avoir conçus et auxquels il revenait aussitôt après les avoir abandonnés. Une imagination ardente fait beaucoup de chemin en quelques heures, et lorsque, après une nuit sans sommeil, Karl se leva, une idée dominait en lui : comment se débarrasserait-il du marquis de Morangis ?

L’assassinat ! Karl ne s’y arrêta même pas. Le ressentiment pouvait armer son bras, faire de lui, dans un accès de violence, un meurtrier, mais il était incapable de concevoir et d’exécuter

froidement le plan d'un crime. Le projet qu'il découvrit et auquel il s'arrêta fut celui-ci : Puisqu'il ne voulait pas, lui vivant, et alors que Delphine refusait de l'entendre, qu'un autre homme fût heureux par elle, il devait jouer sa vie contre celle de cet homme. Un combat à chances égales, dans lequel l'un des deux succomberait, tel est le parti qui paraissait, à ce malheureux exalté, comme ce qui pouvait convenir le mieux pour dénouer la situation.

Ce projet définitivement arrêté, il se mit en mesure de l'exécuter. Pendant les quelques jours qu'il avait passés à Bayeux avant de se présenter au château de Morangis, il avait fait quelques excursions de divers côtés, et notamment aux ruines de l'abbaye d'Arches. Il y était même retourné plusieurs fois, prenant un âpre plaisir à contempler cette nature triste et un peu sauvage, dominée par le murmure éclatant de l'Océan, et dans laquelle il prenait plus d'un point de contact avec son âme. Il se dit alors qu'en cet endroit il pouvait donner rendez-vous à celui qu'il appelait son rival, et avoir, loin de tout témoin, une explication solennelle. Dans l'état où il était, il ne

réfléchit pas longtemps aux conséquences de l'acte qu'il entreprenait, et avec la vivacité fébrile qui caractérisait sa conduite depuis quelques jours, il écrivit au marquis de Morangis la lettre suivante :

« Je sais que mon nom ne vous est pas inconnu. Vous devez comprendre ce que j'ai souffert dans la soirée d'hier, en constatant, au milieu des amis qui vous entouraient, l'existence d'un bonheur sans mélange. J'ai le droit de considérer ce bonheur comme un bien qui m'a été volé. Vous le tenez de la femme qui porte aujourd'hui votre nom et qui devait porter le mien, de ma fiancée en un mot. L'un de nous deux est donc de trop dans la vie, et vous le reconnaîtrez sans doute quand nous aurons eu un suprême entretien. J'ai donc l'honneur de vous demander un rendez-vous, et dans le cas où vous seriez embarrassé pour me désigner un lieu où nous puissions nous réunir, abrités contre les indiscrets ou même contre les soupçons de votre femme, je vous attendrai ce soir, à six heures,

dans la chapelle des ruines d'Arches. Il vous semblera, comme à moi, qu'il ne se peut d'endroit plus propice pour une explication que je considère comme indispensable. »

Si quelque ami de Karl Savaron se fût trouvé auprès de lui, nul doute que cette lettre ne serait pas partie. On lui aurait montré ce qu'il y avait de lâche et de fou dans cette provocation ridicule adressée à un homme qu'elle venait atteindre en plein bonheur, sans qu'il eût en rien mérité d'être ainsi frappé. Mais Karl était seul. Nul conseil ne pouvait arriver jusqu'à sa raison. Il s'était plu à faire le mystère autour de ses douleurs, et maintenant il subissait dans toute leur horreur les excitations malsaines que la solitude imprime aux cœurs déchirés. La lettre devait donc partir et elle partit. Karl étant monté à cheval, la porta lui-même jusqu'auprès d'Arromanches. En cet endroit, il arriva un petit paysan, et moyennant une belle pièce blanche il consentit à se rendre au château de Morangis.

– Tu remettras toi-même la lettre à la

personne, lui dit Karl.

L'enfant promit. Mais quand il arriva au château, le marquis et ses invités venaient de partir pour l'excursion dont nous avons parlé. Avant que l'enfant s'en fût assuré, un prêtre parut devant lui. C'était l'abbé de Morangis, venu quelques instants plus tôt du couvent qu'il habitait provisoirement, afin d'embrasser sa nièce et son neveu et de prendre des nouvelles de son frère. Il ne le trouva pas au château, puisque tout le monde était parti. Mais quand un domestique vint lui dire qu'un paysan apportait une lettre destinée au marquis, sur laquelle se trouvaient écrits ces mots : *très pressée*, l'abbé accourut.

L'enfant ne fit aucune difficulté pour lui livrer son message. La soutane de l'abbé avait dissipé tous ses scrupules. Il savait d'ailleurs que ce prêtre portait le même nom que le marquis. Il existait depuis longtemps entre l'abbé et son frère des relations et des coutumes telles qu'il n'hésita pas à décacheter ce billet. On devine sa stupéfaction. Mais en cette circonstance, il resta l'homme supérieur qu'il était toujours aux heures

critiques. Il connaissait le passé de Delphine ; il la savait honnête. La lettre de Karl était elle-même une preuve nouvelle de la pureté de la jeune femme, et puisqu'il n'y avait rien à craindre de son côté, puisque le marquis seulement était menacé, l'abbé remercia Dieu, qui avait fait arriver dans ses mains le nœud de cette intrigue. Il prit une résolution énergique et se dit :

– Ce n'est pas le marquis de Morangis que M. Karl Savaron trouvera à ce rendez-vous, c'est moi-même.

Au moment où six heures sonnaient à l'horloge du couvent neuf d'Arches, Karl Savaron arrivait aux ruines. C'est lui que Delphine avait vu passer, tandis qu'elle cherchait à retrouver sa route. C'est lui qu'elle avait suivi jusqu'au moment où il s'était perdu dans les profondeurs de la forêt. En entrant dans la chapelle il mit pied à terre, attacha son cheval à l'un des piliers de la porte, puis il se recueillit pour l'explication solennelle qui se préparait. À ce moment il aperçut sous un tas de pierres, un

objet qui brillait dans l'ombre. Il y courut et put constater que c'était un brasier non encore consumé.

– On a fait du feu ici, pensa-t-il non sans inquiétude et loin de se douter que le marquis et la marquise de Morangis avaient pris place en même temps que leurs amis autour de ce bivouac improvisé, à l'endroit où lui-même se tenait.

Il était venu dans ces lieux chercher le mystère. Or, dans la journée, quelqu'un y avait pénétré déjà. Il redoutait donc d'y être surpris ou que l'on pût écouter la conversation qu'il allait avoir avec le marquis de Morangis. Toutefois, cette préoccupation dura peu. Il était armé, ayant mis dans ses poches, avant de quitter Bayeux, deux revolvers. Il n'avait donc rien à craindre. Il ranima les branches à demi consumées, y jeta quelques débris de bois mort qu'il trouva sous sa main, et, enveloppé dans son manteau, le dos appuyé contre le mur, les pieds étendus vers la flamme, il attendit.

C'est au bout de quelques minutes, qui avaient suffi pour le plonger dans les réflexions les plus

graves et peut-être aussi les plus salutaires, que sa rêverie fut interrompue par le hennissement de son cheval, auquel un bruit semblable, venu du dehors, répondait. Il sentit la sueur monter à son front en grosses perles. Il crut que le marquis de Morangis arrivait au rendez-vous. Or, bien qu'il eût préparé des phrases énergiques pour entrer en matière, il ne savait, les ayant oubliées, quel langage il allait tenir. Il le savait d'autant moins qu'il avait été surpris au moment où sa conscience lui adressait de sévères et légitimes reproches, où il les écoutait docilement, s'apprêtant peut-être à fuir ces lieux et le souvenir de Delphine, à se soustraire, en un mot, à la fatale influence du passé, si malheureusement prolongée jusqu'à présent.

Pour dominer son trouble, il se leva et prononça d'une voix forte la question que Delphine avait entendue ; puis il s'avança et se trouva soudain devant la jeune femme épouvantée. Tout à l'heure, il était sous une impression salutaire. L'aspect de Delphine ranima toutes ses colères et plus que ses colères, tous ses désirs. Sous les rayons tremblants de la

lune qui entrait à flots par les voûtes effondrées et par les ogives que le temps, en rongeant les pierres, avait agrandies, Delphine, tremblante et pâle, encadrée dans la poésie qui se dégageait de sa propre terreur, des lieux et de l'heure, était d'une beauté surhumaine. La folle passion de Karl la lui faisait voir plus belle encore, et, en même temps, la voix du tentateur soufflait à son oreille ces mots brûlants :

– Seul avec elle, seul dans ce désert !

Et c'est alors qu'il tint le langage ironique que nous avons déjà cité.

– Décidément, le hasard a plus d'esprit que les hommes.

Puis il ajouta :

– Je vous aurais suppliée de m'accorder un rendez-vous, vous me l'auriez impitoyablement refusé, alors même que je serais mort à vos pieds de votre refus ! Et le hasard, malgré vous, contre vous, et à mon insu vous conduit ici.

Il accompagna ces paroles d'un sourire qui fut saisi par Delphine et qui redoubla son effroi. Il

était d'un homme sans pitié, placé comme un esclave sous la puissance de ses désirs, prêt à tout pour les satisfaire. Il jetait sur la marquise des regards affolés.

– J'espère, monsieur, dit-elle plutôt pour témoigner de sa fermeté que pour faire appel à sa raison, j'espère que vous n'avez pas cessé d'être un homme d'honneur !

– Il s'agit bien d'honneur ! s'écria-t-il brusquement. Il s'agit d'amour, de mon amour, de celui que vous avez allumé dans mes veines, qui s'est excité par l'éloignement, l'attente, mon désespoir, votre ingratitude, et qui me brûle aujourd'hui. Et c'est quand je suis ainsi que vous venez seule dans ce désert, comme pour mettre ma patience à l'épreuve ! Pourquoi êtes-vous venue ? Est-ce que je vous ai appelée, moi ? C'est votre mari que j'attendais, puisque c'est à lui que j'ai écrit. Sans doute nous allons le voir arriver. Mais s'il tarde trop, comment voulez-vous que je réponde de moi ?

– Je ne suis pas venue vous braver. Je jure qu'un accident seul m'a conduite ici, que je ne

pensais pas vous y trouver, ni vous ni personne.

– J'avais donc raison de prétendre que le hasard est souvent habile, répliqua Karl, qui revenait fréquemment à cette idée.

– Je pense qu'il convient que je m'éloigne, continua Delphine, et j'espère que vous ne vous y opposerez pas.

Quelque désir qu'elle eût de connaître les motifs pour lesquels Karl avait appelé son mari à ce rendez-vous, elle pressentait trop nettement l'imminence et la gravité du danger qui la menaçait pour s'attarder dans une conversation qui l'aurait éclairée sur bien des points, mais qui aurait eu pour résultat d'accroître les excitations de Karl Savaron.

– Vous voyez bien que vous ne pouvez pas partir, s'écria brusquement Karl. Il fait nuit. Vous ne sauriez retrouver votre route. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'attendre que je parte aussi. Le chemin m'est connu ; j'ai une lanterne, je vous guiderai sûrement.

– Mais puisque mon mari doit venir vous

rejoindre ici, croyez-vous qu'il doive m'y rencontrer ? demanda Delphine.

Elle cherchait à profiter des retards apportés à son éloignement pour pénétrer les périls qui menaçaient son mari.

– Redoutez-vous d'être trouvée avec moi ? Vous direz à votre mari la vérité. Il sait que je l'attends. Il saura que vous l'attendez aussi en ma compagnie.

– Êtes-vous assuré qu'il doive venir ?

– Sans doute, à moins qu'il n'ait peur.

Cette réponse éclaira l'esprit de Delphine. Elle se précipita vers Karl :

– Vous voulez vous battre avec lui ?

À cette question, la colère de Karl éclata :

– Eh bien, oui, je veux me battre avec lui ; le tuer, si je le peux. C'est dans ce but que je l'ai appelé ici. L'un de nous, puisque nous sommes deux à vous aimer, est de trop sur la terre, et doit disparaître.

Accablée par ces révélations, Delphine courba

la tête et fut un moment sans pouvoir répondre.

– Maintenant que vous savez qu'un danger le menace, vous n'êtes plus si pressée de partir ? lui dit Karl avec ironie.

– Assurément, répondit-elle en reprenant courage à la pensée qu'elle aurait besoin de toutes ses forces pour défendre son mari. Je reste jusqu'à ce qu'il vienne, et je ne quitterai ces lieux plus tôt que si vous les quittez aussi.

Karl leva les épaules et reprit :

– Restez donc. Seulement je vous engage à vous rapprocher de ce feu. Il n'est pas brillant, mais il suffira pour empêcher le froid de pénétrer vos membres.

Machinalement elle obéit, marchant avec lenteur au milieu des murailles éboulées, parmi les statues renversées et les pierres tombales brisées, relevant d'une main les longs plis de son amazone et serrant fiévreusement dans l'autre sa cravache, la seule arme dont elle disposât en ce moment pour se défendre.

Arrivée au fond de la chapelle, devant le

brasier que Karl avait rallumé, Delphine, stupéfaite, se demanda si l'aventure dans laquelle elle se trouvait mêlée à l'improviste, si les sensations qu'elle éprouvait n'étaient pas un rêve. Mais il lui suffisait, pour se convaincre qu'elle était en face de la réalité, de jeter les yeux autour de soi, sur ces ruines au milieu desquelles elle était venue tant de fois en des temps plus calmes, et qui semblaient destinées à devenir maintenant le théâtre de quelque drame dans lequel un rôle lui était assuré.

Elle se tenait à peine, accablée par la fatigue autant que par l'émotion. Depuis le matin elle parcourait les bois. La dernière course qu'elle venait de faire à la recherche de son chemin l'avait en quelque sorte brisée. C'est grâce à une rare énergie qu'elle demeurait encore à cette place, dans l'attitude d'une femme résolue à défendre ce qu'elle aime. Mais le poids de son corps était trop lourd pour ses jambes qui tremblaient, et à toute minute elle oscillait, obligée de faire appel à toutes ses forces pour ne pas être renversée.

Karl Savaron, malgré l'exaltation qui l'animait, la considérait avec attendrissement. Elle était si belle, et en même temps, sous le poids de son accablement, elle semblait si frêle, qu'elle devait inspirer en ce moment une pitié égale à l'amour. Quel travail se fit en lui ? Nous ne saurions le dire ; mais tout à coup, d'un mouvement rapide, il enleva le manteau qui couvrait ses épaules, le plia, en fit un coussin qu'il déposa sur la pierre où tout à l'heure il était assis, et s'adressant à Delphine, il lui dit d'une voix douce qui contrastait étrangement avec le ton qu'il avait précédemment affecté :

– Prenez place ici. Il est impossible que vous restiez plus longtemps debout.

Elle le regarda avant de lui obéir. Mais comme elle vit qu'il était très ému, comme elle crut distinguer dans ses yeux l'expression vive d'un sentiment amical, qui n'avait plus rien de blessant, elle obéit. Quand elle fut assise, elle le remercia et ajouta :

– Si vous vouliez être toujours ainsi, je cesserais d'être malheureuse, et si vous m'aimez

comme vous le dites, vous ne sauriez me donner une plus grande preuve d'amour que de demeurer de la sorte docile et doux.

– Il ne tient qu'à vous que je sois tel que vous désirez me voir, répondit-il.

Elle se méprit au sens de ces paroles dans lesquelles son honnêteté ne pouvait découvrir aucune allusion injurieuse.

– Que faudrait-il donc, demanda-t-elle, pour vous décider à me ramener sur-le-champ au château de Morangis et pour vous faire renoncer à adresser à mon mari une provocation aussi folle que criminelle ?

À ces mots, le visage de Karl exprima de nouveau les sentiments qui avaient effrayé déjà Delphine. On eût dit que toutes les fois qu'elle faisait allusion à son mari, Karl se laissait aussitôt dominer par la colère.

– Ce qu'il faudrait pour me rendre docile et doux ! Comment oserais-je vous le dire, alors que je vous vois uniquement préoccupée du bonheur et de la sûreté de votre mari, et nullement du mal

que vous me faites ?

– Dites plutôt que vous vous faites à vous-même, s'écria Delphine, à qui tout son effroi revenait. Je vous ai adressé une question : comment puis-je obtenir de vous d'être ramenée à Morangis et que vous abandonniez des projets qui mettent la mort dans mon âme ?

Karl Savaron ne répondit pas sur-le-champ. Il cherchait les termes dont il allait se servir pour exprimer toute sa pensée. Il regardait Delphine d'un œil où passaient tour à tour comme des éclairs les sentiments divers qui le possédaient. À l'heure où il se trouvait, se sentant maître de cette femme, libre de ses actions, le désir qui le dévorait, aiguisé par la présence de Delphine, dominait son cœur, sa tête et ses sens, et ce qu'il y avait de mauvais en lui commençait à tenir une place plus grande que ce qu'il y avait de bon.

– Vous ne me répondez pas, demanda Delphine, glacée par la persistance avec laquelle se fixait sur elle ce regard qui n'était plus celui du fiancé d'autrefois, mais celui d'un implacable ennemi exigeant et capricieux.

– Voici près de quatre ans, madame, que je suis amoureux de vous. Pendant longtemps j'ai vécu avec la certitude que vous seriez ma femme, et cette pensée seule a soutenu mon courage dans les épreuves difficiles que j'ai été condamné à subir. Quand je vous ai retrouvée, vous étiez à un autre. Je n'examine pas si vous avez bien ou mal fait. Ce que je sais, c'est que je vous aime toujours, c'est que je meurs de cet amour, et que seule vous pouvez m'empêcher d'en mourir. Vous me demandez maintenant un service. Je n'ai plus besoin de vous dire à quel prix vous pouvez l'obtenir.

Ce fut dit d'un accent nerveux, tremblant, un accent de criminel. Delphine comprit. Le rouge de la colère et de la honte monta à son front. Elle se leva, et avec une fierté dédaigneuse qui exprimait toutes les pudeurs de la femme révoltée, elle dit :

– Vous prenez plaisir à me démontrer que je ne saurais rester avec vous une minute de plus. J'espère que je parviendrai à retrouver seule ma route. En tous cas, je veux m'en aller.

Et, parlant ainsi, elle fit quelques pas pour sortir. Mais Karl se plaça devant elle, et les bras croisés sur sa poitrine, il s'écria :

– Vous en aller ! Et vous croyez que j'y consentirai ? Ne m'est-il pas bien prouvé que vous vous moquez de moi ? Votre mari devrait être ici depuis une demi-heure. Il n'y est pas, mais vous, vous y êtes. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que c'est vous qui avez reçu la lettre que je lui adressais, et que vous êtes venue vers moi afin d'obtenir que je renonce à ma vengeance. Y renoncer ! Savez-vous que pour une femme qui ne veut rien accorder, vous demandez beaucoup ?... Maintenant que vous avez vu de quel prix je veux être payé, vous désirez vous retirer, uniquement préoccupée du salut de votre mari ? Vous m'avez bravé, vous avez surpris mes secrets, et vous voulez partir ? Est-ce que tout cela est possible ?

Sa voix gonflée par l'ironie et la colère, s'élevait peu à peu, son imagination se surexcitait, et le moment arrivait où il n'allait plus être maître de soi. Tout à coup il se redressa

plus encore et, avec un geste qui révélait une implacable résolution et qui laissait peu d'espoir de le fléchir, il ajouta :

– Je ne sais quel plan vous avez formé en venant ici, mais, depuis que vous y êtes, j'en ai aussi formé ; ils se réaliseront.

Delphine se rejeta brusquement en arrière.

– Rassurez-vous, dit-il en voyant son épouvante, je ne veux rien obtenir de vous par la violence. Ce que je souhaite, c'est par les supplications que j'y prétends arriver. Je vous demande, pour la dernière fois, une parole d'espérance, la promesse que vous consentirez à m'écouter, que vous ne me fuirez plus, que je deviendrai l'un des amis de votre maison, et que si un jour votre cœur vous parle de moi, vous l'écouterez. Je sollicite cette promesse parce que je sais que, l'ayant faite, vous la tiendrez.

– Eh ! c'est bien pour cela que je ne la ferai pas, s'écria impétueusement Delphine. Vous n'avez qu'un parti à prendre, je vous l'ai dit, celui de vous éloigner et de cesser de me voir jusqu'au jour où cette malheureuse passion aura

disparu de votre cœur et n'y pourra plus rentrer. Comprenez donc bien que j'aime mon mari, et que rien, rien au monde ne pourra me détacher de lui ou m'entraîner même une minute, par crainte ni par force, dans l'oubli de mes devoirs ou de mon amour.

La courageuse femme fit cette déclaration avec une fierté que développait le sentiment du péril.

Elle croyait en ce moment sa vie menacée. Et elle le crut plus encore quand elle vit Karl mettre la main dans la poche de sa redingote et en retirer un revolver.

– Vous êtes sans pitié, dit-il, et je me vengerai. Il ne tiendrait qu'à moi de vous arracher ici par la mort à l'homme que je hais parce que vous l'aimez. Mais je veux vous imposer un châtiment plus cruel. Je vais mourir à vos pieds en vous laissant un remords éternel, car ce sont vos rigueurs qui me tuent.

Delphine avait tout prévu, excepté cette étrange et dramatique solution, et, de toutes celles qu'elle pouvait rêver, nulle ne lui semblait plus

horrible. Elle se précipita donc sur Karl pour arrêter le mouvement par lequel ce malheureux allait se détruire. Son élan fut si rapide qu'elle put arracher l'arme de ses mains. Mais elle se trouva de la sorte et dans l'ardeur de cette lutte pressée contre lui.

Au contact de son corps délicat, frêle et charmant, Karl sentit des flammes brûlantes monter à son cerveau et, sous l'empire d'un violent désir, ses bras étreignirent la taille souple de Delphine. Elle n'en pouvait plus. Déjà brisée par la fatigue, les émotions qu'elle subissait en ce moment l'affaiblissaient plus encore. Pour empêcher Karl de mourir, elle venait de faire un suprême et dernier effort. Mais son énergie était à bout, et lorsqu'elle sentit les bras de son ancien fiancé si follement passionné se croiser sur elle, le sentiment de son impuissance fut tel qu'elle se crut à sa merci et déshonorée. Ses yeux se fermèrent, sa tête se pencha lourdement sur la poitrine de Karl et elle demeura là sans connaissance. Pour lui, c'est en la regardant qu'il s'aperçut qu'elle venait de s'évanouir. Plein d'angoisses, éperdu, inhabile à lui donner des

soins, il jeta un regard autour de soi, cherchant une place où il pût coucher ce pauvre corps, immobile comme un cadavre.

Tout à coup un nouveau personnage entra dans la chapelle et s'arrêta brusquement devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Karl, dans son trouble et trompé par l'obscurité, le prit pour le marquis de Morangis.

– Monsieur, lui dit-il, accourez au secours de votre femme. Elle vient d'affirmer ici son honnêteté et son amour pour vous. J'ai voulu, me trouvant seul avec elle, lui imposer le mien. Elle m'a résisté et vient de s'évanouir entre mes bras.

Le nouveau venu s'approcha. Karl vit alors que c'était un prêtre.

– Je ne suis pas le mari de cette femme, monsieur, dit ce dernier ; je suis son beau-frère. On me nomme l'abbé de Morangis.

Avant d'ajouter un seul mot aux paroles par lesquelles il venait de se faire reconnaître, l'abbé de Morangis s'élança vers Karl, avec l'aide duquel Delphine fut étendue devant le feu.

L’abbé se pencha vers elle, et lui ayant fait un oreiller avec le manteau de Savaron, il l’examina attentivement.

– Il n’y a aucun danger, dit-il en se relevant ; dans quelques instants elle reprendra ses sens. Quant à vous, monsieur, continua-t-il en s’adressant à Karl, dont l’attitude prouvait plus d’exaltation que de repentir, vous ne pouvez plus rien. Ce que vous avez de mieux à faire, c’est de vous retirer.

– Mais enfin me dira-t-on, s’écria Karl, comment il se fait que j’aie vu ici ceux que je n’attendais pas, et que celui que j’attendais n’y soit pas venu ?

– La raison en est simple, répondit l’abbé. Voici votre lettre, c’est moi qui l’ai reçue. Remerciez-en le ciel, monsieur. Cette circonstance vous épargne un crime et vous explique ma présence ici. En lisant cette provocation insensée, que le hasard, que dis-je, le hasard, la main de Dieu même m’a livrée, j’ai résolu de venir au rendez-vous que vous assigniez à mon frère et dont j’ai eu soin de ne

pas lui en parler. C’est peut-être à votre tour de m’expliquer comment cette femme se trouve auprès de vous. Lui aviez-vous écrit aussi, et prétendiez-vous la rendre témoin de ce qui se serait passé entre vous et son mari ?

– Je ne suis pas un lâche, répliqua vivement Karl. J’étais arrivé le premier et j’attendais le marquis de Morangis quand la marquise est apparue. Ce n’est pas elle que j’espérais voir, je vous le jure. La terreur sans fondement qui s’est emparée d’elle quand elle m’a reconnu me prouve qu’elle non plus ne croyait pas me rencontrer. Je me souviens du récit qu’elle m’a fait. Elle s’était égarée dans la forêt, surprise par la nuit, et ne retrouvait pas sa route...

L’abbé l’interrompit en disant :

– Cela suffit. Les explications que nous pourrions échanger n’ajouteraient rien à la situation. Vous n’avez plus, je vous le répète, qu’à vous éloigner. Je vous prierai seulement, puisque vous avez un cheval, de vous rendre au couvent d’Arches, à deux kilomètres d’ici, afin qu’on m’envoie des hommes pour transporter ma

belle-sœur. Puis, vous passerez au château de Morangis pour annoncer que je suis auprès d'elle et qu'elle est hors de danger.

– Mais à qui parlerai-je ? demanda Karl.

Il lui répugnait maintenant de se trouver en présence du marquis de Morangis. L'abbé le comprit avant qu'il se fût autrement expliqué.

– Vous avez raison, fit-il, je vais vous remettre un billet. Vous n'aurez qu'à le faire passer à mon frère sans vous montrer à lui.

En parlant ainsi, il prit dans l'une des poches de sa soutane un portefeuille et traça à la hâte quelques lignes sur deux papiers destinés, l'un à son ami le prieur du couvent d'Arches, qu'il avait quitté quelques instants auparavant ; l'autre à rassurer Édouard, dont il devinait les angoisses. Il les remit à Karl en ajoutant ces seuls mots :

– Partez, monsieur, et pressez-vous.

Honteux, pâle, défiguré par ces violentes émotions, le malheureux jeune homme s'éloigna après avoir jeté un dernier regard sur Delphine, étendue et toujours immobile, et bientôt l'abbé

entendit les pas de son cheval se perdre dans la forêt.

L'entretien qui précède avait eu lieu en moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter. Resté seul, l'abbé vint s'asseoir auprès de Delphine. On l'aurait crue morte, si les battements de son cœur n'eussent prouvé que la vie n'avait pas quitté ce corps inanimé et qu'elle était seulement suspendue.

En venant à ce rendez-vous, l'abbé de Morangis ne pensait guère y trouver Delphine évanouie. Il n'avait donc rien apporté de ce qui est nécessaire pour donner des soins en pareil cas. Réduit à attendre qu'elle reprit ses sens naturellement et l'arrivée des secours qu'il avait demandés au couvent, il demeura à la même place, essayant de comprendre par quelle étrange aventure Delphine s'était rencontrée avec Karl. Il ne pouvait la croire coupable. C'est lui-même qui avait reçu la lettre de ce dernier. Les termes mêmes dans lesquels Karl Savaron s'adressait au marquis de Morangis prouvaient l'innocence de Delphine. Les paroles prononcées par lui au

moment où l'abbé s'était présenté devant ses yeux surpris affirmaient cette innocence de nouveau et avec plus d'éclat encore.

– Non, se disait le prêtre, elle n'a pas failli à ses devoirs. Elle a su résister, pour l'honneur, de l'homme qu'elle aime à présent, à celui qu'elle aimait autrefois et qu'elle tenait pour mort. Mais alors quelle cause l'a conduite en ces lieux ?

Cette question portait le trouble dans son cœur. On a pu voir, par les pages précédentes, qu'il était resté longtemps avant d'avoir foi dans l'honnêteté de celle qui était devenue sa sœur. Il s'était défié d'elle. Il avait maudit sa beauté. le jour même où elle entrait pour la première fois dans le château de Morangis, seule, pauvre, abandonnée, et offrant en quelque sorte volontairement sa grâce et sa misère à la faiblesse du marquis.

Depuis, le bonheur de son frère avait effacé dans le cœur de l'abbé ces impressions premières. Après deux ans, il avait consenti à reconnaître pour sa sœur cette femme étrangère entrée par surprise dans la noble maison de Morangis.

Mais, en ce moment, il regrettait presque d'avoir eu si rapidement confiance, et le mystère dont cette aventure était enveloppée, l'irritait au point de le rendre soupçonneux et injuste. Il se demandait si Delphine était encore aussi innocente qu'il l'avait supposée jusque-là, et si sa présence en ces lieux n'était pas la preuve de sa faute.

Il en était là de ses cruelles réflexions quand Delphine fit un mouvement. Comme il veillait attentivement sur elle, il s'en aperçut, la souleva doucement entre ses bras. Elle ne tarda pas à ouvrir les yeux. Ses regards flottèrent quelques instants de droite à gauche, indécis, égarés, comme si elle eût eu quelque peine à recouvrer la mémoire. Puis ils s'arrêtèrent sur l'abbé. Une rougeur fugitive colora le visage de Delphine.

– Vous ici ? murmura-t-elle.

– Oui, répondit doucement l'abbé faisant taire ses doutes, oui, mon enfant. Je vous ai trouvée dans un bien triste état.

Et comme il vit qu'elle cherchait autour d'elle, il ajouta :

– La personne qui était auprès de vous vient de se retirer.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Delphine, et ses nerfs, subitement détendus, subirent une réaction telle qu'un torrent de pleurs coula de ses yeux. L'abbé la considérait anxieux et se demandait avec angoisse si c'étaient des larmes de regret ou des larmes de repentir. Quand elle se fut calmée, elle lui dit :

– Je ne vous interroge pas sur les circonstances qui vous ont conduit auprès de moi. Je sais que vous vous y êtes trouvé pour m'éviter un péril, et je vous en remercie. J'ai seulement une grâce à vous demander.

– Laquelle ? Parlez.

– Il faut que mon mari ignore que je n'étais pas seule quand vous êtes arrivé.

Ces paroles, que le lecteur s'expliquera si bien, produisirent sur l'abbé une impression douloureuse comme si elles eussent été équivalentes à un aveu.

– Il est donc vrai qu'elle a quelque reproche à

s’adresser, quelque faute à dissimuler ? pensait-il.

Comme cette réflexion se formulait dans son esprit et qu’il allait peut-être l’exprimer avec la dureté qui lui était naturelle quand on excitait ses soupçons, un grand bruit se fit entendre au dehors. Au même instant un homme se précipita dans la chapelle en criant d’un accent désespéré :

– Delphine ! Delphine !

L’abbé n’eut que le temps de se relever, Delphine de l’imiter, et ils n’avaient pas encore répondu que déjà le marquis de Morangis était aux pieds de sa femme qu’il couvrait de pleurs et de baisers.

– Mais comment cela s’est-il fait ? demandait-il.

Et il interrogeait tour à tour son frère et Delphine. Alors l’abbé regarda celle-ci, et après lui avoir adressé un reproche muet pour le mensonge qu’il allait commettre pour elle, il répondit :

– J’ai trouvé cette pauvre femme évanouie au milieu de la forêt. Il faut bénir Dieu qui a conduit

ma promenade de ce côté.

On s'empressa autour de Delphine. Les premiers soins lui furent immédiatement donnés ; et, bien que très faible, très pâle, très émue, elle se trouva bientôt en état de monter en voiture. Autour d'elle, à la lueur des lanternes dont, pour se mettre à sa recherche, son mari et ses amis avaient dû se munir, elle ne voyait que des visages sympathiques et alarmés anxieusement fixés sur elle. Se retournant vers son mari qui souriait à travers les larmes que l'émotion lui arrachait encore, elle lui dit :

– J'ai hâte de rentrer au château et d'embrasser Claire et Philippe.

Quelques minutes auparavant, Édouard lui avait appris qu'en ne la voyant pas revenir, les deux enfants s'étaient abandonnés à un accès de désespoir. Puis elle s'appuya d'un côté sur le bras de son mari, de l'autre sur le bras de l'abbé. Elle fut conduite ainsi vers les voitures qui attendaient à la porte de la chapelle.

Mais avant de sortir, Édouard fit un signe au valet de pied qui le suivait, et par son ordre ce

dernier ramassa le manteau sur lequel Delphine avait été étendue et qui devait servir encore à la couvrir dans la voiture. Ce manteau, on s'en souvient, c'était celui de Karl Savaron qui l'avait oublié là dans la précipitation de son départ. Il semblait que ce ne fût qu'un incident vulgaire, et c'est par cet incident cependant qu'Édouard devait apprendre la vérité.

Au moment où l'on allait se mettre en route pour regagner le château, les hommes que l'abbé avait fait mander au couvent par Karl arrivèrent suivis du prieur et de deux moines pressés d'accourir en apprenant l'accident dont une personne de la famille du marquis avait failli devenir victime. On échangea quelques paroles. Le marquis remercia lui-même les religieux pour l'empressement avec lequel ils avaient répondu à l'appel de son frère.

– Puisque les bons pères ont bien voulu venir, dit tout à coup l'abbé, je ne retournerai pas ce soir au couvent. Ma présence peut être utile au château.

Delphine entendit ces mots, et d'un signe elle

remercia son beau-frère. Mais au même moment, le prieur s'approcha de l'abbé et lui dit à demi-voix :

– Quel est donc le mystérieux messager par lequel vous m'avez fait prévenir ? À peine arrivé, après m'avoir remis votre billet, il est tombé comme une masse inerte ; nous l'avons cru mort. Pendant cinq minutes il a été sans connaissance, et, en reprenant ses sens, il m'a déclaré que bien que vous l'eussiez chargé de porter une lettre au château de Morangis, il lui était impossible de faire un pas de plus, et qu'il me priait de lui accorder l'hospitalité pour la nuit.

– Alors il est au monastère ? interrompit vivement l'abbé.

– Je l'ai fait mettre à l'infirmerie.

– Je vais avec vous, s'écria l'abbé.

Il voulait profiter de l'occasion qui lui était offerte et qu'il n'avait pas espérée, pour avoir avec Karl un entretien qui le fixerait sur le point de savoir si Delphine était innocente ou coupable. S'adressant à son frère, il lui dit :

– Décidément, je cède à la prière de M. le prieur qui me supplie de ne quitter le couvent que demain après l'office où je dois prêcher. J'arriverai au château dans la matinée ; j'ai l'assurance qu'on n'y aura pas besoin de moi plus tôt.

On se sépara donc, et tandis que l'abbé s'éloignait avec les moines dans la direction du monastère, le rapide galop de chevaux vigoureux entraînait le marquis, la marquise et leurs amis à Morangis.

Il était environ dix heures quand ils arrivèrent. Tout le monde était sur pied, les attendant, avec une impatience plus facile à comprendre qu'à décrire. Philippe et Claire surtout, avec l'impatience fébrile de leur âge et l'exagération de leur pensée, étaient excités à un degré inquiétant. Ils avaient pleuré, croyant, comme ils le disaient, leur chère maman perdue, peut-être morte au fond d'un fossé. Nul bonheur ne peut se comparer à celui qu'ils éprouvèrent en la voyant revenir, et il ne fallut rien moins que la violente fatigue qu'elle éprouvait pour qu'ils se

décidassent à ne pas l'étouffer sous leurs caresses.

Delphine, après avoir donné l'assurance que rien ne lui était nécessaire, sinon une boisson réconfortante et un repos immédiat, rentra chez elle avec ses femmes de chambre pour se mettre au lit. C'est alors seulement que le marquis et ses amis s'aperçurent qu'ils avaient oublié le dîner. Le couvert les attendait dans la vaste salle à manger. On prit immédiatement place, et bien que tous les mets fussent trop cuits, on les margea en grand appétit et en grande joie. La veillée se prolongea même assez tard.

Édouard, qui avait interrogé sa femme durant le trajet et à qui elle avait répondu de manière à confirmer le généreux mensonge de l'abbé, racontait à ses convives comment, au détour d'une allée, alors qu'elle cheminait un peu en arrière du groupe de ses compagnons, son cheval s'était emporté si rapidement dans une autre direction, qu'elle n'avait eu ni le temps d'être vue ni la pensée d'appeler au secours ; qu'entraînée ainsi très loin, ne sachant où elle se trouvait, et

son cheval, dans l'ardeur de sa course folle, s'étant abattu, elle avait été jetée à terre, évanouie. C'est là que par un miraculeux hasard l'abbé, faisant seul sa promenade quotidienne, l'avait trouvée, toujours immobile, n'ayant d'autre compagnie que le cheval qui, après un si terrible accident causé par lui, broutait avec tranquillité l'herbe autour d'elle.

Chacun tremblait à ce récit, et quelque invraisemblable qu'il pût être par certains côtés, nul ne songeait à y contredire. Il était déjà fort tard quand on songea au repos. Successivement les invités du marquis regagnèrent leur appartement. Philippe et Claire étaient remontés déjà chez eux.

Lorsque le marquis fut seul, il se prépara à suivre cet exemple ; mais avant d'entrer dans sa chambre, il passa par celle de sa femme. Delphine était endormie. La vieille gouvernante du château qui veillait auprès d'elle assura que le lendemain il ne resterait nulle trace du malheur.

Édouard se décida alors à s'aller coucher. Mais en mettant le pied dans sa chambre, il

aperçut sur un fauteuil où lui-même, en arrivant, il l'avait jeté, le manteau sur lequel Delphine était étendue dans l'abbaye d'Arches. Une réflexion lui vint tout à coup à l'esprit ; c'est que ce vêtement ne lui appartenait pas, mais qu'il devait être la propriété de l'abbé. Il regretta même de ne le lui avoir pas rendu, en pensant que le trajet des ruines au couvent était assez long pour que son frère eût le temps de souffrir du froid.

En même temps, il prenait le manteau pour le placer en un autre endroit, quand d'une poche entrebâillée un papier roula sur le tapis. Édouard s'empressa de le ramasser. Ce n'était rien qu'une carte de visite. Machinalement, sans être même poussé par la curiosité, puisqu'il croyait tenir un objet appartenant à son frère, il y porta les yeux et ne put retenir un mouvement de surprise. Il regarda mieux, croyant s'être trompé. Mais il ne se trompait pas. Il se sentit devenir très pâle et trembler. Sur cette carte était écrit le nom de *Karl Savaron*.

Cette découverte jeta le marquis de Morangis dans une consternation véritable mêlée

d’irritation et de douleur. Son imagination surexcitée se plaisait à lui présenter sa femme, dont jusqu’à ce jour il n’avait jamais douté, comme coupable du plus grand des crimes, celui de l’avoir trompé. Il comprenait maintenant ce qui jusqu’à ce moment lui avait paru mystérieux dans le rapide séjour de Karl Savaron au château de Morangis. Il s’expliquait aussi le motif pour lequel Delphine, feignant de s’égarer dans la forêt d’Arches, était restée en arrière de ses amis et les avait laissés rentrer seuls à Morangis, au risque de leur causer de mortelles inquiétudes.

– Elle voulait trouver le temps et la liberté d’un tête-à-tête avec son amant, se disait Édouard.

Ce qu’il comprenait moins, par exemple, c’est que Delphine se fût évanouie. L’abbé de Morangis affirmait l’avoir trouvée sans connaissance, et Édouard ne voulait pas douter de sa parole, alors même qu’il pressentait un mystère. N’était-ce qu’une comédie jouée par Delphine afin de donner le change sur sa conduite véritable ? Était-ce, au contraire, la vérité et y

avait-il eu entre elle et Karl quelque scène violente qui justifiait son évanouissement ?

Telles étaient les questions que se posait le malheureux Édouard. Sa confiance en Delphine avait été très longue à se dissiper ; la défiance, au contraire, s'augmentait avec rapidité. Mille faits se présentaient maintenant à son souvenir, dont il n'avait tenu nul compte au moment où ils s'étaient produits, et lui apparaissaient comme les preuves certaines d'une faute dont il ne connaissait à aucun degré les circonstances et de l'existence de laquelle il était cependant convaincu. Cela se passait la nuit. Il était seul dans sa chambre. Ses domestiques s'étaient retirés. Ses invités, un peu brisés par la fatigue et les émotions du jour, étaient rentrés dans leurs appartements. Delphine dormait dans le sien, aussi bien que Philippe et Claire. Seul le marquis veillait, face à face avec sa douleur dont l'intensité grandissait de minute en minute, sans qu'il eût cependant recueilli un seul témoignage qui lui confirmât son malheur, sinon cette carte de visite qui ne prouvait pas la culpabilité de Delphine.

Il pleurait et blasphémait tour à tour. Quand il se rappelait l'origine de la marquise de Morangis, quand il songeait à la misère de laquelle il l'avait tirée pour lui faire une situation incomparable, et quand ensuite il constatait la noire ingratitude qu'elle venait de révéler envers lui, tout son corps frémissait sous le poids de l'indignation, et, s'il se fût écouté, il se serait précipité sur-le-champ vers l'appartement de Delphine, afin de la punir et de venger d'un seul coup les horribles tortures par lesquelles il passait. Il se contint cependant. Il songea aux invités qui remplissaient son château et auxquels il ne voulait pas donner le spectacle de la honte qui venait d'envahir la maison. Il maudissait leur présence. Il formait des vœux afin qu'ils s'éloignassent au plus tôt ; mais il était résolu à leur cacher sa peine et à leur laisser ignorer l'incident qui en était la cause.

Il songeait aussi à ses enfants. Il connaissait la tendresse profonde qu'ils portaient à Delphine, et il redoutait de jeter dans ces âmes affectueuses et pures l'ombre d'un soupçon contre celle que lui-même leur avait appris à respecter.

Et puis enfin, il était retenu par un sentiment lâche autant qu'humain, qui faisait qu'en maudissant celle qui le rendait malheureux, il ne pouvait cesser de l'aimer, et qu'alors même qu'il était convaincu de son indignité, il voulait en douter encore. Il éprouvait contre elle une rage intense et sourde, sans se sentir la force d'affronter sa présence et de lui adresser les reproches qu'elle méritait.

– Mais que faire alors ?

Cette question se posait dans sa pensée avec des alternatives redoutables et sans qu'il fût capable de lui donner une solution. Ne rien dire, ne rien faire ; dissimuler soigneusement son chagrin et sa blessure, en mourir au besoin sans en parler ; c'était peut-être le parti le plus digne. Mais lorsqu'il serait en présence de Delphine, lui serait-il possible de contenir ses légitimes sentiments, et n'y avait-il pas à redouter qu'il cédât alors aux fureurs déchaînées en lui ?

Et puis, comment admettre que le marquis de Morangis, héritier d'une maison où l'honneur des femmes est légendaire autant que la valeur des

hommes, laissât impunément faire injure à son blason et ne tirât pas vengeance de ce Karl Savaron, cru mort si longtemps et ressuscité pour le malheur d'Édouard et de Delphine ?

Tout en pensant à ces choses, Édouard s'était jeté sur son lit. Le sommeil le surprit au moment où ces graves préoccupations engendraient la fièvre dans son cerveau malade. Le matin le réveilla et le trouva livré aux mêmes angoisses et aux mêmes perplexités. Néanmoins il était plus calme, et alors il comprit qu'avant de se faire sur les événements qui le rendaient si malheureux une opinion définitive, il fallait interroger habilement Delphine et s'efforcer de savoir d'elle comment ils s'étaient accomplis.

Ce parti définitivement arrêté dans sa pensée, il se prépara à l'exécuter. Il s'arma de courage, il détermina dans sa pensée les termes des questions qu'il adresserait à Delphine. Il se préparait avec le même soin qu'un juge qui doit interroger un prévenu.

Tout à coup il se dit :

– Mais si de cet interrogatoire la culpabilité

allait ressortir nette, formelle, prouvée et sans que le doute demeurât possible ?...

Alors il se laissa aller dans un fauteuil. De ses mains il se couvrit le visage, et les sanglots longtemps contenus s'échappèrent de sa poitrine.

À ce moment la porte de sa chambre s'ouvrit et l'abbé de Morangis entra. En le voyant, Édouard se leva, courut à sa rencontre, et comme l'abbé, à l'aspect de son visage pâle, défait, s'était arrêté les bras ouverts, il s'y précipita en criant :

– Mon frère, mon frère, je suis bien malheureux !

– Malheureux ? demanda vivement l'abbé. Est-ce que l'état de votre femme s'est aggravé ?

Édouard secoua la tête et dit :

– Je ne sais si cela ne vaudrait pas mieux. Non, ce n'est pas sa santé qui m'inspire des inquiétudes, c'est notre bonheur. Voyez plutôt.

En parlant ainsi il s'était dégagé de l'étreinte fraternelle, et soulevant le manteau cause de toutes ses douleurs, il montrait à l'abbé la carte

de Karl Savaron.

L'abbé demeura quelques secondes sans comprendre ; il se frappa soudain le front et demanda :

– Ce manteau, où l'avez-vous trouvé ?

– Dans les ruines, répondit Édouard. Il servait de couche à Delphine quand j'y suis arrivé.

– Et sur cet indice vous l'avez crue coupable ? C'est là, je pense, la cause de votre douleur ?

Édouard fit un signe affirmatif.

– Rendez grâces à Dieu, répondit vivement l'abbé. Votre femme est toujours digne de vous.

– Quoi ! vous savez !...

– J'ai passé la nuit au couvent d'Arches, et plusieurs heures auprès de ce jeune homme dont l'état, à la suite des émotions qu'il a subies depuis plusieurs jours, inspire les plus vives craintes. Je lui ai arraché, lambeau par lambeau son secret. Son âme est livrée à une passion ardente autant que coupable pour votre femme. Il l'a retrouvée à Paris, et lorsqu'elle a voulu rentrer à Morangis, c'était pour le fuir.

– Oui, je me souviens, murmura Édouard. Elle ne voulut pas me dire le motif auquel elle obéissait, je comprends maintenant.

– Elle se montrait fidèle à ses devoirs. Ce jeune homme la poursuivit jusqu'ici. Elle s'efforça vainement de l'éloigner, et lorsque enfin elle y parvint, elle fut effrayée des menaces qu'il proféra.

– Que ne m'avouait-elle la vérité ? s'écria Édouard.

– Elle fit sagement de se taire, reprit l'abbé. Vous avouer la vérités c'eût été infailliblement armer votre bras contre Karl Savaron et armer le sien contre vous. Delphine préféra donc attendre. Les choses en étaient là quand hier, s'étant égarée dans la forêt, elle s'est rencontrée avec lui. Il lui a tendu un piège, l'a attirée dans les ruines de l'abbaye, et si votre femme n'avait pas été la plus pure, la plus dévouée, la plus courageuse, la plus aimante des épouses, vous auriez maintenant le droit de gémir et de pleurer. Mais elle a été ce qu'elle doit être. C'est moi qui vous l'affirme, non point comme votre frère, mais comme prêtre

du Dieu vivant.

L'abbé n'avait pas encore terminé sa phrase qu'Édouard de Morangis, transporté de joie, s'élançait hors de sa chambre en courant, arrivait jusqu'à l'appartement de Delphine, y entrait comme un fou et se jetait aux pieds de sa femme dont il couvrait les mains de baisers et de larmes.

Émue, surprise, Delphine s'abandonnait aux caresses de son mari. Tout à coup, à deux ou trois mots qu'il prononça, le souvenir des jours précédents revint en sa mémoire. Elle se rappela les craintes subies par elle lorsque Karl Savaron, osant venir la poursuivre jusque dans le château de Morangis, s'y était rencontré avec le marquis. À ce moment, elle avait déjà deviné les soupçons de son mari. Elle s'en souvint très nettement, et rapprochant l'attitude qu'il affectait alors de celle qu'il gardait maintenant, et qui révélait tant de confiance et d'amour, voire un sentiment de repentir, elle comprit tout ce qui venait de se passer, et dit, non sans mélancolie :

– Édouard, cher Édouard, vous aviez douté de moi !...

– Je voulais te le cacher, murmura-t-il tristement ; mais puisque tu as découvert la vérité, j'avoue que j'ai été assez fou pour croire que tu ne m'aimais plus et que tu aimais l'autre.

– Et comment ce soupçon vous était-il venu ?

À cette question, Édouard prit place à côté de sa femme et n'hésita plus à raconter ce que le lecteur connaît déjà. Delphine écouta très attentivement ce récit ; quand il fut terminé, elle dit :

– Ainsi, c'est votre frère qui s'est porté vis-à-vis de vous garant de mon innocence ?

Édouard se méprit à cette question et crut y voir un reproche. N'en méritait-il pas un, en effet, pour avoir douté de Delphine ? Mais elle était trop heureuse pour songer à lui garder rancune. Surprise par l'abbé aux ruines d'Arches, évanouie entre les bras de Karl Savaron, elle avait bien compris, revenue à elle, que les apparences n'étaient pas en sa faveur et qu'il lui serait difficile, sinon impossible, de prouver qu'elle ne se trouvait pas volontairement en cet endroit. Maintenant, l'assurance donnée par

l’abbé de Morangis lui démontrait qu’il ne doutait plus d’elle, et que son mari était également convaincu de son innocence. C’était donc la tranquillité de sa vie à jamais assurée. On rendait à son courage la justice qu’il méritait.

À son tour elle voulut raconter à Édouard comment les choses s’étaient accomplies, Elle lui en fit le récit fidèle, d’autant plus fidèle qu’elle n’avait rien à dissimuler, puisque tout, dans cette affaire, était à son honneur.

– Il n’y avait jamais eu d’orage sur notre bonheur depuis que nous sommes mariés, lui dit Édouard quand elle eut terminé ; celui-ci a été le premier. Il sera le dernier, je l’affirme. Il m’a appris que tu vaux plus encore que je ne croyais, et que, comme l’a dit si bien mon frère, tu es la plus pure, la plus courageuse, la plus aimante des épouses ; et moi j’ajoute : la plus aimée.

– Il a dit cela ? s’écria Delphine que faisait rougir de plaisir cet hommage d’un homme qui si longtemps avait été pour elle comme un ennemi.

– Il l’a dit, et il n’a dit que la vérité !

Une semaine après les événements racontés dans ces pages, le château de Morangis avait repris sa physionomie accoutumée. L'abbé l'habitait comme par le passé et continuait les études de Philippe avec un soin égal à celui qu'apportait Delphine dans l'éducation de Claire.

Rien ne manquait au bonheur d'Édouard. Il suffisait qu'il eut été un instant compromis pour qu'il en appréciât mieux le prix. De longues années de repos et de sérénité s'offraient en perspective à ses espérances, et les plans qu'il formait en vue de l'avenir avaient pour objectif unique les êtres qui lui étaient chers.

Quant à Delphine, sa tendresse pour son mari s'était accrue au milieu de ces douloureuses aventures. Elle ne poursuivait d'autre but que de s'attacher à prouver qu'elle était digne de porter le nom de Morangis, et capable de lui donner une auréole nouvelle de beauté, d'esprit et de vertu.

Karl Savaron resta pendant plusieurs semaines au couvent d'Arches, et, par suite des violentes impressions qu'il avait ressenties, malade au point d'être à plusieurs reprises entre la vie et la

mort. Les soins énergiques et dévoués dont il fut l'objet de la part des moines le sauvèrent. Mais, une fois rétabli, il éprouva un découragement si profond, il constata si bien, en comprenant que Delphine était irrémédiablement perdue pour lui, le vide de son cœur, il eut tant de peine à se rattacher à l'existence, qu'il se retourna comme un désespéré vers les idées religieuses auxquelles le ramenait sans cesse le spectacle dont il était témoin chaque jour. Peu s'en fallut qu'il n'embrassât la vie monacale. Il se serait arrêté à ce parti sur-le-champ, sans le refus que le prieur opposa à ses désirs, en objectant qu'il n'avait pas la vocation. Et comme Karl insistait, il lui fut répondu :

– Éloignez-vous pendant deux années. Retournez à Paris, à vos affaires, à vos plaisirs. Voyagez et cherchez à vous distraire. Si, dans deux ans, vos sentiments ne se sont pas modifiés, les portes de cette maison s'ouvriront devant vous.

C'est ainsi qu'un matin, le cœur rempli d'aspirations vagues, indéfinies, où l'amour

inspiré par Delphine se confondait dans les ardeurs nées de l'idée de Dieu, Karl Savaron quitta tristement le couvent d'Arches, en disant aux pères :

– Au revoir !

Il ne revint pas. Avant l'expiration du délai qui lui avait été fixé, il épousait à Naples la fille d'un banquier, correspondant de sa propre maison, laquelle, sous sa direction, retrouvait la même prospérité qu'au temps de feu Jacques Savaron. Eh quoi ! demandera-t-on, voilà donc ce qui survivait à des passions si violentes ? Se peut-il que l'homme soit si changeant ? Oui, sans doute, et n'est-ce pas heureux ? En mettant impitoyablement le pied sur des sentiments exaltés auxquels il ne pouvait donner une pâture, en les condamnant à l'oubli, Karl agissait en disciple de la saine raison. C'était le commencement de la sagesse.

La cousine Marie

I

Ma famille est originaire du Vivarais. À quelques lieues de Viviers, entre de hautes montagnes, on trouve la Vignasse. Tel est le nom du berceau des Férambault. La nature, en ce pays, est sauvage et puissante. Les flancs des collines disparaissent sous des bois de pins, de mûriers et de châtaigniers gigantesques. Au pied des arbres poussent la vigne et le blé. Parfois, le rocher demeuré à nu laisse voir une grande traînée grise. C'est une coulée basaltique qui du sommet de la montagne descend abrupte, semblable à un escalier de Titans, jusqu'à la vallée dans laquelle elle se perd. Là coule, à travers des prairies grasses et fertiles, une eau limpide comme le cristal. Elle trace dans la terre humide des sillons larges dont le lit se garnit peu à peu de cailloux entraînés par ses flots, et dont les bords se couvrent de verdure et de fleurs. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, à la fonte des

neiges et après les pluies, ces timides ruisseaux deviennent torrents, et, renversant tout sur leur passage, vont grossir le Rhône, qui mugit impétueux de l'autre côté des montagnes.

Dominant un vallon délicieux, la Vignasse s'élève sur des coteaux boisés. L'extérieur de la maison est riant et tranquille. Mêlée à la clématite, la vigne vierge grimpe follement aux murs et les pare de verdure et de pampres. Un vaste jardin entoure la maison. Il est divisé en trois parties. Ici les fleurs, là les fruits, plus loin le potager. À l'extrémité du jardin s'étend une vaste terrasse d'où l'œil ébloui découvre un splendide panorama, l'immense étendue des champs qui descendent en escaliers jusqu'à la vallée. Au-delà de cette terrasse se trouve une cour qui dessert toutes les dépendances de la propriété, l'habitation des valets, les écuries, les magnaneries et les remises.

À l'intérieur, l'habitation est spacieuse, confortable et commode. On devine que plusieurs générations ont vécu là et ont cherché à s'y faire une existence agréable. Sans être gentilshommes,

les Férambault sont cependant plus que des paysans. Ils appartiennent à la bourgeoisie campagnarde. Si avant la révolution ils n'étaient pas suzerains, du moins ils n'avaient pas été vassaux. Plusieurs furent écuyers des seigneurs de Crussol. Quelques-uns rendirent la justice au nom du roi. D'autres furent des clercs très savants, et l'un d'eux s'occupa d'astronomie avec succès. C'est lui qui fit construire au sommet de la colline, au-dessus de l'habitation, l'observatoire qu'on y voit encore. C'est là qu'il allait converser avec les étoiles.

Mais ce qui assura la fortune et la renommée des Férambault dans le pays, c'est qu'ils furent des premiers à s'occuper de l'élève des vers à soie et de la culture du mûrier. Encore aujourd'hui, bien que cette industrie soit aux trois quarts ruinée, lorsque vient le temps des *magnans*, la Vignasse semble emprunter aux souvenirs de son passé les éléments d'une vie toute nouvelle. On y occupe durant deux mois un personnel considérable, garçons et filles du pays, chargés de veiller sur les vers à soie et de cueillir leur nourriture sur les mûriers au feuillage

sombre.

C’est à la Vignasse et dans les dernières années de l’empire que se passèrent les événements que je vais raconter. Cette terre appartenait alors au frère aîné de mon grand-père. Je ne l’ai connu que bien longtemps après ces événements. Nous l’appelions l’oncle Arsène. Lorsque je le vis pour la première fois, il venait de dépasser la soixantaine. C’était un beau gars qui du vieillard n’avait que l’âge. Hérissée et bouclée comme la chevelure légendaire du général Kléber, la sienne était à peine grise. Il conservait toutes ses dents, l’estomac, l’appétit, la taille d’un jeune homme et une vigueur de jarrets qui lui permettait de chasser dans la montagne durant des journées entières. Ses traits respiraient la bonté. Il ne portait ni moustaches ni barbe, mais un simple bouquet de poils au-dessus du menton, mouche entièrement blanche que ses doigts frisottaient dès qu’il était au repos.

Il vivait à la Vignasse avec sa fille unique, celle que j’ai appris à aimer sous le nom de cousine Marie, qui s’était juré de ne le quitter

jamais, et qui même, lorsqu'elle fut mariée trouva moyen de tenir parole en décidant son mari à s'installer pour toujours à la Vignasse.

Au moment où commence ce récit, la cousine Marie avait dix-huit ans. En s'épanouissant, la fleur de sa jeunesse avait mis sur son beau visage une douceur et une fierté charmantes. Elle était pleine de vertus et de grâces, comme son nom ; courageuse comme une fille des montagnes, charitable et pieuse comme sa mère, qui avait laissé dans le pays un grand renom de sainteté. Le père et la fille s'adoraient. Leurs jours s'écoulaient paisiblement, chacun amenant ses peines et ses joies. Mais grâce à la modestie de leurs désirs communs le foyer de l'oncle Arsène ne cessa jamais d'être paisible et fortuné.

Les désastres de 1813 et de 1814 n'eurent à la Vignasse qu'un léger contrecoup. À cette époque, il était bien peu de familles où les mères n'eussent pas à verser des larmes en songeant au sort de leurs enfants arrachés à leurs bras et entraînés loin d'elles, dans des combats sanglants. Mais l'oncle Arsène n'avait pas de fils

et bien qu'il fût souvent le témoin et le confident des violentes douleurs des mères ; bien qu'il vît fréquemment des jeunes hommes, presque des enfants, enlevés à leurs foyers pour aller remplacer dans les rangs de l'armée les héros ignorés, morts obscurément à la peine bien qu'il y eût sous ses yeux des campagnes dépeuplées, un grand nombre de jeunes filles vouées au célibat, des récoltes mourant sur pied, des terres stérilisées, les bras manquant pour les cultiver ; en dépit de tant d'irréparables maux, au fond de ces montagnes, dans la solitude où s'écoulait sa vie, il était en quelque sorte désintéressé des douleurs qui frappaient son pays. Il n'en connaissait pas d'ailleurs toute l'étendue. En ce temps, il n'existait ni chemins de fer, ni télégraphe, ni journaux populaires. Dans le Vivarais, dans les Cévennes, dans l'Auvergne, dans toutes les contrées montagneuses d'un accès difficile, où les routes manquaient, les nouvelles n'arrivaient qu'à de longs intervalles. Le plus souvent les documents officiels ne contenaient qu'une partie de la vérité, la partie la moins alarmante. Les lettres venues des grandes villes

étaient elles-mêmes sobres de détails. On savait que des batailles se livraient quotidiennement, tantôt au nord, tantôt au midi, que l'Europe se coalisait contre nous ; mais les cris de la nation pantelante, épuisée, meurtrie, n'arrivaient à la Vignasse qu'en échos affaiblis, et ce n'est qu'après de longs mois que l'on connaissait exactement l'issue de ces terribles mêlées, par quelque soldat qui y avait pris part et qui rentrait dans son village, mutilé pour le reste de ses jours. Telle était la situation lorsque la Vignasse fut le théâtre de l'aventure qui fait l'objet de ce récit.

II

Au commencement du printemps de 1813, par une soirée pluvieuse, vers dix heures, les portes de la maison étant fermées, les domestiques couchés, l'oncle Arsène et sa fille travaillaient dans la grande salle du rez-de-chaussée, lui mettant ses comptes en ordre, elle brodant sous son paternel regard.

Tout à coup, dans la profonde tranquillité de la nuit, un léger bruit se fit entendre et deux coups discrètement frappés résonnèrent contre la porte de l'habitation.

Pour bien faire comprendre l'interrogation pleine d'inquiétude et d'anxiété qui se manifesta tout à coup sur la figure de nos deux personnages, il faut dire qu'à la Vignasse, la maison des maîtres est placée au milieu de jardins et de cours qui sont eux-mêmes clos de murs ou de haies vives, et dans lesquels on ne pénètre que par une ouverture fermée d'une solide grille qu'on cadenasse aussitôt que vient le soir. Il fallait donc que le tardif visiteur eût escaladé la première enceinte ou brisé les serrures, ce qui n'était pas, on en conviendra, un procédé propre à faire accueillir sa venue avec confiance. Néanmoins, l'oncle Arsène se leva, mais la cousine Marie fut debout aussitôt que lui.

– N'y allez pas, mon père, dit-elle : C'est peut-être un malfaiteur.

Il haussa les épaules et voulut passer outre. Elle le retint et reprit :

– Nous n’attendons personne. Tous nos gens sont couchés. Que ce soit un parent de Nîmes ou un ami, je le veux bien ; mais encore est-il prudent de s’en assurer. Montez dans votre chambre. Par votre croisée interrogez, et vous saurez alors si vous devez ouvrir à un homme qui n’a pu se trouver à cette heure-ci, là où il est, qu’en passant par-dessus le mur.

Désireux de rassurer sa fille, l’oncle Arsène se montra docile. La croisée de sa chambre était placée au-dessus de la porte d’entrée ; c’est là qu’il courut.

Au moment où il poussa brusquement les persiennes, jetant sur les champs un rapide coup d’œil et dans son jardin un regard plus attentif, la lune, claire et blanche, sortit des nuages. Elle lui permit de distinguer un individu qui leva vers lui des yeux suppliants. À la courte distance où ils étaient l’un de l’autre, le dialogue suivant s’engagea :

– Qui demandez-vous ?

– M. Arsène.

– C’est moi. Que souhaitez-vous ?

– Je vous en supplie, ouvrez-moi vite. Je ne peux m’expliquer ici. Je crains d’être poursuivi.

Ces paroles ne rassurèrent pas l’oncle Arsène. Il reprit :

– Poursuivit ! Avez-vous donc un crime à vous reprocher ? Comment êtes-vous entré dans la propriété ?

– Je suis un honnête homme, monsieur. J’avais peur. J’ai franchi un mur. Je redoutais de donner l’éveil à vos gens ou au chien de garde. C’est en me traînant que je suis arrivé jusqu’à cette porte. Je meurs de fatigue et de faim. Je viens de Lyon à pied.

Ayant prononcé ces mots d’un accent brisé, l’inconnu ajouta en baissant la voix, comme s’il eût craint d’être entendu :

– Je suis le fils de votre ami Chambert, de Lyon.

– Ah ! mon pauvre garçon, je suis à vous.

En disant ces mots, l’oncle Arsène referma la croisée, descendit précipitamment l’escalier en

disant à sa fille, qui n'avait rien perdu de cette conversation :

– Il est arrivé quelque malheur à Chambert.

En même temps, il ouvrit la massive porte de chêne. Le fils Chambert entra. La porte fut refermée derrière lui, tandis qu'il allait tomber exténué sur un siège qu'on ne lui avait pas encore offert.

C'était un jeune homme de vingt ans à peine, au regard intelligent et sympathique, aux traits délicats. Il était vêtu comme les compagnons du Devoir, d'une blouse blanche serrée à la taille par une ceinture de cuir, coiffé d'une petite casquette de laine brune d'où ses cheveux noirs s'échappaient en boucles soyeuses. Malgré ce vêtement, il conservait l'allure d'un gentilhomme travesti. Ses mains blanches et fines eussent attiré l'attention d'un limier de police. Il portait derrière le dos un petit sac de voyage. Ses souliers étaient couverts de poussière, et le désordre de ses habits témoignait d'une marche rapide. Il était si pâle que la cousine Marie sentit son cœur se serrer. Au moment où son père allait

interroger le nouveau venu, elle l'interrompit en s'écriant :

– Vous l'interrogerez tout à l'heure, mon père, il meurt d'inanition.

– Je marche depuis vingt-quatre heures et je n'ai pris, durant ce temps, qu'une bouchée de pain arrosée d'eau claire.

Le fils Chambert n'avait pas encore terminé sa phrase que Marie courait à un buffet d'où elle rapportait du bouillon froid, du vin, du pain et un morceau de viande. Elle plaça le tout sur la table devant le jeune homme, qui sans mot dire se mit à manger et à boire comme s'il eût été seul.

Durant quelques minutes, il ne fit autre chose. Enfin, lorsqu'il fut rassasié, il leva les yeux vers la cousine Marie, et pour la première fois depuis qu'il était entré, il remarqua qu'elle était jeune et belle. Une légère rougeur colora ses joues ; souriant tristement, il dit :

– Me pardonnerez-vous, mademoiselle, cette brusque entrée et la gloutonnerie dont je viens de vous donner le spectacle ?

La cousine Marie sourit également, sans pouvoir cacher la pitié qu'elle éprouvait ; mais elle ne répondit pas. Ce fut l'oncle Arsène qui prit la parole :

– Vous êtes tout pardonné, mon garçon. Mais expliquez-nous vite comment et pourquoi vous êtes ici.

Le fils Chambert, sans se lever, déboucla la ceinture de cuir qui lui ceignait les reins, y prit une lettre qu'il tendit silencieusement à l'oncle Arsène. Celui-ci décacheta le pli et lut à haute voix ce qui suit :

« Ces quelques lignes, mon cher Arsène, vous seront remises par Jacques Chambert, mon fils. Le sort vient de le faire soldat. Il doit, sous trois jours, ou se faire remplacer ou rejoindre son régiment. Entre ces deux partis, je n'ai pas le choix. Le prix des remplaçants est de douze mille francs. Je ne possède pas cette somme. Dans l'état actuel des affaires, je ne puis ni la retirer de mon commerce, ni l'emprunter, n'ayant aucune garantie à offrir à un prêteur. Je n'ai qu'un moyen

d’empêcher mon fils d’aller à un trépas certain, sa mère d’en mourir, c’est de le faire fuir. Si dangereux que soit ce moyen, je n’hésite pas, puisque c’est le seul qui me soit offert. Nous voulons conserver notre enfant. Sa mère et moi, nous vous l’envoyons, avec l’espoir que vous pourrez le tenir caché et qu’il sera en sûreté dans vos montagnes, jusqu’au moment où je parviendrai à l’arracher à la funeste situation qui lui est faite. J’adresse ce suprême appel à l’amitié dont vous m’avez déjà donné tant de preuves, avec la certitude que je vous trouverai encore une fois disposé à servir votre vieil ami.

« CHAMBERT. »

Lorsqu’il eut terminé la lecture de cette lettre, l’oncle Arsène, quelques sentiments qu’elle eut fait naître en lui, releva la tête, regarda Jacques avec bonté et lui dit :

– Votre père a eu raison de s’adresser à moi. Je regrette de n’être pas assez riche pour pouvoir sacrifier une somme aussi considérable que celle qui serait nécessaire à votre libération. Mais, quoi

qu’il en puisse coûter, nous vous cacherons ici.

– Quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas ! murmura le jeune réfractaire.

– Ne parlez pas de reconnaissance. Je suis l’ami de votre père, et ce que je fais est tout simple. Pour ce soir, vous coucherez dans l’habitation. Demain vous ne quitterez votre chambre qu’à la nuit, et ce sera pour vous rendre dans la retraite que je vais préparer à votre intention.

Jacques Chambert formula, non sans effusion, de nouveaux remerciements.

– Êtes-vous sûr de n’avoir pas été remarqué dans les environs ? demanda l’oncle Arsène.

– J’ai passé la journée d’hier dans une grange, aux environs de Viviers, répondit Jacques. Je me suis mis en route à dix heures du soir, évitant les lieux habités. À quatre heures, aujourd’hui, j’ai passé près du Rhône, et depuis, je n’ai rencontré personne qu’un berger à qui j’ai demandé ma route.

– Allons, tout est pour le mieux. Mais si de

Viviers ici vous avez mis vingt-quatre heures, vous avez dû faire de grands détours et vous devez avoir besoin de repos. Suivez-moi.

Ayant salué la cousine Marie, qui sans prendre part à l'entretien, semblait approuver les paroles de son père, Jacques suivit l'oncle Arsène, qui le conduisit à une chambre non loin de la sienne et voulut lui-même préparer son lit. Puis, ayant examiné toutes choses pour s'assurer que Jacques était en sûreté dans cette chambre et n'y manquerait de rien, il lui souhaita une bonne nuit et se retira.

À peine seul, Jacques tomba sur son lit comme une masse inerte et s'endormit, tandis que l'oncle Arsène et sa fille examinaient ensemble la grave question de savoir en quel lieu ils allaient le cacher.

III

À deux jours de là, Jacques Chambert était installé dans l'observatoire situé au sommet de la

colline, au-dessus de la Vignasse. Cet observatoire, construit, ainsi que je l'ai dit, par un membre de la famille Férambault, homme plein de science, grand amateur d'astronomie, n'était autre chose qu'une petite tour composée de deux pièces, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, et surmontée d'une terrasse sur lequel le savant passa plus d'une nuit à contempler les astres à l'aide d'un télescope. Par respect pour sa mémoire, ses descendants, et l'oncle Arsène comme les autres, s'étaient fait un devoir de conserver la maisonnette en bon état. Elle renfermait un mobilier simple, mais confortable. L'œil y jouissait d'une vue charmante sur les bois voisins. C'était une retraite délicieuse où, bien des années après les événements que je raconte, j'ai passé enfant les plus douces heures de ma vie. En aucun autre endroit, Jacques n'eût été plus en sûreté. En effet, l'observatoire offrait à ce point de vue divers avantages, et le premier c'était d'être situé sur la propriété de l'oncle Arsène, au milieu d'un bois de châtaigniers, qui en défendait l'accès. En outre, grâce à l'ombre épaisse de ces arbres

géants, il était caché de toutes parts au regard des voyageurs qui passaient au pied de la montagne.

Quant aux gens de la Vignasse, ils n'y montaient jamais. Seuls l'oncle Arsène et sa fille dirigeaient souvent leur promenade de ce côté. En dix minutes ils gagnaient la maisonnette, et, durant les chaudes soirées de juillet, ils demeuraient de longues heures à respirer un air plus pur que celui de la plaine et tout embaumé par les saines et vivifiantes odeurs que répandent autour d'elles les plantes alpestres.

Grâce à ces circonstances particulières, Jacques fut installé dans l'observatoire sans que personne pût deviner que la maisonnette comptait un habitant. Néanmoins il lui fut recommandé d'être prudent, de ne pas sortir durant le jour, de n'allumer jamais sa lampe le soir sans avoir hermétiquement fermé les volets, et de ne pas étendre ses promenades de nuit au-delà du bois de châtaigniers. Jacques se conforma à ces instructions. Bientôt, ayant pu rassurer sa famille sur son sort et se faire à sa nouvelle vie, il commença à goûter un bonheur plus tranquille

qu’en aucun temps de sa vie. Il était instruit, d’une nature poétique ; il se plaisait à écrire ses impressions, tantôt en prose, tantôt en vers. Il aimait jusqu’à l’adoration les grands spectacles de la nature. Dans sa nouvelle demeure, le grand livre de Dieu était sans cesse ouvert devant lui, aux pages les plus sublimes ; il passait dans la contemplation et dans l’étude de délicieuses journées.

Deux fois par jour, le matin et le soir, l’oncle Arsène et la cousine Marie venaient le voir. Dans un panier, celle-ci lui apportait sa nourriture quotidienne. Elle dressait elle-même son couvert, plaçait les mets devant lui et le rendait confus à force de prévenances et de soins. Le soir, ils veillaient longtemps avec lui, et dans ces causeries intimes, la charmante nature de Jacques se révélait tout entière.

Le père et la fille n’avaient pas été longtemps sans apprécier les qualités de leur hôte. L’oncle Arsène l’aima bientôt comme son propre fils.

Quant à la cousine Marie, elle éprouvait pour lui plus de pitié que d’estime. Aux yeux d’une

femme qui n'est pas mère, l'homme qui se cache pour ne pas aller combattre les ennemis de son pays sera toujours un être inférieur ou tout au moins incomplet. Bien qu'elle eût cru comprendre que Jacques ne manquait pas de courage, elle ne pouvait se défendre à son égard d'une sorte de dédain qui ne se trahissait guère que par la froideur qu'elle affectait à son égard, même en le servant, mais qui n'en existait pas moins en elle et l'empêchait de se livrer envers lui à l'affection naturelle de son cœur.

Jacques ne pouvait rien deviner de cette impression. Entouré par le père et par la fille, accablé par celui-ci de marques d'affection, il était pénétré d'une reconnaissance qu'il s'efforçait d'exprimer dans ses actes et dans son langage.

Mais bientôt à ce sentiment vint s'en mêler un autre d'un ordre plus intime. Jacques avait vingt ans, une imagination exaltée. Marie était belle. Il l'aima. Ce résultat était facile à prévoir, et si l'oncle Arsène avait eu une plus profonde expérience des choses du cœur, il l'eût prévu.

Jacques aima Marie avec toute l'enthousiaste tendresse d'une âme vierge, jeune et chaude. La solitude dans laquelle il vivait, ce qu'il y avait de romanesque dans sa situation, le mystère dont ses amis s'environnaient pour le venir voir, furent autant d'aliments pour son amour qui éclata un matin au moment où, derrière les rideaux de sa chambre, il voyait Marie venir vers lui gracieuse et fière, semblable à une bonne fée.

Durant toute la nuit qui suivit sa découverte, il erra dans les bois qui environnaient sa retraite, les cheveux au vent, le front dans les cieux, rêvant d'elle et se répétant sans cesse ces mots : « Je l'aime ».

Il n'osa cependant le lui faire savoir. L'attitude qu'elle conservait envers lui n'avait rien qui pût le pousser aux aveux. Jamais elle ne venait autrement qu'accompagnée de son père. À la vérité, elle lui tendait la main ; mais elle atténuait ce que ce geste pouvait avoir de bienveillant et de fraternel par une froideur de langage qui prouvait que, tout en remplissant les devoirs sacrés de l'hospitalité, elle ne pouvait

ouvrir son cœur aux tendres sentiments qu'il éprouvait lui-même. En présence de ce jeune homme éloquent et beau, son visage ne trahissait aucune émotion ; ses traits, d'une irréprochable pureté, conservaient encore la candeur sereine de l'indifférence enfantine.

Est-ce cependant que la cousine Marie ne partageât aucune des impressions qu'elle avait fait naître ? Loin de là. À dix-huit ans, au sein de sa tranquille existence, des sentiments inconnus et soudains s'étaient emparés d'elle. Jusqu'à ce jour aucun homme, à l'exception de son père et de son frère, n'avait vécu si près d'elle, n'avait été mêlé si directement à ses actions, à ses pensées. La présence de Jacques venait de bouleverser toute sa vie en lui révélant des mondes nouveaux, des sensations imprévues. Elle ne pouvait s'approcher de la maisonnette où Jacques était caché sans se sentir émue. Loin de lui elle était en proie à une indicible mélancolie qui ne se dissipait que lorsque sonnait l'heure d'aller le retrouver. Elle s'intéressait aux circonstances les plus simples de son séjour à l'observatoire, et s'effrayait de lire dans son

regard les pensées qu'elle pouvait lui inspirer.

Cependant, en dépit de tels symptômes, elle ne s'était pas encore dit qu'elle l'aimait. Elle continuait, au contraire, malgré l'attrait qui les entraînait l'un vers l'autre, à ressentir le dédain qu'elle avait éprouvé dès le premier jour pour ce qu'elle appelait la pusillanimité de Jacques. Elle lui en voulait de se cacher comme un lâche, de se soustraire au plus patriotique des devoirs, de rester oisif et caché dans cette inaccessible retraite, alors que des exemples dont le retentissement était arrivé jusqu'à elle auraient dû l'appeler aux frontières, en un mot, de n'être pas un héros.

Mais ces impressions, qui étaient un obstacle à l'épanouissement complet de l'amour dans son cœur, elle les tenait cachées avec autant de soin que les sentiments plus tendres qui plaidaient en elle la cause de Jacques.

Au bout d'un mois, rien n'était changé dans son attitude, dans ses manières. Jacques recevait toujours de sa part le même accueil tranquille et froid. Elle ne cherchait ni à comprendre l'homme

si vivement épris d'elle, ni à provoquer des explications. Quant à l'oncle Arsène, il n'avait rien deviné ni rien vu.

Dans le silence de ses nuits sans sommeil, Jacques se désespérait de ne pas arriver à faire partager à Marie ses propres sentiments. S'exaltant de plus en plus à force de rêver d'elle, il s'était vingt fois promis de parler, il avait appris vingt phrases pathétiques qu'il se jurait de lui faire entendre, préparé des lettres éloquentes où il lui dépeignait sa flamme. Mais lorsque le matin il la voyait arriver au bras de l'oncle Arsène, bienveillante, mais insensible, ses mains et sa langue restaient paralysées. Il n'avait plus le courage de remettre ses lettres ni de prononcer un discours.

Cet état de choses se prolongeait. Jacques était en proie à une fièvre qui maigrissait son corps, allumait dans ses yeux un feu sombre et dorait à son pâle visage une expression de désespoir qu'une femme plus expérimentée que Marie eût comprise sur-le-champ.

Enfin, une circonstance inespérée fit éclater la

vérité entre ces deux cœurs si bien faits pour s'entendre. Une nuit, entraîné par l'exaltation de ses sentiments, Jacques descendit la colline et vint errer sous les fenêtres de l'habitation. Au premier étage, au-dessus de sa tête, était la chambre de la cousine Marie. À travers les persiennes closes, Jacques distinguait la faible lueur d'une veilleuse que la cousine Marie allumait tous les soirs. Il se promenait de long en large devant la maison, composant des poèmes où se révélaient sa fièvre et son amour, heureux de se dire qu'il veillait sur sa bien-aimée, souhaitant qu'un danger se révélât et lui permît de la défendre, de la sauver au péril de ses propres jours.

Le hasard voulut que cette nuit-là, Marie, agitée peut-être par des sentiments de même nature, ayant veillé plus que de coutume, ouvrît sa fenêtre et s'accoudât sur le balcon pour rafraîchir son front brûlant dans les parfums de la nuit. Au bruit qu'elle fit, Jacques releva la tête. L'éclat resplendissant des cieux étoilés descendait comme une auréole sur le front de Marie. Sous cette blanche clarté, au sein de cette

nature opulente épanouie dans sa floraison, Marie était si belle que Jacques demeura debout au milieu du jardin, sans songer à fuir ou à se cacher.

À l'aspect de cet homme debout sous sa croisée et qu'elle ne reconnût pas sur-le-champ, car l'ombre des arbres cachait les traits de Jacques, elle tressaillit, non de peur, mais de surprise.

– Qui va là ? demanda-t-elle d'une voix altérée par l'émotion.

– Ne vous effrayez pas, mademoiselle Marie, se hâta de répondre Jacques non moins ému qu'elle. Ce n'est que moi.

– Vous, monsieur Jacques ! Quelle imprudence ! Voulez-vous donc qu'il nous arrive malheur ? La nuit est claire. Si quelque valet était levé à cette heure, votre secret n'en serait plus un.

Sa voix, en prononçant ces paroles, indiquait un étonnement où se mêlait quelque irritation. Aussi Jacques, cherchant à l'apaiser, lui dit :

– Je vous en supplie, soyez compatissante. Si

vous saviez ce que je souffre !

– Vous souffrez ! Vous est-il arrivé quelque accident ?

– Non, non, répondit-il, mon mal est là !

Et Marie put voir qu'en parlant ainsi il montrait sa poitrine.

Ce geste fut une révélation qui apprit à Marie l'amour de Jacques et l'état de son propre cœur. Si l'on eût été en plein jour, le jeune homme aurait pu voir une rougeur subite monter aux joues de sa bien-aimée, ses traits perdre l'expression de froideur qui les caractérisait, et ce corps souple se pencher éperdu sur l'appui de la croisée. Telle avait été l'impression de Marie en entendant cet aveu. Elle en fut si troublée que d'abord elle ne put répondre.

– Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle enfin en tremblant.

– Je n'oserai jamais, murmura-t-il. Mais si demain vous vouliez m'entendre, m'autoriser à parler à votre père...

Il s'arrêta, redoutant de l'irriter, si elle

interprétait mal un semblable langage et sa présence sous ses croisées, à cette heure de la nuit. Puis il reprit :

– Mes sentiments sont ceux d'un honnête homme. Depuis six semaines, je vous aime à en mourir. Je sais bien que je n'ai rien fait pour être aimé de vous. Mais serez-vous insensible à la passion la plus pure, la plus sincère, la plus durable qu'un cœur ait jamais conçue ?

Il aurait pu parler longtemps ainsi sans qu'elle songeât à l'interrompre. Sa surprise était telle, ce langage si nouveau pour ses oreilles, bien qu'il répondît à tout ce qu'elle éprouvait elle-même, tant d'horizons inconnus s'ouvraient devant son imagination à la fois alarmée et ravie, qu'elle n'avait plus la force d'arrêter Jacques. Lorsqu'il eut fini, après avoir déployé toute l'éloquence que son émotion et l'ardeur de sa tendresse lui pouvaient inspirer, elle garda le silence.

Ce silence, Jacques le respecta. Il était debout au milieu du jardin, les yeux levés vers le balcon où, semblable à Juliette, Marie s'abandonnait à l'ivresse infinie et chaste du premier amour. Dix

minutes s’écoulèrent ainsi.

Enfin elle parut sortir d’un rêve. Elle abaissa jusqu’à lui son regard obscurci par les larmes et parla en ces termes :

– Si vous m’aimez comme vous le dites, rentrez sur-le-champ et ne me parlez plus ainsi que vous venez de le faire. Je ne saurais vous tenir un autre langage. J’ai besoin de lire dans mon cœur. Demain, après-demain, un de ces jours enfin, je serai maîtresse de moi. Mais en ce moment, j’ai soif de silence et de calme.

– Quoi ! Marie, vous ne me repoussez pas ! Il ne vous déplaît pas que je vous aime !

– Par pitié, partez !

– Oui, oui, je pars, répondit-il éperdu. Ah ! je suis bien heureux !

Et, sans rien ajouter, chancelant sous le poids de son bonheur, il quitta la place et, gravissant la colline, se dirigea vers l’observatoire qu’il avait quitté ce soir-là pour la première fois.

IV

Demeurée seule, Marie ferma sa fenêtre, et, brisée par cette scène émouvante, se jeta sur son lit. Mais elle ne put y goûter aucun repos. Dans son jeune cœur, mille pensées se pressaient qui l'agitaient, et tour à tour la tourmentaient ou la comblaient de joie. La surprise la plus ingénue se mêlait à son émotion. Nature simple et candide, elle se demandait comment elle avait pu inspirer la passion qui venait de se révéler à elle. Elle se demandait surtout comment, depuis six semaines, elle avait pu nourrir tant de sentiments divers pour Jacques, sans comprendre que sous leur variété se cachait un amour égal à celui de son ami. Elle se demandait surtout si, dans sa conduite ou dans ses paroles, il y avait eu quelque chose qui, de près ou de loin, ressemblât à une provocation ; si elle pouvait envisager sans avoir à rougir d'elle-même ce qui lui arrivait. Les réponses qu'elle trouva dans sa conscience la rassurèrent. Elle put donc se livrer tout entière à

son bonheur. Elle aimait ! Elle était aimée !

Mais lorsque sa première exaltation fut calmée, la raison fit entendre sa voix sévère, et les souvenirs des jours passés revinrent en foule à la mémoire de la cousine Marie. Si, dans l'effusion de son amour naissant, elle avait pu oublier la position de Jacques, elle ne tarda pas à se la rappeler. Jacques était un réfractaire, par sa propre volonté placé hors la loi, qui refusait de porter secours à son pays menacé par l'étranger. Le dédain qu'elle avait éprouvé pour Jacques, elle l'éprouva de nouveau. En vain, raisonnant avec elle-même, elle essaya de défendre son ami. Elle trouvait coupable et sentait comme un remords de l'aimer en le jugeant tel. Elle s'efforçait de chasser loin d'elle cette prévention funeste, sans pouvoir y parvenir. Ce sentiment, le premier que Jacques lui eût inspiré, restait debout tout entier. L'amour ne l'avait pas détruit.

Et puis, elle songeait à l'avenir : elle se disait qu'une tache éternelle resterait imprimée au front de Jacques ; que s'il avait des enfants, il aurait à rougir devant eux le jour où ils connaîtraient

l’histoire de leur père. On dirait de lui : « Jacques Chambert le réfractaire. » Le premier venu aurait le droit de l’injurier, et Marie comprenait que jamais elle ne saurait aimer complètement un homme exposé au mépris de tous. Partager la honte qui rejaillirait sur lui était au-dessus de ses forces.

Telles furent les pensées qui, dans cette imagination de jeune fille, succédèrent à l’ivresse causée par les aveux de Jacques. Elle en ressentit la douleur la plus vive, et le jour la surprit alors qu’elle était encore livrée à ces alternatives, n’ayant trouvé aucune solution qui pût les faire cesser.

Bien qu’elle n’eût pas dormi un seul moment, elle se leva cependant à son heure accoutumée pour aller présenter à son père le front charmant où il déposait chaque matin un baiser, et qui portait, ce matin-là, les traces d’une longue insomnie.

L’oncle Arsène la trouva pâle, attristée. Elle allégua quelque malaise et le pria d’aller seul, pour cette fois, auprès de Jacques qui attendait les

provisions du jour. Elle se sentait incapable de reparaître devant lui sans avoir pris un parti et comprenait la nécessité de le voir sans témoin. Elle songea tout le jour à lui en fille résolue, elle examina les divers projets que son imagination et son cœur lui suggéraient. Puis, vers six heures, lorsque le soleil commença à descendre derrière les bois de châtaigniers, son père ayant quitté l'habitation, elle se dirigea seule vers la maisonnette où Jacques l'attendait anxieusement.

Elle n'avait jamais été plus belle. Ses yeux, agrandis par la fatigue, brillaient d'un éclat fiévreux ; son visage, plus pâle que de coutume, respirait la tristesse. Sa tête inclinée semblait trop lourde pour son corps tremblant, et lorsque Jacques la vit arriver, il ne put retenir des larmes, tant son amie lui parut faible en ce moment.

– Je savais bien que vous viendriez, lui dit-il lorsqu'elle fut entrée dans la salle du rez-de-chaussée.

Elle ferma la porte derrière soi, s'assit sur une chaise que Jacques lui présenta ; et, ayant repris haleine, elle dit :

– Je suis venue parce qu'il le fallait. Après ce qui s'est passé cette nuit, une explication était nécessaire entre nous. Je vais vous parler avec une entière franchise, sans chercher à dissimuler mes sentiments, à les accroître ou à les diminuer. Ils sont tels que je vais vous les exposer.

Jacques, ému par ce langage, s'appuya contre le mur, car ses jambes faiblissaient sous le poids de son émotion, et, sans prononcer un mot, il attendit son sort. La cousine Marie reprit :

– Les aveux que vous m'avez faits cette nuit m'ont révélé l'état de mon cœur. Depuis un mois votre présence y a porté quelque trouble ; je le dis sans honte, parce que ce trouble a été involontaire et que, l'ayant subi, je ne me crois pas coupable. Mais j'ignorais de quel nom il le fallait appeler. Vos paroles me l'ont appris, et je ne saurais vous cacher plus longtemps ce que j'éprouve. À vous de comprendre.

Jacques, ivre de joie, allait se jeter à ses pieds. D'un geste elle l'arrêta et reprit :

– Je ne dis pas que si les espérances que j'ai conçues depuis quelques heures se brisaient, j'en

mourrais ; mais, à coup sûr, aucun homme ne sera mon mari, si vous ne l'êtes pas.

– Qu'ai-je fait pour qu'il m'arrive tant de bonheur, pour mériter d'être ainsi compris de vous ? murmura Jacques en tombant à genoux et croisant les mains.

– Vous voyez combien je suis franche, continua la cousine Marie sans se laisser arrêter ni émouvoir. Je vous livre mes pensées les plus intimes. Je ne vous cache rien, et vous pouvez dès à présent deviner ce que je serai pour vous si Dieu unit nos destinées. Mon cœur ne changera pas. Seulement, pour être sincère jusqu'au bout, je dois ajouter qu'il y a entre nous un obstacle et que seul vous pouvez le faire disparaître.

– Quel est-il ? demanda Jacques.

– Je ne serai jamais la femme d'un homme que d'autres pourraient accuser de lâcheté.

À ces mots Jacques devint très pâle. Il se releva et, s'adressant à la cousine Marie :

– Me croyez-vous un lâche ?

– Non, mais d'autres le croiront.

Il ne répondit pas et resta debout, la tête baissée, les yeux secs, en proie à un sentiment d'inexprimable terreur. La cousine Marie reprit alors, en mettant dans sa voix toute la douceur, toute la tendresse qui était dans son cœur.

– La vie impose aux hommes de grands devoirs, Jacques ; ceux qui ne les remplissent pas sont indignes de vivre et d'être heureux. Ce n'est qu'après les avoir accomplis, qu'après avoir traversé avec courage les épreuves qu'ils engendrent, qu'on peut goûter sans remords la joie d'être aimé des siens, et honoré des hommes. Vous avez failli à l'un de ces devoirs, vous avez reculé devant une épreuve solennelle. Dès que la patrie est menacée, tout homme jeune et libre se doit à elle. Vous avez refusé de la servir. C'est une faute que vous devez réparer. Quel respect prétendriez-vous inspirer à vos concitoyens et même à vos fils, si vous entriez dans la vie un remords dans la conscience, un stigmate sur votre nom ? Si vous désertez les glorieux devoirs que vous impose la guerre, ne déserterez-vous pas aussi les devoirs plus utiles que vous imposera la paix ? De quel droit oseriez-vous aspirer au

bonheur d'être époux et père, si vous refusez de remplir la plus vulgaire des obligations ? Pardonnez-moi ce langage. Je devais vous le tenir, car, si j'étais assez faible pour devenir votre femme sans exiger que vous ayez fait acte de patriotisme, il en résulterait pour vous, un jour, une honte que je devrais subir comme vous, et sous laquelle mon amour succomberait si je ne succombais moi-même.

La cousine Marie, en parlant ainsi, n'était plus la jeune fille placide que Jacques avait connue jusqu'à ce jour. De légères couleurs étaient montées à son visage. Une animation singulière s'emparait d'elle peu à peu, sans altérer en rien la douceur de son accent, par laquelle elle atténuait la sévérité de ses paroles. Si Jacques eût pu, dans un semblable moment, conserver quelque sang-froid, il se serait demandé à quelle école elle avait appris ces conseils dignes d'une Romaine. C'est que Marie n'était pas une créature vulgaire. Déjà se révélait en elle la femme supérieure qui devait être plus tard l'honneur et la gloire des siens.

Cependant elle avait fini. Toujours assise

devant Jacques silencieux, elle semblait attendre de lui une résolution virile. Il ne resta pas longtemps muet.

– Merci, Marie, dit-il, des paroles que vous venez de me faire entendre. Elles m'ont éclairé. Elles ont fait de moi un homme nouveau. Jamais ma position ne m'était apparue sous ce redoutable aspect. Lorsque je me décidai à fuir, à venir me cacher ici, je ne fis qu'obéir aux supplications de ma mère. Elle m'adjurait de ne pas aller exposer mes jours aux hasards de la guerre. Longtemps je lui résistai, car instinctivement je comprenais que le parti qu'elle me conseillait n'était pas digne de moi. Mais mon père se joignit à elle. Ils me prédirent que j'aurais un jour à me reprocher leur mort si je refusais de leur obéir, et lorsque je vis la chère créature se traîner à mes pieds, je devins faible. Je ne sus pas lutter contre ses larmes, et j'obéis. Mais maintenant il faut racheter ma faiblesse, conquérir par un acte viril le bonheur que vous me promettez. Dès demain, Marie, je partirai ; et je partirai heureux si j'emporte d'ici l'assurance que celle que j'ai choisie pour la compagne de

ma vie, et qui accepte de partager mon sort, attendra fidèlement mon retour.

– C'est bien ! Jacques, s'écria la cousine Marie enthousiasmée. La promesse que vous souhaitez de moi, je vous la fais solennellement ici. J'attendrai fidèlement votre retour, et je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

En parlant ainsi, elle s'était levée en tendant les mains à son ami. Ces mains tremblantes, il les prit dans les siennes et voulut de nouveau se mettre à genoux ; mais elle ne lui en laissa pas le temps et s'enfuit. Il demeura une minute ébloui, comme si quelque rayon divin eût soudainement frappé ses yeux. Lorsqu'il revint à lui, il se précipita vers la porte ; mais il n'eut que le temps de voir la cousine Marie au moment de disparaître derrière les grands châtaigniers, se retourner pour lui faire un dernier geste d'adieu.

V

La cousine Marie descendit en courant les flancs de la colline et ne s'arrêta pour reprendre haleine que lorsqu'elle se vit hors de la portée du regard de Jacques. C'était sur la lisière d'un pré qui s'en allait en pente douce jusqu'à l'habitation. Elle s'assit au pied d'un saule et se mit à penser à ce qui venait de lui arriver. Elle en était heureuse jusqu'au délire, et ce bonheur eût été sans nuages, sans la pensée amère qui se présenta à son esprit aussitôt qu'elle fut en état de réfléchir.

Elle aimait Jacques assez pour n'avoir point hésité à se promettre à lui, à lui engager toute sa vie. Et cependant c'était elle qui venait de le décider à partir ; car il allait partir ! Des jours, des mois, des années peut-être s'écouleraient sans qu'elle le revît, à supposer qu'elle dût un jour le revoir. Durant tout ce temps, n'oublierait-il pas ? Serait-il fidèle à l'objet de sa tendresse, désormais si loin de lui ? Et s'il était frappé de mort dans quelque bataille, survivrait-elle à cette

horrible aventure ? Et puis, lorsque les parents de Jacques apprendraient qu'il n'avait enfreint leurs volontés que poussé par elle, ne la maudiraient-ils pas, ne la rendraient-ils pas responsable des conséquences de la décision de leur fils ?

La perspective des maux dont elle serait peut-être la cause la fit frémir ; la pensée de se séparer de Jacques à l'heure où il devenait doux de ne plus le quitter, accrut sa tristesse. Elle se repentit alors des conseils qu'elle lui avait donnés. Elle s'en repentit par crainte et par égoïsme, mais sans obéir à des remords impérieux, car sa conscience lui disait qu'elle avait bien fait.

Des indécisions si cruelles étaient au-delà de ses forces. En proie à une violente douleur, elle ne put contenir des gémissements et des larmes. Au même moment, des pas se firent entendre à son côté. Elle releva les yeux. Son père venait vers elle. En voyant sa fille dans cet état, l'oncle Arsène crut à quelque grand malheur. Il demeura cloué sur place, immobile, interrogeant Marie du regard.

– Mon père, mon père ! s'écria-t-elle, je suis

bien malheureuse !

– Malheureuse ! toi, mon enfant, répondit vivement le cher homme.

En même temps il se jeta sur l'herbe à côté d'elle, la prit entre ses bras, la pressant contre lui et la berçant comme un petit enfant.

– Dis-moi vite pourquoi, ajouta-t-il.

Ainsi poussée par son père, dont elle connaissait le tendre cœur, la cousine Marie n'hésita pas ; elle lui ouvrit le sien et lui raconta dans tous ses détails l'histoire de ses innocente amours.

– Le mal n'est pas grand, répondit l'oncle Arsène avec son bienveillant sourire, après l'avoir écoutée en silence. Ce qui a causé ta douleur, c'est l'exagération de ton jugement sur la conduite de ce jeune homme. Il n'est pas aussi coupable que tu l'as cru, puisqu'il n'a agi ainsi qu'il l'a fait que pour obéir à la tendresse mal inspirée de sa mère. Nous ne pouvons douter ni de son honneur ni de son courage, et cela suffit pour qu'il ne soit pas nécessaire de le soumettre à

l'épreuve que tu as voulu lui imposer et qu'il accepte si vaillamment. Puisque tu l'aimes, mon enfant – et je te connais assez pour savoir que si tu le lui as dit, c'est pour la vie, – il ne faut pas subordonner votre bonheur à des aventures qui ne le rendraient pas plus digne de toi qu'il ne l'est aujourd'hui, et qui pourraient avoir une issue tragique. Dès demain il partira pour Lyon, avec la somme nécessaire pour payer son remplaçant et des recommandations pour quelques amis puissants qui l'aideront à régulariser sa position. Le sacrifice que je vais faire ne m'est rien alors qu'il s'agit de ton bonheur.

– Ô mon père, que vous êtes indulgent et bon ! s'écria Marie que ce langage comblait de gratitude et de joie. Venez ; allons annoncer à Jacques vos intentions.

L'oncle Arsène se leva, offrit son bras à sa fille qui reprit avec lui le chemin de l'observatoire. Ils trouvèrent Jacques à la place où elle l'avait laissé, devant la porte de la maisonnette, debout et cherchant à sonder des yeux les profondeurs du bois pour y découvrir

encore sa bien-aimée.

En voyant arriver ainsi le père et la fille, il comprit que le premier n'ignorait plus la vérité. Tremblant que l'oncle Arsène ne désapprouvât sa conduite, redoutant les reproches, il s'élança vers lui.

– Me pardonnez-vous, monsieur Arsène ? s'écria-t-il.

– Qu'ai-je à vous pardonner, mon garçon ? demanda celui-ci. Tout est bien, puisque vous plaisez à ma fille et que je vous connais assez, vous et vos parents, pour ne pas désapprouver son choix. Seulement, il ne me paraît pas qu'en vous arrêtant au projet d'aller remplir vos devoirs de soldat vous marchiez d'un pas bien rapide vers la réalisation de votre bonheur. J'ai jugé autrement que ma fille votre situation, mon cher enfant. Je pense que, tel que vous voici, vous êtes digne d'elle. Ce n'est pas la lâcheté qui dicta votre conduite. Il suffira donc que vous alliez à Lyon arranger vos affaires, pour que vous ayez le droit de marcher le front haut. Dès ce moment, je vous juge digne d'entrer dans ma famille.

Et l'excellent homme, après ces préliminaires, fit part à Jacques des projets qu'il venait d'arrêter dans le but d'assurer au plus vite le sort de ses enfants.

Jacques l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, les yeux fixés sur Marie, dont l'attitude prouvait clairement qu'elle partageait sur tous ces points l'opinion de son père. Puis, lorsque la confidence fut terminée, il parla à son tour.

– Monsieur Arsène, la reconnaissance dont je suis pénétré en ce moment est telle que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer. Avant même que je sois entré dans votre famille, que je sois devenu votre fils, vous me traitez avec une sollicitude qui m'émeut plus que je ne saurais le dire. Vous couronnez mes désirs au lendemain du jour où je les ai trahis. Acceptez donc l'hommage de ma filiale tendresse ; mais permettez-moi de ne rien changer aux projets que j'ai arrêtés. J'ai beaucoup réfléchi depuis une heure. Marie avait raison : le bonheur que vous m'offrez, je veux le conquérir par ma bravoure, et je n'entrerai dans

votre famille que lorsque je pourrai y apporter un nom honorable et respecté.

À ce langage, l'oncle Arsène sentit des larmes monter à ses yeux. Quant à Marie, fière et désespérée à la fois, elle attendait anxieuse la résolution définitive de Jacques. Elle se traduisit par ces mots :

– Je partirai demain.

Il faut renoncer à décrire les sentiments divers qui agitaient ces trois nobles cœurs, les efforts tentés par l'oncle Amène pour changer la résolution de Jacques, les larmes de Marie. Jacques demeura inébranlable. Il partit le lendemain.

Dix mois s'écoulèrent. Jacques ne donna qu'une seule fois de ses nouvelles, et Marie passa de tristes jours dans les prières et les larmes, l'attendant en vain, vivant dans d'horribles transes, redoutant d'apprendre la mort de son ami et se la reprochant.

Au commencement de 1814, une lettre de Jacques parvint à la Vignasse ; elle était adressée

à Marie et ainsi conçue :

« Mademoiselle, après m'être battu pendant six mois comme un vaillant soldat, après avoir atteint le grade de sous-lieutenant, ne vivant que de votre souvenir et de mes espérances, je viens d'être blessé en enlevant un drapeau à l'ennemi. On a dû me couper la main gauche : je suis mutilé pour le reste de mes jours. Il est de mon honneur comme de mon devoir de vous rendre votre parole et vos serments. Je serais indigne. de vivre si, tel que me voilà, j'exigeais que vous les remplissiez. Vous êtes libre.

« JACQUES. »

– Mon père, mon père, il vit ! s'écria Marie en tendant la lettre à l'oncle Arsène.

– Eh bien, ma fille, que comptes-tu faire ? demanda celui-ci après en avoir pris connaissance.

– Partir sur-le-champ, mon père, voler auprès de lui. Ma place est à ses côtés.

– Nous partirons demain, répondit simplement l'oncle Arsène.

Blessé non loin de Troyes, dans la campagne de France, durant l'une des sanglantes journées qui marquèrent la fin de l'empire, Jacques avait pu se traîner jusqu'au petit village d'où sa lettre était datée, et reçut des soins dans une auberge transformée en ambulance.

C'est là que, durant une soirée du mois de mars, un an après l'époque où il avait vu Marie pour la première fois, Jacques seul, malade, désespéré, maudissant la blessure qui l'avait mutilé, pleurant ses espérances détruites, vit apparaître sa chère fiancée accompagnée de l'oncle Arsène.

– Ah ! s'écria-t-il, quelque chose me disait bien que vous viendriez. Vous voulez donc encore de moi ?

– Ne vous ai-je pas promis d'être un jour votre femme ? demanda Marie en l'embrassant.

Jacques, affaibli par un mois de maladie et de larmes, ne put résister à l'excès de son bonheur.

Il perdit connaissance dans les bras de l'oncle Arsène.

À deux mois de là, il épousait la cousine Marie.

– Et c'est ainsi, ajoutait le grand-père Antoine lorsqu'il nous racontait cette histoire, que Jacques Chambert est devenu le propriétaire de la Vignasse.

Table

Le roman de Delphine.....3
La cousine Marie.....259